LA

RÉVOLUTION,

RECHERCHES HISTORIQUES

SUR

L'ORIGINE ET LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE,

DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR

Mgr GAUME,

Protonotaire apostolique, vicaire général de Reims, de Montauban et d'Aquila, docteur en théologie, chevalier de l'ordre de Saint-Sylvestre, membre de l'Académie de la religion catholique de Rome, de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Besançon, etc.

Quæ enim seminaverit homo, hæc et metet.
(*Galat.* VI, 8.)

Ce que l'homme aura semé, il le récoltera.

SEPTIÈME LIVRAISON.

LE PROTESTANTISME.

PARIS

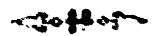
GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4

1857



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garancière.



AVANT-PROPOS.

Nous avons à reprendre l'objection qui nous a été faite, et dont la réponse forme le trait d'union entre la livraison précédente et celle que nous donnons en ce moment.

On nous a dit : « La Renaissance et les études de collége n'ont pas eu sur le Voltairianisme toute l'influence que vous leur attribuez. Un mauvais esprit soufflait sur le dix-huitième siècle, et pervertissait la jeunesse au sortir des mains de ses pieux instituteurs. Cet esprit mauvais était, d'une part, le Césarisme, et, d'autre part, le Protestantisme. La preuve que la Renaissance et les études de collége sont moins coupables que vous le dites, c'est qu'avec le même enseignement on a formé, à la fin du seizième siècle et pendant tout le cours du dix-septième, des générations vraiment chrétiennes. »

Voilà l'objection. A notre avis, on aurait pu la pousser plus loin. Afin de la compléter nous demanderons nous-mêmes : « Est-ce que le système d'études littéraires, qui est le même aujourd'hui que dans les derniers siècles, ne produit pas, surtout en France, des catholiques fervents et un clergé modèle ? »

Éclaircir tous ces doutes, telle est notre tâche. Fidèle au caractère de notre ouvrage, nous la remplirons, non par des raisonnements, mais par des faits; non en discutant, mais en racontant. Comme nous l'avons fait pour la Révolution française, pour le Voltairianisme et le Césarisme, interrogeant le mauvais esprit qui soufflait sur le dix-huitième siècle, nous lui demanderons : Qui es-tu? d'où viens-tu? quels sont tes caractères? quels furent tes moyens? Est-il vrai que tu es fils du Protestantisme? et si le Protestantisme est ton père, quel fut ton aïeul? Le Protestantisme est-il né de lui-même, comme le champignon sous le chêne de la forêt? Et s'il n'est pas né de lui-même, quelle est sa généalogie? quel est le secret de sa force?

A toutes ces questions, dont il est superflu de dire l'importance, l'histoire va répondre.

Depuis la publication du *Césarisme*, où sa place était marquée, il nous est tombé sous la main une pièce importante pour le grand procès que nous instruisons. Afin de ne pas en priver le lecteur, nous l'insérons ici.

L'attentat récent commis sur la personne du roi de Naples, en ajoutant une nouvelle page à l'histoire du régicide dans les temps modernes, prouve qu'il n'y

a pas un prince en Europe qui ne soit aujourd'hui menacé du poignard. Plus que tout autre, Ferdinand devait redouter le fer des assassins. Quelques jours avant le crime, les journaux d'Italie publiaient ce qui suit : « SENTENCE DE MORT CONTRE LE ROI DE NAPLES. » Nous croyons opportun de rappeler la sentence de mort prononcée contre le roi de Naples par le *comité mazzinien d'Italie,* et qui, imprimée à des milliers d'exemplaires, a été répandue dans tout le royaume. Voici le texte de ce document :

« CONSIDÉRANT QUE L'HOMICIDE POLITIQUE N'EST PAS UN DÉLIT, et moins encore lorsqu'il s'agit de se défaire d'un ennemi qui a dans ses mains des moyens puissants, et qui peut en quelque sorte rendre impossible l'émancipation d'un peuple grand et généreux ;

» Considérant que Ferdinand de Naples est l'ennemi le plus acharné de l'indépendance italienne et de la liberté de son peuple ;

» Est approuvée la résolution suivante qui sera publiée par tous les moyens possibles dans le royaume de Naples :

» Une récompense de 100,000 ducats est promise à celui ou à ceux qui délivreront l'Italie dudit tyran. Et comme il n'y a dans la caisse du comité que 65,000 ducats disponibles pour cet objet, les 35,000 autres seront fournis par souscription. »

« CONSIDERANDO CHE L'OMICIDIO POLITICO NON È UN DELITTO, ed ancora meno quando si tratta di disfarsi d'un nemico che ha in sua mano mezzi potenti, e che puo in qualche modo rendere impossibile l'emancipazione d'un generoso e grande popolo;

» Considerando che Ferdinando di Napoli è il nemico più accanito dell' indipendenza italiana e della libertà del suo popolo;

» È approvata la seguente risoluzione da essere pubblicata con tutti i mezzi possibili nel regno di Napoli :

» Una ricompensa di 100,000 ducati è offerta a colui, od a coloro che libereranno l'Italia dal *detto tiranno*. E come non vi sono nella cassa del comitato che 65,000 ducati disponibili per questo scopo, gli altri 35,000 saranno esatti per soscrizione [1]. »

Quand on songe que tous les mazziniens, Gallenga, Ruffini, Mazzini lui-même, sont unanimes à reconnaître avec les régicides de 93 que c'est dans les auteurs païens qu'ils ont puisé cette haine féroce des rois, on se demande où est l'intelligence des gouvernements, la conscience des instituteurs de la jeunesse, qui, après tant d'exemples, s'obstinent à perpétuer un système d'enseignement qui remplit l'Europe de Brutus et d'Aristogiton!

[1] Voir entre autres l'*Armonia*, 5 nov.

LE
PROTESTANTISME.

CHAPITRE PREMIER.

État de la question. — Double caractère de l'impiété voltairienne. — Vient-elle du Protestantisme? — Dans l'ordre social? — Dans l'ordre religieux? — Autorités qu'elle invoque. — Moyens qu'elle emploie. — Pays qu'elle ravage. — But qu'elle se propose. — D'où est venu le Protestantisme?

Considérée en elle-même et dans ses œuvres, l'impiété du dix-huitième siècle présente un double caractère : elle fut tout à la fois la haine de l'ordre religieux et de l'ordre social existants, et l'aspiration constante vers un nouvel ordre religieux et vers un nouvel ordre social. L'histoire du Voltairianisme ne permet pas de contester l'exactitude de cette définition.

D'où venait cette haine? On nous avait dit que, dans l'ordre social, elle venait du Césarisme, dont les abus et les scandales accumulés pendant deux

siècles jetaient l'irritation dans les esprits. Cette irritation concentrée préparait sourdement une réaction terrible et nourrissait les sentiments républicains, dont les philosophes du dix-huitième siècle se firent les dangereux organes.

Cette explication, nous l'avons admise. Mais en montrant que le Césarisme est fils de l'enseignement classique; que dans la manifestation de ses principes généraux il est antérieur à Luther; qu'il doit sa formule et son triomphe au fils aîné de la Renaissance, Machiavel, l'histoire décharge le Protestantisme de la moitié du mal qu'on lui impute. A la Renaissance et aux études des classes lettrées reste tout entière la responsabilité du Césarisme, principe de la haine voltairienne contre l'ordre social établi, et préparateur de la Révolution française.

Que le Protestantisme ait enseigné le Césarisme; qu'il l'ait pratiqué sur une large échelle, la chose est incontestable. Mais en cela il n'a fait que ce que nous faisons nous-mêmes à l'égard de la poudre, dont nous nous servons sans l'avoir inventée.

Si la haine du dix-huitième siècle contre l'ordre social ne peut sans injustice être attribuée, comme cause première, au Protestantisme, on soutient que dans l'ordre religieux cette haine venait, non de la Renaissance et des études classiques, mais de la

prétendue Réforme. Cette affirmation est le point capital du débat. A force d'être répétée elle est devenue une sorte d'axiome, et encore aujourd'hui un grand nombre d'hommes respectables voient dans le Protestantisme la cause première de l'impiété voltairienne, de la Révolution et du mal actuel. Sans doute le Protestantisme a causé dans l'ordre religieux d'immenses ravages, attendu qu'il est parmi toutes les hérésies celle dont le principe attaque de la manière la plus formidable l'édifice catholique. Mais la question n'est pas là; elle est tout entière de savoir si le Protestantisme suffit pour expliquer l'impiété du dix huitième siècle, la Révolution, le socialisme brutal et pillard, la corruption des mœurs, le mépris de l'autorité, en un mot le *mal* qui dévore l'Europe moderne.

Pour répondre, il est bon d'examiner d'abord les questions suivantes : Dans sa haine contre l'ordre religieux, quels noms invoque l'impiété voltairienne? quels sont les moyens qu'elle emploie? quels pays a-t-elle envahis? quel est le but qu'elle se propose?

Si dans sa guerre acharnée contre la religion, l'impiété voltairienne a sans cesse ou du moins souvent à la bouche les noms de Luther, de Calvin, de Zwingli, d'Œcolampade, de Carlostadt ; si elle invoque leur témoignage, si elle se place sous le

patronage de leur autorité, nous conviendrons franchement que l'impiété voltairienne se donne pour la fille, non de l'antiquité païenne, mais du Protestantisme, dont elle regarde les fondateurs comme ses aïeux et comme ses maîtres. Mais si jamais il ne lui arrive d'invoquer leurs noms ni de s'abriter derrière leur autorité, si au contraire elle ne saurait émettre une maxime antichrétienne, prononcer un blasphème, provoquer une destruction sans s'appuyer sur les poëtes, les orateurs, les philosophes païens : ne faut-il pas, à moins d'avoir deux poids et deux balances, reconnaître avec une égale franchise que l'impiété voltairienne se donne pour la fille, non du Protestantisme, mais de l'antiquité païenne, dont elle regarde les grands hommes comme ses aïeux et comme ses maîtres?

Or, nous avons vu que jamais le nom des fondateurs du Protestantisme ne se trouve sur les lèvres des philosophes du dix-huitième siècle; que jamais ils n'invoquent ni leur témoignage ni leur appui. Quelques éloges distribués en passant, souvent même accompagnés de plaisanteries, là se bornent les hommages qu'ils leur rendent. Au contraire, ils semblent ne pouvoir dire un mot sans s'inspirer des auteurs païens : voilà un premier fait.

Examinons ensuite quels furent les moyens employés par l'impiété du dix-huitième siècle pour

détruire la religion. Ici même raisonnement que tout à l'heure. Si ses engins de destruction viennent du Protestantisme, s'ils en viennent originairement, nous dirons encore que le mauvais esprit qui soufflait sur le dix-huitième siècle était sorti de la bouche de Luther, et que le patriarche de Ferney, avec sa nombreuse famille, ne fut que le continuateur du moine de Wittemberg. Par la raison contraire, si aucun de ces moyens ne vient du Protestantisme ou n'en vient originairement, nous dirons que l'impiété voltairienne n'est fille ni de Luther ni de Calvin, et qu'il faut lui chercher d'autres aïeux.

Or, les moyens employés par le Voltairianisme pour détruire la religion se divisent en deux classes : les uns attaquent les croyances, les autres les mœurs. Attaque des dogmes par la négation des vérités catholiques et de l'authenticité même des livres saints; attaque par la calomnie, le sarcasme et le ridicule, versés à pleines mains sur les enseignements, les institutions, les hommes, les lettres, les arts et les siècles chrétiens; attaque des mœurs par les livres licencieux en vers et en prose, par le théâtre, par les modes, par tous les arts, peinture, sculpture, gravure, danse, musique, devenus autant d'instruments de corruption.

Quant à la négation des vérités catholiques, nous montrerons bientôt qu'elle est fille du libre penser,

et que le libre penser ou le Rationalisme est fils de la Renaissance, non du Protestantisme. Nous montrerons de plus qu'en fait de calomnie, de sarcasme et de ridicule, Luther n'a été que l'écho des plus célèbres renaissants. S'il s'agit des attaques contre les mœurs, qui oserait soutenir que les livres obscènes, le théâtre, les arts corrupteurs, les modes indécentes, le luxe sensualiste, ne sont pour rien dans l'immoralité qui avait envahi les classes lettrées du dix-huitième siècle? Or, tous ces puissants moyens de corruption ne viennent pas du Protestantisme, auquel ils sont antérieurs, et qui les a souvent combattus; mais bien de la Renaissance, qui la première les a remis en honneur, et qui en a constamment favorisé l'application. Voilà un second fait.

Passant à une autre question, nous avons à examiner quelles parties de l'Europe l'esprit d'impiété avait envahies au dix-huitième siècle. S'il vient du Protestantisme, il aura fait sentir son influence, et il devra encore la faire sentir avant tout et surtout dans les pays où il règne en maître absolu. Ce n'est point ce qui a lieu. S'agit-il de l'esprit d'insubordination et de révolte? On est forcé de convenir que l'Angleterre et certains pays protestants échappent aux agitations et aux révolutions qui ruinent aujourd'hui les pays catholiques. On est forcé de convenir que les plus puissants organes de l'esprit de révolte

au dix-huitième siècle furent des catholiques et non des protestants, et que la grande révolution, celle qui est devenue la mère et le modèle de toutes les autres, a éclaté non dans un pays protestant, mais au sein d'un pays catholique, dans le royaume très-chrétien. On est forcé de convenir qu'aujourd'hui encore la Révolution trouve des sympathies pour le moins aussi vives, des soldats pour le moins aussi ardents et aussi nombreux en France, en Espagne, en Italie, c'est-à-dire dans des pays où le Protestantisme ne régna jamais, que dans les pays luthériens ou calvinistes.

S'agit-il de la négation des dogmes ? Est-il prouvé qu'au dix-huitième siècle il y avait en France, parmi les classes lettrées, moins d'impies et d'incrédules, ou des impies et des incrédules moins avancés qu'en Angleterre, par exemple ? Est-il prouvé qu'aujourd'hui, dans les mêmes classes, il y a en France, en Espagne, en Italie, moins de mécréants qu'en Angleterre, en *Suède*, en Prusse, en Danemark ? Ce que tout le monde sait, c'est qu'en général le protestant croit encore à la Bible, et les pays catholiques sont remplis de lettrés qui affectent de ne croire à rien, pas même à Dieu. Le protestant observe encore le dimanche, et parmi nous combien d'hommes pour qui le dimanche n'existe plus que dans le calendrier ! Enfin, les retours à la pratique de la religion sont-ils

parmi nous plus nombreux et plus éclatants que ne sont parmi les protestants les retours à la vérité catholique?

Si on parle de la corruption des mœurs, est-il bien certain qu'au dix-huitième siècle elles étaient plus pures en France, toujours parmi les classes élevées, que dans aucun pays protestant? Où se trouvait alors, où se trouve encore plus de corruption dans le théâtre, plus d'obscénités dans les livres, plus d'immoralité dans les peintures, les gravures, les sculptures; plus d'indécence dans les modes? Est-ce dans les pays protestants ou dans les pays catholiques? qui ne sait que l'Angleterre et l'Allemagne protestante ont toujours interdit et qu'elles interdisent encore sur leurs théâtres la représentation d'un bon nombre de pièces qui jouissent de la vogue parmi nous [1]?

Mais admettons qu'à tous ces points de vue le désavantage est pour le Protestantisme; il reste un dernier rapport dont l'examen tranche la question. L'esprit d'impiété qui soufflait sur le dix-huitième

[1] Cette même année 1856, le gouvernement prussien s'exprime ainsi: « Un certain nombre de pièces de théâtre, frivoles, obscènes, d'*origine française*, ont été transplantées sur les théâtres allemands, d'après une imitation plus ou moins fidèle. Ces pièces où l'on met en jeu la dissolution des principes de la vie conjugale et de la famille, ces mœurs légères, ces descriptions dangereuses, ne peuvent qu'émousser le sens moral et le pervertir. On veillera essentiellement, etc. » — *Rescrit* du 23 octobre

siècle n'était pas seulement *destruction*, il était encore *reconstruction*. S'il était protestant, il devait naturellement tendre à établir le Protestantisme. Or, quelles furent, en politique, en religion, en littérature, en institutions sociales, les aspirations constantes du dix-huitième siècle? Est-ce pour faire prévaloir en Europe les idées religieuses, littéraires, artistiques et sociales de Luther, de Calvin, de Zwingli, que combattirent Voltaire, Rousseau, Condorcet, Helvétius, Mably et tous les autres philosophes? N'est-il pas aussi clair que le jour que le rêve de tous ces lettrés catholiques était le retour à l'antiquité païenne et sa restauration à tous les points de vue? La Révolution, née de leurs écrits, n'a-t-elle pas révélé aux yeux du monde entier l'esprit qui les inspirait et le but suprême qu'ils poursuivirent de toute la puissance de leurs efforts?

Et puis, cet esprit protestant dont on prétend qu'ils étaient infectés, d'où leur serait-il venu? L'histoire nous apprend que la plupart des impies du dernier siècle étaient tels au sortir du collége qu'ils furent toute leur vie: âmes vides de christianisme et ivres de paganisme. Comment si jeunes connaissaient-ils le Protestantisme? Est-ce que dans les colléges ecclésiastiques, où tous sans exception furent élevés, on donnait pour livres classiques les œuvres de Luther ou de Calvin? Les thèmes et les

versions avaient-ils pour sujet les vies, les sentences, les hauts faits des héros de la Réforme? L'histoire qu'on faisait lire et admirer, était-ce l'histoire des protestants d'Angleterre ou d'Allemagne? Les grands hommes qu'on chantait en vers et en prose s'appelaient-ils Zwingli, Farel, Œcolampade, Carlostadt?

Dira-t-on que l'esprit du Protestantisme était dans l'air, qu'il passait par-dessus les murs des colléges et qu'il allait pervertir les jeunes catholiques jusque dans le giron des oratoriens et des jésuites? Quelque imaginaire qu'elle soit, admettons cette hypothèse; admettons de plus que ce Protestantisme aérien ait suffi pour paralyser les efforts des instituteurs religieux, et rendre stérile leur enseignement, il resterait encore à dire d'où est sorti ce Protestantisme, et quelles sont les causes qui ont favorisé son développement. Nous répondrons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE II.

LUTHER.

Libre penser, âme du Protestantisme. — Origine du libre penser, la Renaissance. — Preuves : vies, écrits, actes des réformateurs. — Témoignages de l'histoire. — Caractères du Protestantisme — Vie de Luther. — Ses premières années. — Il étudie à Eisenach et se passionne pour l'antiquité païenne. — Il étudie à Erfurth. — Paroles décisives de Mélancthon. — Acte plus décisif de Luther. — Avec qui il entre au couvent. — Il est ordonné prêtre. — Enseigne à Wittemberg. — Va à Rome. — Ses impressions.

Le libre penser est l'âme du Protestantisme, tout le monde en convient; et les variations incessantes de la Réforme en sont la preuve palpable. Mais se contenter de dire que le libre penser est le père du Protestantisme allemand, du déisme anglais, du philosophisme français et de la Révolution, c'est faire incomplétement la généalogie du mal : la souche reste inconnue. Prenons-y garde, la chose est très-grave; arrêtons-nous-y, non point comme à une incidence secondaire, mais comme au fond même de la question. Il importe de ne mettre du côté de Luther que ce qui lui appartient réellement

et de laisser à la Renaissance sa véritable part. De cette façon on aura, sous un jour convenable et dans leur exacte mesure, les éléments du problème qui nous occupe et de la solution qui doit intervenir.

Ce qui est émane de ce qui fut; le Protestantisme n'est pas né de lui-même. La révolte de Luther n'est point un événement isolé; elle a ses antécédents et ses synchronismes. L'hérésiarque, il est vrai, tourna contre l'autorité religieuse, d'une manière violente et solennelle, le principe du libre examen; mais ce n'est pas lui qui avait mis au jour ce principe. Avant lui un grand nombre de Renaissants, et entre autres Pomponace et Machiavel, *les deux plus brillants élèves des Grecs*, avaient fait de la souveraine indépendance de la raison un usage plus radical; car ils s'étaient à la fois émancipés et de l'Église et des saintes Écritures. *Pomponace avait séparé la morale de la religion, et Machiavel en avait séparé la politique* [1]. C'est dans l'antiquité païenne que l'un et l'autre trouvèrent le principe et l'application du libre penser; en d'autres termes, un levier et un point d'appui pour arracher l'Europe chrétienne de ses fondements et la livrer à tous les vents des spéculations indépendantes [2].

[1] M. Matter. *Histoire des doctrines morales et politiques des trois derniers siècles*, t. I. — [2] Id., id.

Il résulte de là que, si le Protestantisme est fils du libre penser, le libre penser est fils de la Renaissance. Afin de constater cette généalogie, nous avons à montrer, d'une part, que le principe de la Réforme est le même que celui de la Renaissance, appliqué à des objets différents; d'autre part, que ce principe se trouve exclusivement dans l'antiquité païenne et qu'il était inconnu en Europe avant la Renaissance. Ainsi, deux parties dans notre étude: la première contiendra l'histoire du Protestantisme; la seconde, celle de la Renaissance. Pour réunir tous les genres de preuves, nous étudierons le Protestantisme dans ses fondateurs, dans les témoignages de l'histoire, dans sa nature intime et dans ses grands caractères. Un travail analogue sur les Renaissants nous montrera les liens de parenté qui unissent les deux familles.

Dès l'abord cette communauté d'origine se révèle dans un fait qui domine et qui résume tout le Protestantisme. Ce fait le voici: l'œuvre de Luther et de ses compagnons d'armes fut une *Révolution*. Or, toute révolution est deux choses: elle est *destruction* et *reconstruction*. Luther et les réformateurs ont détruit dans l'ordre religieux le principe de foi ou d'autorité, et l'ont remplacé par le principe du libre examen ou de la souveraineté de la raison en matière de croyances, et spécialement d'interprétation biblique.

Pour accomplir leur double tâche, quelle marche suivent-ils? Exactement la même qui a été suivie par la Renaissance, par le Césarisme, par le Voltairianisme et par la Révolution française. Pendant des années entières ils font pleuvoir le sarcasme, l'injure, la calomnie sur le passé chrétien de l'Europe et sur le principe d'autorité qui la régissait; sur le moyen âge, qui est pour eux une époque de barbarie; sur la philosophie et la théologie scolastiques, qu'ils présentent comme la source de toutes les ignorances et de toutes les hontes qui déshonorent l'esprit humain; sur les doctrines catholiques et sur les ordres religieux, complices intéressés, disent-ils, des abus qu'ils signalent à l'indignation publique.

Avec la même ardeur qu'ils déploient pour livrer au mépris les siècles chrétiens, ils exaltent l'antiquité païenne. Comme la Renaissance, comme le Césarisme, le Voltairianisme et la Révolution française, ils disent que, pour se régénérer, l'Europe doit remonter aux siècles brillants de Virgile et de Platon, que tout l'espace intermédiaire est esclavage et barbarie. Heureusement, ajoutent-ils, l'aurore d'un nouveau jour vient de luire en Italie. La belle antiquité nous est revenue avec les savants chassés de Constantinople.

Après avoir ainsi préparé les esprits et battu en brèche les ouvrages avancés, une logique impla-

cable entraîne les réformateurs à attaquer le cœur même de la place, l'édifice catholique. Telles furent, au rapport de l'histoire, à laquelle nous allons donner la parole, l'esprit général, la marche et la tactique des fondateurs de la Réforme. Commençons par Luther.

Martin Luther naquit le 10 novembre 1483, à Islèbe, comté de Mansfeld, dans la Saxe. « Mes parents, écrit-il, étaient pauvres. Pour nous nourrir mon père était obligé de bêcher la terre, et ma mère apportait sur ses épaules tout le bois nécessaire à la maison [1]. » Hans, père de Luther, était un de ces bons paysans d'Allemagne, ardents au travail et à la prière. Le soir, après avoir écouté, au coin du foyer, quelque récit biblique, il faisait la prière et venait souvent s'agenouiller au pied du lit de Martin, en demandant à Dieu que l'enfant grandît dans la crainte du Seigneur [2].

En 1497, Luther, âgé de 14 ans, partit pour Magdebourg, afin de commencer ses études. Comme il était pauvre, il mendiait son pain deux fois par semaine, en chantant aux fenêtres des maisons, ou en psalmodiant au chœur. Les habitants de Magdebourg

[1] Ego sum rustici filius de Moër circa Islebiam. Ego natus ex pauperibus parentibus : pater fuit fossor montium ; mater omnia ligna ad rem domesticam necessaria in dorso importavit. — *Opp. Luth.*, t. II ; *Coll. mens.*, p. 18.

[2] Gustave Pfizer, *Vie de Luther*.

se montrant peu charitables, il prit son sac et son bâton de pèlerin et se rendit à Eisenach, petite ville de Thuringe où sa mère avait des parents. Une veuve nommée Cotta eut compassion du jeune écolier, lui donna l'hospitalité et lui acheta même une flûte et une guitare. Dans ses moments de loisir Luther essayait sur ces instruments quelque vieux cantique du moyen âge, comme : *Bénissons le petit enfant qui nous est né*, ou *Bonne Marie, étoile du pèlerin*. Jusque-là Luther est un enfant catholique de naissance, de foi, de mœurs, qui n'a d'autres admirations que des admirations chrétiennes, d'autre vie intellectuelle que celle qu'il a puisée dans le sein de sa pieuse famille et qui rayonne autour de lui dans tout ce qu'il voit, dans tout ce qu'il entend.

A l'abri du besoin, le jeune écolier se livre avec ardeur au travail. Au gymnase d'Eisenach il eut pour maître de grammaire Jean Trébonius. La grammaire comprenait alors l'étude de la langue latine. Renaissant ou, comme on disait alors, *humaniste* de quelque renom, Trébonius faisait ce qu'on ne faisait point encore ailleurs. Il se piquait d'enseigner le beau latin avec un soin particulier, et il est bien entendu qu'il en cherchait le type non dans les Pères de l'Église ni les grands écrivains du moyen âge, mais dans les auteurs païens[1].

[1] Novimus Lutherum in schola Isenacensi quadriennio audivisse

L'esprit vif du jeune Luther, sa rare facilité à composer en vers et en prose, le placent bientôt à la tête de ses condisciples. Il passe quatre ans à Eisenach et en sort *enivré de la douceur des lettres*. En quittant le gymnase, il rêve l'Académie, qu'il regarde comme une fontaine où il pourra s'abreuver à longs traits de littérature et de science. Reprenant son sac et son bâton, il s'achemine vers Erfurth : il avait dix-huit ans.

Dans le système d'études du moyen âge, la dialectique succédait à la grammaire. Sous la direction du docteur Jodocus, Luther s'applique à cette science. Mais bientôt l'amour de l'antiquité, qu'il a puisé dans ses premières classes, lui fait négliger la dialectique et l'entraîne à l'étude approfondie des auteurs païens. Trois siècles plus tard, nous avons vu Mably, déjà sous-diacre et au séminaire de Saint-Sulpice, dominé par la même passion, puisée à la même source, abandonner ses livres de théologie et quitter la carrière ecclésiastique pour aller vivre jusqu'à la mort au milieu des Grecs et des Romains. L'auteur de la vie de Luther est loin d'en faire un reproche à son héros: SON AME AVIDE DE SAVOIR, dit Mélanchthon,

præceptorem (Joannes Trebonius is fuit, pro temporis istius conditione vir doctus et *sermonis latini* haud imperitus, *rectius et dexterius* tradentem grammaticam, quam aliis tradebatur. — Melanchthon *Vit Luth*, *opp. Luth*, t. II, præfat

CHERCHE LES SOURCES LES PLUS ABONDANTES ET LES MEILLEURES. IL LIT LA PLUPART DES ANCIENS AUTEURS LATINS : CICÉRON, VIRGILE, TITE-LIVE ET D'AUTRES ENCORE. IL LES LIT, NON COMME UN ENFANT, POUR Y CHERCHER DES MOTS, MAIS POUR Y PUISER LA SCIENCE ET LE MODÈLE DE LA VIE HUMAINE. PLUS PROFONDÉMENT QUE LES AUTRES, IL PÉNÈTRE LE SENS DE LEURS ENSEIGNEMENTS ET DE LEURS MAXIMES ; ET COMME IL ÉTAIT DOUÉ D'UNE ADMIRABLE MÉMOIRE, IL N'OUBLIAIT RIEN DE CE QU'IL AVAIT LU OU ENTENDU. C'EST AU POINT QUE LE JEUNE PRODIGE DEVINT L'ADMIRATION DE TOUTE L'ACADÉMIE D'ERFURTH [1].

En vain le docteur Jodocus Truttvetter s'efforce d'inspirer à Luther des goûts plus sérieux et plus conformes aux instructions de son père, qui le destinait au barreau : la place était prise. Comme Voltaire et pour les mêmes raisons que lui, Luther, épris de la belle littérature, oublie les conseils de son père. Quant à son professeur, il le désole par

[1] ..... *Degustata igitur litterarum dulcedine*, natura flagrantem cupiditate discendi appetiisse academiam, tanquam fontem omnium doctrinarum. Cumque mens avida doctrinæ *plura* et *meliora* requireret, legisse ipsum pleraque veterum latinorum scriptorum monumenta, Ciceronis, Virgilii, Livii et aliorum. Hæc legisse non ut pueri, verba tantum excerpentes, sed ut humanæ vitæ doctrinam aut imagines. Quare et consilia horum scriptorum et sententias propius aspexisse ; et, ut erat memoria fideli et firma, pleraque ei lecta et audita in conspectu et ob oculos fuisse. Sic igitur in juventute eminuisse, ut toti academiæ Lutheri ingenium admirationi esset. — Melanchth., ubi supra.

ses plaisanteries contre la *scolastique*. Lui-même s'accuse quelque part d'avoir hâté la mort du docteur par ses mutineries contre cette méthode d'enseignement, inconnue de l'antiquité [1].

Et cependant, si, au lieu de passer sa jeunesse avec les Grecs et les Romains, Luther avait appris à connaître les siècles chrétiens, il aurait vu les plus illustres docteurs de l'Église, ayant à leur tête saint Thomas d'Aquin, concilier dans un harmonieux ensemble toutes les sciences divines et humaines, les organiser entre elles comme une armée rangée en bataille sous le suprême commandement du Verbe de Dieu, la Sagesse éternelle, de laquelle toutes elles émanent. Il les aurait vus, moyennant la méthode scolastique ou géométrique, distribuer tout l'ensemble comme un camp, comme une place forte, où la philosophie fait l'avant-garde, le boulevard extérieur, et la théologie le gros de l'armée, le corps de la place [2].

Mais la Renaissance avait honni cette méthode, et Luther partageait les idées de sa mère et répétait son langage. Bien que ses prédilections fussent ailleurs, néanmoins le jeune adolescent apprit assez

[1] Timeo causam acceleratæ suæ mortis fuisse... profanitatibus... quibus scholasticam theologiam incredibiliter contempsi. — Mss. bib. Jenæ, 17 sec., Spalatino; et Seckendorf. l. c., p. 121.

[2] *Histoire de l'Église*, t. XXIII, p. 43.

de philosophie pour recevoir ses grades. Ce fut en 1504 ; il avait alors vingt-deux ans. Il se mettait même à étudier la *philosophie et les morales* d'Aristote, lorsqu'un accident imprévu vint changer le cours de ses idées : Alexis, un de ses meilleurs amis, mourut à côté de lui frappé de la foudre. Craignant d'être foudroyé lui-même, Luther tombe à genoux et prend la résolution d'embrasser la vie monastique. Une dernière fois il réunit ses amis pour faire de la musique avec eux. La nuit venue, sans rien dire à personne, il s'en va frapper à la porte du couvent des ermites de Saint-Augustin, à Erfurth, et obtient d'y être reçu novice.

Mais devinez ce qu'il emporte avec lui, comme son trésor le plus précieux, comme son inséparable *vade-mecum !* l'Imitation de Jésus-Christ, une Bible, quelque livre ascétique ? Rien de tout cela. Pour viatique intellectuel et moral, ce jeune chrétien qui va se donner à Dieu emporte, soigneusement enveloppés dans un paquet, placé sous son bras : UN PLAUTE ET UN VIRGILE !![1].

Ce fait, peut-être unique dans l'histoire, et qui contient toute une révélation, n'a cependant rien qui doive nous étonner. L'homme n'est-il pas fils de son éducation, et Luther lui-même, Luther,

[1] Walch., t. I, p. 79 ; Cochlæus, *In act. Luth.*, fol. 2 ; Melanchthon, *Vit. Luth.*, p. 6, etc.

élevé par des religieux et des prêtres, n'a-t-il pas écrit : « A VINGT ANS JE N'AVAIS PAS ENCORE LU UNE LIGNE DES ÉCRITURES [1] ? » Quoi qu'il en soit, mieux que tous les discours ce trait, rapporté par les différents historiens de sa vie, nous montre ce qu'était Luther à vingt-trois ans, quelle éducation il avait reçue, quelles étaient les admirations de son esprit et les affections de son cœur. Or, ce qu'était Luther en sortant de l'Université, nous verrons qu'il le sera toute sa vie : le couvent n'y changera rien. *Adolescens juxta viam suam.*

Revêtu de l'habit de novice, Luther en accomplit les devoirs avec ferveur. On le voit tour à tour nettoyer les immondices de la maison, balayer les dortoirs, ouvrir et fermer les portes de l'église, monter l'horloge et s'en aller, la besace sur le dos, mendier dans les rues d'Erfurth; mais surtout il étudie. L'Écriture sainte, les théologiens du moyen âge, les Pères de l'Église, et notamment saint Augustin, occupent tous ses loisirs. Ainsi le veut la règle; ainsi l'exigent les fonctions du sacerdoce auquel Luther est destiné. En 1507, il prononce ses vœux, reçoit la prêtrise, et le 2 mai de la même année il célèbre sa première messe. L'année suivante, son supérieur, Jean de Staupitz, envoie

[1] *Tisch-Reden*, p. 352

frère Martin professer la *philosophie* à l'université de Wittemberg.

Cette université venait d'être fondée par Frédéric, électeur de Saxe. Fidèle à l'esprit de son fondateur, qui se vantait *de savoir par cœur tous les poëtes classiques de l'antiquité*, l'université de Wittemberg devint en Allemagne un des foyers de la Renaissance [1]. Ses vastes cours, ses nombreuses salles retentissaient continuellement des louanges données par les maîtres et par les élèves aux grands hommes et aux grandes choses de Rome et de la Grèce. Au milieu d'une pareille atmosphère, on comprend tout ce que Luther devait souffrir, obligé qu'il était d'enseigner la philosophie scolastique, la philosophie d'Aristote, *ce maître en diable*, comme il l'appelait [2]. « Je me trouve bien, écrivait-il, mais je serais encore mieux si je n'étais contraint de professer la philosophie [3]. »

Une circonstance inattendue vint faire quelque diversion à sa peine. En 1510 il fut envoyé à Rome pour traiter une affaire relative aux Augustins d'Allemagne : ce voyage lui fut très-funeste. Luther comprenait la Renaissance, comme l'Allemagne

[1] Voir Audin, *Vie de Luther*, t. I, p. 37.

[2] Nonne Lutherus totam philosophiam aristotelicam appellavit diabolicam? — Erasm., *Epist.*, ep. xcix, lib. 31, etc.

[3] Voyez *Tisch-Reden*, p. 139.

elle-même la comprit, au point de vue littéraire et philosophique. Pour lui, c'était la résurrection du beau langage et du libre penser. Il ne se doutait pas qu'elle fût, ni qu'elle pût être la résurrection de toutes les impudicités artistiques dont étaient pleines les cités modèles d'Athènes et de Rome. En apercevant de loin la cité des pontifes, il tombe à genoux, lève les mains au ciel, et saluant la ville éternelle de tous les noms d'amour et de respect, il s'écrie : « O Rome sainte, trois fois sanctifiée par le sang de tes martyrs[1]. » Mais bientôt son âme se révolte en voyant dans les rues, sur les places, dans les musées, dans les fêtes de la ville des papes, une résurrection des nudités et des folies du paganisme. « Cherche-t-il une sainte image, il n'aperçoit que des divinités olympiques, Apollon, Vénus, Mars, Jupiter, auxquelles travaillent mille mains de sculpteurs. Ce sont les dieux de Démosthène, de Praxitèle, les fêtes et les pompes de Délos, le mouvement du Forum, des folies toutes mondaines; mais cette folie de la croix qu'a chantée l'apôtre, il n'en voit nulle représentation. Il croit rêver, il s'indigne, *et parce que Rome n'est pas faite à son image, il est tout prêt à la condamner*[2]. »

D'un autre côté, son éducation, qui lui a fait connaître les vieux Romains, leur mythologie, leurs

[1] Pfizer, *Vie de Luther*. — [2] Audin, *Vie de Luther*, t. I, p. 32.

héros et leurs dieux, lui a laissé ignorer la Rome chrétienne. Entre Auguste et Léon X, tout le passé est mort pour lui. De tous les papes qui se sont succédé sur la chaire de saint Pierre, il ignore les titres à l'admiration et à la reconnaissance. « Il ne se doute pas que l'intelligence n'a de protecteur, après Dieu, que dans son vicaire sur la terre; que la papauté, en brisant la force matérielle et en la contraignant de plier devant les lois de la morale, a donné le plus beau spectacle auquel l'homme pourra jamais assister [1]. »

Il était entré dans Rome en pèlerin, il en sort comme Coriolan, s'écriant avec Bembo : « Adieu, Rome, que doit fuir quiconque veut vivre saintement; adieu, ville où tout est permis, excepté d'être honnête homme [2]. »

Quand nous entendrons Luther appeler Rome une Babylone, et presser le monde de l'abandonner, nous nous rappellerons ces vers de Bembo et les paroles de Machiavel, et nous saurons que Luther n'a été que l'écho des plus fameux Renaissants.

[1] Ranke, *Histoire de la papauté, seizième siècle.*

[2] Vivere qui sancte vultis, discedite Roma ;
Omnia hic esse licet ; non licet esse probum.

Audin, *Vie de Luther*, t. I, p. 33.

CHAPITRE III.

LUTHER.

Luther reçu docteur en théologie. — Il manifeste tout son mépris pour le moyen âge. — Ses sermons. — Ses thèses. — Origine et cause de son antipathie. — Paroles de M. Audin. — Influence de la Renaissance sur la Réforme. — Nouveau témoignage de M. Audin. — Dispositions générales des esprits, surtout en Allemagne. — Lettre du chanoine Adalbert.

De retour à Wittemberg, Luther reçoit avec le titre de docteur en théologie celui de prédicateur de la ville ; c'était en 1512. Cette nouvelle position lui permet de se livrer à tout son mépris pour la scolastique, et de répéter devant de nombreux auditoires les sarcasmes et les plaisanteries dont Ulric de Hutten et Reuchlin faisaient retentir l'Allemagne, aux dépens du philosophe de Stagire et du moyen âge. « Les rires excités par Luther étaient si bruyants, dit un historien, qu'on les entendait jusqu'à Erfurth et à Cologne ; et tous les *humanistes* de ces deux villes d'applaudir à la venue de ce nouveau combattant qui essayait, à l'aide de l'Écriture, de renverser l'autorité de la scolastique [1]. »

[1] Pfizer, *Vie de Luther.*

Luther ne s'en tient pas à ses sermons. Dans le secret de sa cellule il compose des thèses en règle contre ce qu'il regarde comme une plaie de l'Église. Jeune encore et fervent religieux, il écrit de Wittemberg, le 8 février 1516, au prieur des Augustins d'Erfurth : « Mon père, j'envoie à l'excellent Jose d'Eisenach cette lettre pleine de questions contre la logique, la philosophie et la théologie, c'est-à-dire d'anathèmes et d'exécrations contre Aristote, Porphyre et les scolastiques, en d'autres termes, CONTRE LES MAUVAISES ÉTUDES DE NOTRE TEMPS... Je ne désire rien avec tant d'ardeur, si j'en avais le temps, que de mettre Aristote à nu devant le monde entier, et de montrer dans toute sa honte ce comédien qui a joué si longtemps l'Église avec le masque grec... Une des principales portions de ma croix, c'est d'être condamné à voir les meilleures têtes de nos frères, QUI SERAIENT PROPRES AUX BELLES-LETTRES, perdre leur temps et leur peine dans *cette boue et ces immondices* [1]. » Et il envoyait quatre-vingt-dix-neuf thèses contre la scolastique.

L'année suivante il écrit au même prieur : « J'attends avec grande douleur, anxiété et empressement, ce que vous dites de mes paradoxes. Informez-moi donc le plus tôt possible et assurez les révérends pères de la Faculté de théologie que je suis

[1] Walch, t. I, p. [illegible] Luther, *Ep.*, t. I, p. 10 [illegible]

prêt à en venir disputer publiquement, soit en conférence, soit dans le monastère, afin qu'ils n'imaginent pas que je veux marmotter dans un coin rien de semblable, notre université étant en effet assez médiocre pour paraître un coin [1]. »

Tout ceci précède la fameuse question des indulgences. Luther n'est point encore hérétique ; il est au contraire un fervent religieux. D'où lui vient cette antipathie profonde pour la méthode d'enseignement suivie pendant le moyen âge, et dont les docteurs catholiques ont fait un si magnifique usage ? Pour en trouver l'origine et la cause, il faut remonter à la Renaissance. Écoutons un auteur non suspect : « C'était alors la coutume en Allemagne qu'au sortir des écoles de droit ou de médecine, les jeunes gens allassent compléter leurs études en Italie, à Bologne ou à Padoue. Car poésie, peinture, musique, science naturelle, tous les modes de la pensée s'épanouissaient à la fois sur cette terre privilégiée... Ce spectacle dut frapper vivement des imaginations allemandes, qui n'avaient encore poursuivi la science *dans aucune intuition active ou passive* [2].

» TOUS QUITTAIENT DONC L'ITALIE EMPORTANT DES GER-

[1] Walch., t. I, p. 15.

[2] Le compliment est flatteur pour l'Allemagne ; seulement il est plus que contestable.

MES D'INDÉPENDANCE INTELLECTUELLE, QU'ILS ALLAIENT RÉPANDRE A LEUR TOUR DANS LEUR PAYS... LE DOUTE TROUVAIT SON COMPTE A CES PÈLERINAGES DONT IL ENTRETENAIT LE GOUT; il y applaudissait, il y poussait les esprits, persuadé que de ces migrations scientifiques naîtrait *quelque beau triomphe pour lui, et pour la foi un obscurcissement prochain.* Ce qui devait aider au triomphe du Rationalisme, c'était l'état de la pensée, qu'ils avaient laissée en Allemagne si soumise, si austère, si dévote, et qu'ils trouvaient à Rome, à Venise, à Florence, AFFRANCHIE, NE RELEVANT DE PERSONNE, NE RECONNAISSANT NI JOUG NI MAITRE.

» Rieuse, libertine, incrédule, cette pensée va se jouant de tout, du christianisme, de la morale, du clergé et des papes eux-mêmes. Elle a pour organes Dante, qui jette des pontifes tout vifs dans les enfers; Pétrarque, qui fait de Rome une prostituée, et jusqu'à un moine nommé Baptiste de Mantoue, qui s'est mis à chanter les amours des prêtres [1]. Leurs livres, quoique défendus par la censure, circulaient dans Rome sous Jules II et Léon X, et se trouvaient dans la bibliothèque de la plupart des cardinaux. Sadolet et Bembo en savaient par cœur de longs fragments, qu'ils s'amusaient à réciter tout haut [2]. »

[1] M. Audin en passe et des meilleurs.

[2] Audin, Vie de Luther, introduction, p. XXIII et suiv.

A l'amour pour les arts et les lettres antiques se joignait, en Italie, un grand enthousiasme pour la philosophie poétique de Platon. « Les Grecs bannis de Constantinople l'avaient récemment emportée de l'exil et révélée aux âmes italiennes, qui s'étaient tout à coup ÉPRISES D'AMOUR POUR LES RÊVES MYSTÉRIEUX DU DISCIPLE DE SOCRATE. Marcile Ficin, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis, le père de Léon X, contribuèrent surtout à répandre les dogmes de cette philosophie, qui, *malgré son hétérodoxie*, séduisait beaucoup d'hommes religieux. Au lieu d'un Dieu en trois personnes, c'est une âme unique qu'admettent les platoniciens; âme, rayon, parcelle de la Divinité unie à la matière; après les épreuves de la vie, l'âme rompt ses liens, et va se perdre dans le sein de la Divinité, comme une goutte dans l'eau de la mer. L'ITALIE TOUT ENTIÈRE, AVEC SES CLERGS, SES LAIQUES ET JUSQU'A SES PAPES, EMBRASSA AVIDEMENT LES THÉORIES PLATONICIENNES [1], tellement qu'un instant les chants de son Église en furent tout imprégnés [2]. »

Après avoir dit, sous forme de reproche, ce qui pour d'autres sera un éloge, que le clergé d'Allemagne, au lieu d'aller, comme en Italie, *s'inspirer*

[1] Après ce qui précède ceci est trop absolu; jamais les papes n'embrassèrent la philosophie de Platon dans ce qu'elle a d'erroné.

[2] Audin, *Vie de Luther*, introduction, p. XXI.

aux sources antiques, aima mieux rester dans ses cloîtres, y étudier les grands théologiens et s'en tenir à la méthode d'enseignement du moyen âge, l'auteur ajoute : « En dehors du clergé, Platon trouva plus d'une âme enthousiaste. *Les humanistes, les lettrés*, penchaient pour Platon ; Ulric de Hutten, Reuchlin, *natures poétiques*, répudiaient Aristote et poussaient la multitude vers l'antiquité. *La multitude obéissait et se moquait des moines.*

» Vous concevez maintenant que le jour où le prêtre allemand put être raillé et sa parole discutée, où l'on put rire en toute quiétude de ses doctrines littéraires, LE DOUTE, PAR UNE RÉACTION NATURELLE A NOTRE ORGUEIL, DUT SE PRENDRE NÉCESSAIREMENT A LA PAROLE DOGMATIQUE. L'EXAMEN VINT DONC AFFAIBLIR LA FOI. Pour une population aussi religieuse que celle d'Allemagne, c'était un malheur qui brisait le cœur. Ainsi, *parce que quelques moines ont mal compris leur siècle, ont eu peur à tort des lumières*, que de bruit fit Reuchlin et son école ! « Comment voulez-vous que je croie à ce purgatoire, disait-il, annoncé par une bouche pileuse, qui ne sait pas même décliner *musa* ? » Et on riait[1]. »

Nous ne pouvons admettre le jugement de M. Audin. L'expérience a trop bien prouvé qu'en

[1] Audin, Vie de *Luther*, introduction, p. XXIII.

résistant à la Renaissance, le clergé d'Allemagne ne comprenait pas mal son siècle, et qu'il n'avait pas tort d'avoir peur des lumières nouvelles. Sur ce point capital un historien protestant a vu plus juste que l'écrivain catholique. Parlant de la Renaissance littéraire et philosophique antérieure à la réforme, Brucker s'exprime ainsi : « LA RENAISSANCE DES LETTRES CONTRIBUA PUISSAMMENT A LA RENAISSANCE DE LA PHILOSOPHIE [1]. L'Italie fut la première à se dégoûter de l'ancienne philosophie, de cette philosophie attachée par le LIEN DE L'AUTORITÉ, *auctoritatis capistro*. Mais notre Allemagne ne s'endormit pas dans ses anciennes ténèbres ; et comme l'Italie, malgré les vives lumières qui l'éclairaient, elle ne consentit pas à rester l'esclave de *la grande superstition*. A peine eut-elle aperçu l'aurore de la Renaissance des lettres, et reçu dans les écoles d'Italie leurs précieuses semences, que ses enfants, de retour dans leur patrie, réunirent leurs efforts pour proscrire la barbarie, inaugurer une philosophie et un enseignement plus en harmonie avec le bon sens, exciter les savants, se moquer de l'ignorance, MONTRER LA CORRUPTION QUI DÉFIGURAIT LA RÉPUBLIQUE CHRÉTIENNE et la république des lettres,

[1] Demonstravimus [illegible] antea litterarum studium ad restituendam [illegible] philosophiae [illegible] plurimum contulisse. — *Hist. phil.* period. III, [illegible] p. 7[illegible]

et indiquer courageusement le remède héroïque qu'exigeait ce mal pestilentiel [1]. »

De ces précieux témoignages il résulte que les jeunes Allemands revenant d'étudier en Italie s'extasient sur les choses qu'on enseigne et sur la manière dont on les enseigne à Florence, à Padoue, à Boulogne. « L'Europe, disent-ils, est tombée dans les ténèbres, les lettres sont perdues, la philosophie est devenue barbare, l'Église elle-même est corrompue; nous sommes des bêtes qu'on mène avec le licou de l'autorité; tous ces maux demandent un remède énergique qui se trouve dans la restauration de l'antiquité artistique, philosophique et littéraire. Imitons l'Italie; là on parle comme Cicéron, on philosophe comme Platon. Au langage et aux méthodes barbares usités parmi nous ont succédé un langage d'une élégance exquise et des méthodes qui, n'emprisonnant plus l'esprit dans de honteuses entraves, permettent à la pensée de prendre un libre essor et de se livrer à de nobles et utiles investigations. Là, au lieu de posséder, comme nous, quelques traités seulement des grands philosophes de l'antiquité, on possède

[1] .... Viros doctos excitare; ignorantiam salse ridere, et quae rempublicam christianam et litterariam corrup[illegible] occupaverant ac quam [illegible]

leurs œuvres tout entières; au lieu de les étudier comme nous dans des traductions, on les lit dans leur langue originale. Au lieu de jurer sur la parole d'Aristote et des formules que lui ont empruntées nos docteurs, on examine, on s'instruit, et on ne jure sur la parole d'aucun maître. »

Au fond de tout cela, comme on voit, respire l'amour passionné de la forme païenne et du libre penser. Ce langage, inspiré par la Renaissance, résume fidèlement les nombreux pamphlets des humanistes antérieurs à la Réforme, tels que Ulric de Hutten, Reuchlin, et surtout Érasme, ce Voltaire du quinzième siècle, dont la verve intarissable égaya pendant trente ans l'Europe littéraire aux dépens du passé.

« Telle était en Allemagne, dit Brucker, la célébrité d'Érasme, que tous les amis de la belle littérature se rangèrent sous ses étendards pour faire la guerre à la barbarie du moyen âge, et pour conquérir le droit du libre penser[1]. »

Les hommes les plus graves, même parmi le clergé, se laissent ébranler par les plaisanteries du lettré de Rotterdam, par les sophismes de Reuchlin, et font écho à leurs odieuses et déplorables calom-

[1] ... Qui tanto duce [illegible] [illegible] — *Hist. phil.* [illegible] t. III [illegible] p. 87.

nies. Entre une foule de documents, l'histoire nous a conservé la lettre curieuse qu'écrivait à Reuchlin, en 1483, Bernard Adelman, chanoine d'Augsbourg.

« O crime! s'écrie-t-il, nous méprisons, que dis-je? nous abhorrons comme du poison, quelquefois même nous sommes empêchés d'étudier ce qui faisait les délices et la volupté des anciens! Non, non; à moins d'être immergés dans les lettres latines et grecques, nos jeunes gens ne feront jamais rien.

» Je n'ignore pas que beaucoup d'hommes, non pas amis de la sagesse, mais de l'orgueil, non pas professeurs de saintes lettres, mais de ténèbres, non pas jurisconsultes, mais écornifleurs de droit, exécrent le nom de poésie, et clabaudent partout que les poëtes sont pleins d'obscénités et de niaiseries. C'est pourquoi, Jean, mon bien-aimé, j'ai recours à toi comme au refuge le plus sûr des humanistes, afin que tu prennes sous ta protection tous ceux qui sont avides des belles-lettres, que tu *veilles au salut de l'État et que tu persuades bien à notre souverain que jamais nul ne pourra parvenir à la vraie connaissance des choses, s'il ne commence par étudier les auteurs païens* [1]. »

[1] Despicimus, immo tanquam venena abhorremus, ac aliquando, proh quantum nefas! nec incumbere prohibemur quæ Latinis jucunda voluptuosaque fuerunt.... [illegible] persuadeas neminem unquam ad veram cognitionem [illegible] nisi in primis hæc rudimenta [illegible] p. 81.

Croire que le salut de l'État dépend de la connaissance de Virgile ou d'Horace! Regarder comme un crime la défense de lire les obscénités poétiques des dieux de l'Olympe! Prétendre qu'on ne peut arriver à la vérité que par le chemin du mensonge! Si on lui avait défendu de lire son bréviaire ou d'étudier l'Écriture, le bon chanoine aurait-il fait entendre des lamentations plus douloureuses? Tel est pourtant le fanatisme pour l'antiquité païenne auquel la Renaissance conduisait les hommes les plus graves; que devait-il en être des têtes plus légères, et surtout des jeunes gens? Cette lettre a encore cela de précieux, qu'elle montre la répulsion qu'inspirait l'étude des auteurs païens à la fin du quinzième siècle, les protestations qui s'élevaient contre ce système nouveau, et par conséquent inconnu ou à peu près du moyen âge.

Brucker a soin d'ajouter que cet enthousiasme pour la Renaissance n'était pas personnel au chanoine d'Augsbourg, mais qu'il avait gagné toute l'Allemagne, et surtout la jeunesse, grâce aux lettrés revenus d'Italie, avec la volonté de chasser la barbarie du sein de l'Église.

« Au moment, continue M. Audin, où *ces nouveaux mages* (les jeunes Allemands revenus d'Italie) venaient annoncer à leurs compatriotes *l'étoile lumineuse* qui les avait guidés en Italie, où ils étaient

allés *l'adorer*, les bourgeois allemands étaient affranchis... Aussi, vit-on ces affranchis de la veille, une fois que leur corps eut son avenir gagné, songer *aussitôt à délivrer leur âme*[1]. Cette *lumière spirituelle* qui se dégageait des Alpes attira tout d'abord leurs regards : livres, arts, idées, philosophie, tout ce qui venait d'Italie occupa leurs pensées. Les bourgeois saxons sont les premiers disciples de l'école philosophique allemande représentée par Reuchlin, *école sceptique et railleuse*, et qui a pour devise : *Haine aux moines et à tout ce qui vient des couvents!*

» Vous les voyez se prendre, comme s'ils les comprenaient, à ces disputes platoniciennes et aristotéliciennes, qui commencent à agiter en Allemagne toutes les existences, et comme à Rome, adopter pour représentant celui qui parle à l'âme, qui rêve, qui met de la poésie dans toutes ses spéculations. *Ces disputes, où le monachisme laissait une trop large part aux humanistes laïques, contribuèrent à l'avénement de la réforme.*

» L'Allemagne voulait imiter l'Italie. Tubingen en 1477, Mayence en 1482, Wittemberg en 1502, et Francfort-sur-l'Oder en 1506, avaient élevé et doté des écoles, et, comme au delà des Alpes, des

[1] Je croyais que c'était le christ[illegible] âme? *Veritas liberabit vos.*

universités où l'antiquité était expliquée, commentée devant une foule de disciples fervents..... AINSI LES ÉVÊQUES, EN FONDANT CES UNIVERSITÉS, AVAIENT, SANS S'EN DOUTER, TRAVAILLÉ AU TRIOMPHE DU RATIONALISME, ET PRÉPARÉ LA VOIE AUX NOUVEAUTÉS RELIGIEUSES [1]. »

Sans se rappeler ce qu'il vient de dire, M. Audin, grand admirateur de la Renaissance, ajoute : « Le clergé catholique eût pu dispenser au peuple *la manne nouvelle*, s'il eût voulu la chercher où la trouvaient les laïques; mais il prit un autre chemin, et comme il vit que le passé était la grande source d'inspiration, il songea à l'appeler. *Mais au lieu de ces ombres qui avaient rempli l'antiquité de leur gloire*, il évoqua d'autres morts : c'étaient Durand, d'Ailly, saint Thomas, Scot..., *dieux disputeurs*, qui soufflèrent à leurs disciples un esprit de chicane, de ruses, d'équivoques, de subtilités grammaticales, et les aidèrent à recommencer des luttes dont ils avaient emporté le secret [2]. »

Appeler les plus grands docteurs du moyen âge des professeurs de *chicane*, d'*équivoques* et de *subtilités grammaticales*; et saint Thomas un *dieu disputeur!* Quand aujourd'hui encore on surprend de semblables paroles sur les lèvres d'un catholique

[1] Audin, *Vie de Luther*, introduction, p. XXVII.
[2] *Id.*, p. XXIX.

instruit, faut-il être étonné des outrages dont les Renaissants du seizième siècle furent si prodigues à l'égard de toutes les gloires chrétiennes et nationales de l'Europe?

CHAPITRE IV.

LUTHER.

Le Protestantisme avant Luther. — Mépris du moyen âge. — Enthousiasme pour l'antiquité païenne. — Querelle des indulgences. — Elle n'est pas la cause du Protestantisme. — Luther attaque l'autorité de l'Église. — Remarquables paroles de Brucker. — Luther, toujours semblable à lui-même, est jusqu'à la mort ce que l'éducation l'a fait. — Il n'est pas autre chose qu'un Renaissant.

Nous arrivons à l'année 1517, année fameuse dans la vie de Luther et dans l'histoire du monde moderne. Les faits que nous avons cités et ceux en bien plus grand nombre que nous pourrions citer encore résument ainsi la situation intellectuelle de l'Europe en général et de l'Allemagne en particulier: une grande fermentation des têtes lettrées; un grand mépris pour le moyen âge, sa science, ses méthodes, ses docteurs; un grand enthousiasme pour l'antiquité païenne, sa littérature, ses arts, sa philosophie; un grand désir ou, comme on dirait aujourd'hui, une immense aspiration vers un nouvel ordre de choses et d'idées différent du passé,

qu'on regardait comme le règne de la barbarie : telles étaient, grâce à la Renaissance, les dispositions générales des esprits.

Or, qu'est-ce que cela, sinon le *Protestantisme* dans la plus large acception du mot? En acclamant la philosophie nouvelle, la poésie nouvelle, la peinture nouvelle, la musique nouvelle, l'histoire nouvelle, la politique nouvelle, la langue nouvelle, en les donnant comme le type du vrai, du beau, du bon, que faisaient les philosophes, les littérateurs, les artistes et les politiques de la Renaissance, en Italie et ailleurs, sinon *protester* hautement contre toutes ces choses telles que le moyen âge les avait connues, enseignées, pratiquées; et ainsi convier l'Europe à répudier sa philosophie, sa littérature, ses arts, sa politique, sa civilisation, sa langue même, pour adopter la philosophie, la littérature, les arts, la politique, la civilisation, la langue de l'antiquité grecque et romaine? De ce Protestantisme universel un seul point jusque-là était excepté, l'autorité dogmatique de l'Église catholique. Sur tout le reste on émancipait la raison et on l'appelait à l'indépendance.

De toutes parts la raison répondait à cet appel. Avec une ardeur qui n'a d'exemple dans l'histoire que celle des Barbares, lorsqu'ils saccagèrent le monde païen et le détruisirent avec ses palais, ses temples, ses dieux et ses institutions, pour faire place au chris-

tianisme, on vit l'Europe jeter au vent le patrimoine de ses aïeux, détruire ses monuments, abjurer sa littérature et ses arts traditionnels, répudier sa politique nationale et sa civilisation indigène, pour faire place à l'antiquité païenne. Pendant que les lettres et les arts émancipés des règles de la pudeur, la philosophie *du licou de l'autorité,* la politique des lois de la justice, inondaient l'Europe de scandales grecs et romains, on entendait le bruit du marteau qui dans Rome même démolissait la première église du monde, l'antique et tant de fois vénérable basilique de Saint-Pierre, pour la remplacer, malgré les réclamations du sens chrétien, par un édifice grec construit d'après les règles de Vitruve [1].

[1] Voici le jugement que porte de ce fait étrange un auteur protestant : « Précédemment, dit Ranke, la religion contribuait tout autant que l'art à inspirer les productions des peintres et des statuaires ; MAIS AUSSITOT QUE L'ART A ÉTÉ TOUCHÉ PAR LE SOUFFLE DE L'ANTIQUITÉ, IL S'EST DÉLIVRÉ DES LIENS DE LA RELIGION... N'était-ce donc pas un symptôme très-significatif de voir même un pape, Jules II, entreprendre de démolir l'antique basilique de Saint-Pierre, la métropole de la chrétienté, dont toutes les parties étaient sanctifiées, dans laquelle étaient réunis les monuments de la vénération de tant de siècles, et vouloir élever à la place un *temple dans le style de l'antiquité?...* Plusieurs cardinaux protestèrent : il paraît même qu'il s'était manifesté une désapprobation encore plus générale. Fea (*Notizie intorno Rafaele*, p. 41), communique le passage suivant des œuvres non imprimées de Pauvinius : « Qua in re (dans le dessein d'une construction nouvelle), adversos sibi habuit cunctorum ordinum homines et præsertim cardinales,

Avec plus de zèle que le moyen âge n'en déploya pour rechercher les ouvrages des saints Pères, retrouver les reliques des martyrs ou conquérir le tombeau du Fils de Dieu, on rechercha les livres des païens, les statues de leurs dieux, les débris de leurs temples, les bustes de leurs grands hommes; on en fêta la découverte par des solennités publiques; on les plaça avec honneur dans les palais des princes, et l'Europe fanatisée ne se lassait point d'admirer ces honteux vestiges d'un monde qui avait livré ses aïeux aux tigres et aux bûchers, et que Dieu avait détruit dans sa juste colère. On eût dit l'accomplissement en sens inverse du mot de saint Remi au chef des Francs : « Fier Sicambre, brûle ce que tu as adoré, adore ce que tu as brûlé. »

Cette double prédication de mépris pour l'antiquité chrétienne et d'enthousiasme pour l'antiquité païenne durait depuis cinquante ans. Grâce à son éducation, Luther en était, comme nous l'avons vu, un des plus fervents apôtres. En compagnie de Hutten, de Reuchlin, de Nizolius et d'Érasme, il con-

non quod novam non cuperent basilicam magnificentissimam extrui, sed quia antiquam toto terrarum orbe venerabilem, tot sanctorum sepulcris augustissimam, tot celeberrimis in ea gestis insignem, funditus deleri ingemiscant. » Mais Jules II n'était pas habitué à s'arrêter devant la contradiction. Passant outre, il fit démolir l'ancienne église et posa lui-même la pierre fondamentale de la nouvelle. » — *Hist. de la Papauté*, t. I, p. 71. Édit. in-8°, 1842.

tinuait de faire rire l'Allemagne aux dépens du moyen âge, de ses docteurs et de leurs disciples. « Tous ses efforts, dit Brucker, tendaient non-seulement à dénigrer la philosophie scolastique, mais à la faire chasser des écoles. Cette haine avait, à n'en pas douter, le même principe que dans les savants d'Italie. ENIVRÉS DE L'AMOUR DE LA BELLE LITTÉRATURE, ils ne pouvaient supporter le joug de la philosophie scolastique; ainsi Luther, ÉLEVÉ DÈS SA JEUNESSE PARMI LES ANCIENS, ÉTAIT PÉNÉTRÉ D'HORREUR POUR LA BARBARIE DES ÉCOLES[1]. »

Mélanchthon ajoute : « Cette haine devenait de jour en jour plus vive, par le spectacle qu'offrait aux yeux de Luther la jeunesse allemande, dont les écrits d'Érasme avaient tourné l'admiration vers la belle antiquité et excité le mépris pour la doctrine barbare et sophistique des moines[2]. »

Luther lui-même, révélant toute sa pensée, s'exprime ainsi dans une lettre à Jodocus : « En résumé, je crois tout simplement qu'il est impossible de réformer l'Église à moins d'abolir de fond en comble

[1] Non abjicere modo, sed et expellere ex scholis, et publicis scriptis oppugnare... Primo quidem dubitandum minime videtur, easdem rationes, quæ in Italia viros doctos, politioris litteraturæ studio delectatos, excitaverant ad abjicienda scholasticæ philosophiæ juga, Luthero quoque, in veterum scriptis ab adolescentia versato, horrorem barbariei scholasticæ injecisse. — *Id.*, p. 97. —
[2] *Id.* ibi.

le droit canon, les décrétales, la théologie scolastique, la logique, la philosophie, telles qu'elles existent, et de rebâtir à nouveaux frais[1]. »

On le voit, c'est au principe d'autorité qu'on en veut. Trop habile pour dire d'avance son dernier mot, le Paganisme renaissant, toujours semblable à lui-même, cache son but sous des prétextes menteurs. Au seizième siècle, c'est la barbarie du moyen âge qui lui sert de masque; plus tard, c'est la superstition; plus tard encore, le fanatisme et les richesses du clergé : toujours des masques pour cacher sa figure; toujours des prétextes pour donner le change, jusqu'à ce qu'enfin, la vérité, l'Église, la religion elle-même soient ébranlées dans le respect des peuples. Alors les ennemis se frottent les mains; et les amis s'écrient : Ah! nous ne savions pas!

Luther et l'Europe en étaient où nous avons dit lorsque éclata la querelle des indulgences. Il n'entre pas dans notre sujet de rappeler les détails, si connus d'ailleurs, de cette déplorable affaire, qui n'aurait pas eu lieu s'il n'avait fallu reconstruire l'église de Saint-Pierre de Rome, démolie par la Renaissance.

[1] Ut me etiam resolvam, ego simpliciter credo quod impossibile sit Ecclesiam reformari, nisi funditus canones, decretales, scholastica theologia, philosophia, logica, ut nunc habentur, eradicentur et alia instituantur. — *Ep.* ad Jodoc., ap. Becker, p. 95. Édition in-4°.

Qu'il nous suffise de dire que la question des indulgences ne fut pas plus la cause du Protestantisme que le déficit dans les finances ne fut la cause de la Révolution française; pas plus que les ordonnances de Charles X ne furent la cause de la révolution de 1830, ou le banquet électoral celle de la révolution de 1848. La querelle des indulgences fut, si on veut, l'étincelle qui mit le feu aux poudres, mais les poudres étaient fabriquées et réunies d'avance.

Soit, comme on l'a prétendu, jalousie de corps en voyant la mission d'annoncer, en Allemagne, l'indulgence jubilaire, confiée aux dominicains, soit, ce qui est plus vraisemblable, désir de profiter d'une occasion solennelle pour faire une campagne en règle contre les docteurs catholiques du moyen âge, c'est-à-dire contre le principe d'autorité, Luther s'en va, la veille de la Toussaint 1517, afficher aux portes de l'église du château de Wittemberg quatre-vingt quinze thèses contre les indulgences.

Dans ce moment décisif, que se passa-t-il dans son âme? Deux écrivains protestants, Brucker et Seckendorf, vont nous l'apprendre. « Luther, nourri de la belle antiquité, était convaincu que la philosophie et la théologie scolastiques étaient la cause des erreurs qu'il voyait pulluler dans l'Église; il voyait les soutiens de la superstition romaine s'appuyer sur ces deux moyens pour défendre comme

leurs yeux la barbarie de la doctrine et la barbarie des mœurs; il voyait l'Église romaine asseoir sur cette immense base son pouvoir et son ambition; il voyait *tous les gens de bien* impatients de secouer ce joug imposé aux consciences, et il en conclut qu'avant tout il fallait arracher à l'ennemi son armure. A la vue du péril qui le menace, il hésite... MAIS IL JETTE LES YEUX SUR LES GRANDS HOMMES D'ITALIE, QUI LUI ONT OUVERT LA VOIE; LEUR EXEMPLE AFFERMIT SA GRANDE AME, ET IL COMMENCE L'ATTAQUE [1]. »

C'en est fait, le libre penser, né de la Renaissance, a trouvé un logicien plus hardi et plus conséquent que ses devanciers; l'autorité dogmatique de l'Église, jusque-là respectée, est battue en brèche : le Protestantisme est complet.

[1] ..... Ita vero invictis rationibus convincebatur scholasticam philosophiam et fundamentum esse theologiæ scholasticæ, quosque illa invexerat, errorum omnium; et fulcrum suppeditare immensum ambitionis et potentiæ curiæ romanæ, quæ, velut intolerabili hactenus jugo conscientiis imperaverat, quodque tandem aliquando excutere omnes boni præoptabant..... Pro pestilentibus erroribus, qui Ecclesiam occupaverant, pugnare tanquam pro aris focisque videbat curiæ romanæ mancipia, his fulcris labentem moxque ruituram superstitionem sustentari; his præsidiis barbariem doctrinæ morumque defendi observabat, adeoque ista prius armatura spolianda esse tenebrarum regna recte judicabat..... Quodlicet magnam illi invidiam minabatur... excitarunt tamen virum fortem animique imperterriti exempla magnorum virorum qui in Italia barbariem aggressi, scholasticæ philosophiæ bellum indixerant. — Brucker, p. 98; Seckendorf, *Hist. Luth.*, p. [illegible]

Les esprits étant prédisposés comme ils l'étaient par les admirateurs de l'antiquité païenne, la Réforme prit en Allemagne comme le feu dans les épines sèches. « UNE GRANDE PARTIE DE CETTE GLOIRE, dit Brucker, REVIENT AUX LETTRÉS CATHOLIQUES, entre autres, Érasme, Vivès, Lefèvre, Nizolius. Ils n'osèrent pas, il est vrai, attaquer Rome de front, mais ils contribuèrent beaucoup au succès de la bataille en propageant la belle philosophie, en livrant au mépris celle des siècles précédents, et en excitant les autres à chasser ces spectres de la république savante. On n'attendait qu'une main assez hardie pour mettre le feu à la bombe : cette main fut celle de Luther[1]. »

[1] Sentientibus affectisque Germanorum animis, cum Ecclesiæ reformatio, exiguis in Germania usa initiis, lætissimis mox incrementis amplificari cœpisset, dici non potest quot millia hominum orientem lucem admiserint..... Aliâ itaque via incedendum rati (litteratores Romani) cum intelligerent scholasticam theologiam et philosophiam fontem esse mali, in hac explodenda ejiciendaque industriam posuerunt suam, et sic ipsi quoque ad promovendos emendatioris philosophiæ gradus plurimum contulerunt. Tales fuisse Erasmum Roterdamensem, Joan. Reuchlinum, L. Vivem, Jac. Fabrum Stapulensem, Marium Nizolium, Beatum Rhenanum. — *Id.* id., Teissier, *Éloge des Sav.*, t. I, p. 7. — Non infeliciter operam suam collocasse hos viros doctos, cum explodendæ scholasticæ theologiæ et philosophiæ manus admovissent, fatendum est; nam et ipsi nenias tricasque detexerunt, omniumque contemptui exposuerunt, et aliorum ingenia exacuerunt, ut simili ratione spectra hæc ex civitate philosophorum pellerent.... In hoc vero negotio

Une fois le pas franchi, la logique entraîna Luther de négation en négation. Et pourtant, chose remarquable! il n'alla jamais aussi loin que certains Renaissants d'Italie dont les monstrueuses erreurs furent, comme nous le verrons, condamnées au concile de Latran. Mais en attaquant la philosophie et la théologie scolastiques, il n'en avait pas moins bouleversé tout le système catholique de la science qui faisait de la philosophie la servante de la foi, et renversé la digue qui arrêtait le torrent du Rationalisme [1].

Nous ne suivrons pas Luther dans les luttes incessantes qui composent la seconde partie de son orageuse existence. Comme dans la première, il se montre constamment semblable à lui-même et fils de son éducation. Mépris du moyen âge, mépris de sa science, mépris de ses docteurs, mépris de l'Église et de ses enseignements, qu'il traite d'erreurs nées pendant les ténèbres des siècles d'ignorance; admiration non moins constante pour la littérature de l'antiquité païenne, dont il se pique d'être

arduo et difficili summique momenti maximum virum Martinum Lutherum principem manus admovisse... — Brucker, p. 92-3.

[1] Illi crimen quod aristotelicam philosophiam spreverit, et theologiæ pestem spreverit, cum summa scholasticorum doctorum injuria, qui tamen per annos trecentos theologiæ philosophiam ancillari et omnem humanum intellectum in obsequium Christi captivum facere collaboraverint. — Ap. Emser., Lipsiæ 1520.

un modèle, et pour son libre penser, dont il se glorifie d'être l'apôtre. Lisons quelques pages du *Tisch-Reden ou Propos de table*, cette révélation intime de Luther par Luther lui-même.

« Il y a trente ans, dit-il, la Bible était inconnue, les prophètes incompris..... *A vingt ans, je n'avais encore rien lu des Écritures*[1]... Les moines sont les colonnes du papisme; ils défendent le pape comme certains rats leur roi... Moi, je suis le vif-argent du Seigneur répandu dans l'étang, c'est-à-dire dans la monacaille. Les franciscains sont les poux que le diable attacha à la peau d'Adam; les dominicains, les puces qui piquent sans cesse... Dans le cloître on n'étudie pas, mais on obscurcit l'Écriture. Un moine ne sait pas ce que c'est que d'étudier; à certaines heures, il marmotte certaines prières, dites canoniques; mais, pour le don de lire les Écritures qui m'a été accordé, pas un moine qui l'ait reçu[2]. »

Saint Bonaventure, saint Thomas étaient des poux et des puces; saint Bernard, Albert le Grand, Roger Bacon n'avaient ni science ni intelligence; c'étaient des façons de barbares qui n'étudiaient pas, mais qui obscurcissaient l'Écriture. N'est-ce pas ce que, en d'autres termes, les Renaissants avaient dit avant

[1] *Tisch-Reden*, p. 352. — [2] *Id.*, 370-1.

Luther, ce que plusieurs pensent encore aujourd'hui ?

Des ordres religieux Luther passe aux juristes. Le moyen âge, convaincu de ne rien entendre à la théologie, ni à la philosophie, ni aux belles-lettres, n'est pas moins ignare en matière de jurisprudence et de droit canon. « Qu'est-ce qu'un juriste ? demande Luther. C'est un cordonnier, un fripier, un tailleur de soupes, qui fait métier de disputer de choses qui ne sentent guère bon, du sixième commandement de Dieu, par exemple..... Je n'aurais jamais cru qu'ils pussent être aussi papistes qu'ils le sont. Je vois qu'ils sont dans la m.... jusqu'au cou : lourdauds qui ne savent pas distinguer le sucre de la m.... *Omnis jurista est aut nequista, aut ignorista* [1]. »

Les Pères de l'Église ne sont pas mieux traités que les docteurs du moyen âge : ignorants, hérétiques, imbéciles, etc., telles sont les épithètes dont Luther les honore. Quant aux catholiques en général, surtout ceux qui ne sont p... Renaissants : « Ce sont des papistes qui ne savent pas *un mot de latin*, êtres déchus, sans savoir, sans discernement, misérables écoliers se traînant sur les pas d'Aristote, qu'ils n'ont jamais su lire; humanistes tout farcis *d'un latin qui ferait pitié à un pédant de village* ;

[1] *Tisch-Reden*, p. 557-559.

théologiens qui chantent victoire quand ils ont cité Thomas ou Scot [1]. »

Pour lui, Luther, qu'on a faussement accusé d'être ennemi de la Renaissance, il se flatte d'être un des plus fins latinistes de son temps. Il faut entendre avec quel superbe dédain il parle du latin de ses adversaires. Répondant à la constitution du pape Adrien VI, il s'exprime en ces termes : « Je regrette de perdre mon temps à répondre à des lettres ignares et vraiment papales. Elles sont écrites d'une manière si sotte et *en style si barbare*, qu'elles sont indignes d'être réfutées même par un enfant. Mais Dieu frappe miraculeusement l'Antechrist, jusqu'à lui ôter tout succès, jusqu'à lui ôter la connaissance même de toute langue et toute espèce de talent, en sorte qu'il est en toutes choses tombé dans l'enfance et dans la folie. C'est le comble de la honte d'envoyer *un pareil latin* à des Allemands, et de proposer à des gens raisonnables de si sottes explications de l'Écriture. Tout cela est vraiment et admirablement papistique, monacal et lovanien [2]. »

[1] Voir Audin, *Vie de Luther*, t. I, préface, p. II et III.

[2] Ac pœnitet me bonas horas tam male collocasse, ut ineruditis et vere papalibus litteris responderim ; sunt enim tam barbarice et insulse scriptæ, ut indignæ sint quibus vel a puero respondeatur. Verum Deus miraculis aggreditur Antechristum, quod illi usque adeo nullum amplius successum largitur, ut post hæc neque linguam ullam, neque artem noverit, et per omnia infans et stultus

Ses prétentions au beau latin ne sont égalées que par son admiration pour le beau grec. Écrivant à son ami Eobanus Hessus, il lui dit : « *Sans l'étude des langues, il n'y a pas de théologie; théologie et belles-lettres, nous les avons vues emportées dans le même naufrage*... QUE LA JEUNESSE DONC SE LIVRE AUX MUSES, C'EST MON VŒU LE PLUS ARDENT. Viennent en foule et poëtes et rhéteurs pour initier les hommes aux mystères des Écritures..... Mon docte ami, sers-toi de ton nom et du mien, si tu veux l'invoquer, pour *poétiser la jeunesse*. Tout mon chagrin est que notre siècle et mes occupations m'empêchent de hanter les poëtes et les rhéteurs anciens, POUR DEVENIR GREC A MON AISE [1]. »

Luther les avait hantés, et hantés exclusivement jusqu'à vingt ans, comme il nous l'apprend lui-même; il continuait de les hanter et de marcher au combat sous leur escorte, ainsi que le lui reproche le comte de Carpi. « Fidèle à tes ruses, lui dit-il, *tu cites les niaiseries et les fables des poëtes*, parce qu'elles s'accommodent avec tes mensonges; tu choisis dans les auteurs païens des noms et des exemples tellement

factus sit. Turpissimum est ejusmodi latina scripta ad Germanos mitti, et tam insulsas interpretationes Scripturæ hominibus prudentibus proponi. Omnia sunt vere et belle papistica, monachalia et lovaniensia. — An. 1523. In *Vit. Adrian. VI*, p. 490, in-4°.

[1] Eobano Hesso ep. 29, mart. 1523.

profanes, que ce n'est pas seulement une inconvenance de les rappeler dans des questions sacrées, mais encore une véritable impiété. Qu'ont de commun les vérités de la théologie avec Oreste, Protée, Hercule, Énée, et leurs pareils *dont tu émailles tes écrits?* Et pendant que tu t'appuies sur de semblables choses, tu conspues ce genre de littérature qui s'oppose à ta doctrine; car tu n'ignores pas que c'est un scalpel qui sans peine ouvre tes pustules. Voilà pourquoi tu as horreur d'une méthode d'enseignement qui, rejetant les mots et les niaiseries, coupe au vif tout ce qui est superflu, et va directement au but [1]. »

Afin qu'il demeure bien établi que, sous le nom de Renaissance et de Protestantisme, c'est le vieux paganisme, dont l'essence est tout à la fois orgueil et volupté, qui revient en Europe, Luther déifie la chair après avoir déifié la raison. Son fameux sermon sur le mariage, prêché en 1522, dans la grande église de Wittemberg, n'est que l'écho des chants les plus lubriques des poëtes de l'antiquité. Depuis la prédication de l'Évangile, jamais le monde n'avait entendu un semblable appel à la révolte des sens. Après avoir parlé en allemand pour le peuple,

[1] Tu pro caetera tua versutia, qui nugas recipis et figmenta poetarum, quoniam tuis mendaciis accommodantur, etc.— Alberti Pii, Carporum comitis, ad Erasm. responsio, p. 70, in-4°. Romae, 1526

Luther traduit son sermon en latin à l'usage des humanistes de tous les pays. Le prince des lettrés, Érasme, se contente de l'appeler *une farce;* les autres applaudissent.

Enhardi par le succès, Luther continue dans ses lettres la déification de la chair. A chaque vœu de chasteté rompu, il bat des mains. Carlostadt, archidiacre de Wittemberg, Bernhard, abbé de Kemberg, Gerbel, curé de Strasbourg, se marient, Luther les félicite. « Saluez, leur dit-il, resaluez votre femme... Elle enfantera, s'il plaît à Christ, un fils, qui, de sa verge de fer, brisera les papistes, les sophistes, les religiosistes et les hérodistes. Êtes-vous heureux d'avoir triomphé de cet impur célibat!... Le mariage est un paradis [1]. »

Lui-même entre dans le paradis de la chair en épousant une religieuse, Catherine Bora, qu'il a tirée de son couvent. Bientôt, de concert avec les humanistes ses admirateurs et ses disciples, Luther brise les dernières entraves imposées à la chair, en niant l'indissolubilité du lien conjugal et en autorisant la polygamie. Sous ce rapport le paganisme est théoriquement et pratiquement restauré.

[1] Fecunda adhuc est et tumescit uterus ejus pleno sinu; paritura, si Christus velit, filium qui virga ferrea frangat papistas, sophistas, religiosistas et herodistas... Felix tu qui impurum istum cœlibatum... superasti... Paradisum arbitrer conjugium...—Nicol. Gerbellio. 1 novemb. 1521

Pour compléter son triomphe, il restait à lui rendre dans l'ordre social et politique la place que lui avait faite la belle antiquité. Alors point de pape, point d'évêque, point d'Église pour contre-balancer le pouvoir de César. Dans la main de l'homme, empereur et souverain pontife, se réunissaient la puissance des corps et la puissance des âmes : c'était le despotisme brutal. Tel qu'il était à Rome et dans la Grèce, le paganisme social reparaît en Europe. D'une voix que rien ne fatigue, Luther, fidèle écho de Machiavel et des anciens, ne cesse de prêcher l'émancipation du pouvoir politique de la tutelle de l'Église. Usurpation, tyrannie, abus, honte de l'Allemagne et du monde, c'est ainsi qu'il représente l'autorité temporelle du saint-siége.

Le moindre signe de respect pour le droit antique le met en fureur. Après la diète d'Augsbourg, il écrit : « Malheur à vous tous qui avez soutenu le papisme à Augsbourg! Honte sur vos têtes! La postérité rougira de vous; elle ne pourra croire qu'elle a eu de semblables ancêtres. O diète infâme, qui n'as jamais eu, qui n'auras jamais ta pareille! tu as couvert de honte nos princes et le pays. Que dira le Turc à l'ouïe d'un tel scandale? Que diront les Moscovites et les Tartares? Qui desormais, sous le ciel, aura quelque crainte ou quelque respect de nous autres Teutons, quand on saura que nous nous sommes laissé ainsi

honnir, braver, traiter en enfants, en souche, en pierre, par le pape et sa séquelle[1]. »

Et ailleurs : « Prince, dit-il à l'empereur, sois maître. Le pouvoir qu'a Rome, elle te l'a volé; le pape mange le grain et nous la paille[2]. » Cet hymne de Tyrtée soulève la noblesse tout entière; et Luther fait si bien, que les puissances temporelles de l'Allemagne brisent les derniers liens de subordination sociale qui les unissent au saint-siége. A partir de ce jour, un dualisme profond s'établit entre les rois et les peuples. Des griefs vrais ou prétendus ne tardent pas à se formuler, et le duel sur l'échelle la plus vaste, c'est-à-dire la guerre, le pillage, l'incendie, l'extermination, redevient, comme dans la belle antiquité, la dernière raison du droit.

Enfin, la parole divine s'accomplit dans Luther comme dans les autres : l'adolescent marchera jusqu'au tombeau dans la voie où il marqua ses premiers pas. Avant de mourir en libre penseur, c'est-à-dire en vrai païen, Luther proclame une dernière fois qu'il regarde, ainsi que nous l'a dit Mélanchthon, les auteurs païens *comme les modèles de la vie et les maîtres de la doctrine*, dont le monde ne peut absolument se passer. « Pour le génie, Aristote l'emporte sur Cicéron. Cicéron nous donne d'admirables leçons de vertus, de la prudence, de la tempérance et des

[1] Menzel, t. I, p. 423. — [2] Pfizer, *Vie de Luther*, p. 156.

autres. Aristote ne lui est pas inférieur dans ses morales. Leurs ouvrages à mes yeux sont très-utiles, ET POUR LA CONDUITE DE LA VIE D'UNE ABSOLUE NÉCESSITÉ [1]. » Luther mourut dans ces sentiments à Islèbe, sa patrie, le 18 février 1546.

Si dans son principe la Renaissance fut le libre penser, et dans ses manifestations, le mépris du moyen âge joint à l'admiration et à la restauration aussi complète que possible de l'antiquité païenne, on est bien obligé de conclure des faits qui précèdent que Luther ne fut pas autre chose qu'un Renaissant. Le libre penser que ses prédécesseurs appliquaient à la philosophie, à la littérature, aux arts, à la politique, il en a fait l'application à l'ordre religieux. Entre eux et lui voilà toute la différence. Sans doute cette application est plus hardie que les autres, mais elle est logique, et de plus elle était inévitable.

[1] Aristotelem Ciceroni antepono... Cicero præclare scripsit et docuit de virtutibus, prudentia, temperantia ac reliquis. Item et Aristoteles præclare et erudite de ethicis. Utilissimi quidem libri utriusque et ad vitam hanc exigendam summe necessarii. — Ap. Gretser, *Luther. academic.* in cap. IX Isaiæ, t. IV, et in X Genes.

CHAPITRE V.

ZWINGLI.

Progrès du libre penser. — Naissance de Zwingli. — Son éducation. — Elle produit en lui les mêmes effets que dans Luther. — Zwingli étudie à Berne et se passionne pour les auteurs païens. — Il se rend à l'université de Vienne. — Rapport entre lui et Luther. — Ce qu'est Zwingli au sortir de son éducation : âme vide de christianisme et ivre de paganisme. — Il est ordonné prêtre et nommé curé de Glaris. — Nouveau rapport avec Luther. — Occupation de Zwingli dans sa cure. — Étude des auteurs païens. — Leur influence. — Influence d'Érasme. — Nouveau rapport avec Luther

---

L'esprit de la Renaissance, dont le foyer était au delà des Alpes, soufflait sur toute l'Europe. Rien ne l'arrêtait : ni la distance des lieux, ni la hauteur des montagnes, ni la différence des idiomes. Comme nous l'avons vu, cet esprit était le libre penser se manifestant, d'une part, par le mépris des siècles chrétiens, et, d'autre part, par l'admiration de l'antiquité païenne. Au moment où il pervertissait le jeune Martin Luther au sein du gymnase catholique d'Eisenach, il faisait une autre victime au centre même de la Suisse.

Le 1er janvier 1484 naissait à Wildhaus, dans le comté de Tockenbourg, en Suisse, Ulric Zwingli. Ses premières années se passèrent avec les enfants du hameau. Ses parents, bons paysans suisses, pleins de foi et de simplicité, ayant remarqué dans le petit Ulric d'heureuses dispositions, le confièrent à son oncle, curé de Wesen, sur les bords du lac de Wallenstadt. Il apprit bientôt à lire et à écrire. De là, il fut envoyé à Bâle, à l'école de Grégoire Binzli. Ce nouvel instituteur lui donna le premier rudiment des langues et ne tarda pas à conseiller aux parents d'Ulric de l'envoyer à Berne.

Sur cette circonstance décisive de sa vie, écoutons un biographe non suspect. « L'école de cette ville, dit M. Chauffour, avait un maître que les contemporains appellent l'homme le plus savant et le plus illustre qui fût dans la confédération, Wœlflin, ou, pour lui conserver son nom d'érudit, *Lupulus*. Il était initié aux premiers résultats de la Renaissance, et avait renoncé, dans l'enseignement du latin, aux méthodes puériles du moyen âge et au langage scolastique. Il appréciait les chefs-d'œuvre de l'antiquité classique, et sous son habile direction, Zwingli pénétra dans ces riches domaines et FORMA SON JUGEMENT, SON GOUT ET SON STYLE [1]. »

[1] *Études sur les réformateurs. Zwingle*, [illegible] p. 23[illegible]

C'est, mot pour mot, ce qui arrivait dans le même temps à Luther au gymnase d'Eisenach. Comme Jean Trebonius, Wœlflin Lupulus est un Renaissant. Tous les deux ont secoué le joug des méthodes traditionnelles; tous les deux sont pleins de mépris pour le moyen âge et d'admiration pour l'antiquité classique; tous les deux font passer leurs sentiments dans l'âme de leurs jeunes élèves; et ces élèves, entrés chrétiens à leur école, en sortent païens, et païens pour la vie. Jugement, goût, style, toute leur vie intellectuelle, puisée aux sources antiques, sera l'épanouissement de leur éducation de collége et se résumera, comme celle de Voltaire, de Rousseau, de tous les Renaissants conséquents avec eux-mêmes, en deux mots : mépris du christianisme, admiration pour le paganisme.

En sortant du gymnase d'Eisenach, Luther, comme nous l'avons vu, se rendit à l'université d'Erfurth, pour étudier la dialectique et les arts libéraux. Zwingli passe de Berne à l'université de Vienne pour y faire les mêmes études : il avait quinze ans. Nous n'avons pas oublié les dégoûts de Luther pour la scolastique et sa passion pour les auteurs païens pendant son séjour à Erfurth : mêmes dispositions dans Zwingli. « En 1499, continue son précieux biographe, il se rendit à Vienne pour étudier, dans cette université fameuse, la philoso-

phie, ou ce qu'on appelait alors de ce nom. IL ÉTAIT PRÉMUNI PAR SA FORTE ÉDUCATION LITTÉRAIRE..... contre les subtilités misérables d'une vaine dialectique... COMME TOUS LES GRANDS HOMMES DU SEIZIÈME SIÈCLE, ZWINGLI EUT POUR LA SCOLASTIQUE UNE HAINE VIGOUREUSE... Il continua à s'exercer dans la musique et *à cultiver les lettres*, en compagnie de quelques amis qui plus tard furent illustres : Vadian, Glaréan, Jean Fabert [1]. »

Telles étaient les dispositions de Zwingli à l'égard de la philosophie du moyen âge. Par suite de sa *forte éducation littéraire*, Luther, à Erfurth, éprouvait, comme nous l'avons vu, un souverain dégoût, manifestait un profond mépris pour la théologie scolastique, pour saint Thomas, Scot, Albert le Grand et tous les docteurs qui l'avaient enseignée avec tant d'éclat. Sous ce nouveau rapport, similitude parfaite entre Luther et Zwingli. « Quant à la théologie scolastique, dit Myconius, contemporain de Zwingli et son ami d'enfance, il *vit bientôt combien c'était perdre son temps que de l'étudier*. Cette prétendue science n'était que pure confusion, sagesse du monde, vain bavardage, barbarie : *l'on n'en pouvait retirer aucune saine doctrine* [2]. »

L'ignorance et le mépris du christianisme, de ses

[1] *Études sur les réformateurs*. Zwingli, p. 234-236. — [2] Oswald Myconius, *Biograph. de Zwingli*. — Voir M. Chauffour, p. 239.

gloires scientifiques, artistiques, philosophiques, théologiques, littéraires, voilà, dans tous les temps, le résultat inévitable de l'éducation classique. Ce mal *négatif* est immense, et malheureusement il n'est pas le seul. Dégoûté de son aliment naturel, l'esprit de la jeunesse cherche nécessairement une autre nourriture : l'antiquité, objet de ses études dès l'enfance, l'antiquité, qu'on lui a présentée comme ce qu'il y a jamais eu de plus grand, de plus beau, de plus riche au monde, l'attire à elle. Cet attrait, il faut le dire, est d'autant plus fort que l'antiquité est le pays où l'homme déchu respire le plus à l'aise. Là, pour le cœur nul joug difficile à porter; là, nul frein sérieux à l'indépendance de la pensée. Dans cet attrait dangereux et dans l'admiration qui en est tout ensemble la cause et l'effet, consiste le *mal positif* de l'éducation classique. Supposé toute une génération élevée de la sorte, il suffira d'une circonstance accidentelle pour l'entraîner loin du catholicisme, et la jeter dans les plus grandes erreurs religieuses et sociales. Tel était Zwingli, au sortir de ses études : navire sans boussole et sans lest, qu'au premier souffle de la tempête nous verrons aller à la dérive.

« Déjà, continue son biographe, la Réforme jetait quelques rayons avant-coureurs. L'enseignement initiateur des humanistes avait réagi même sur les

théologiens : ON N'APPROCHE PAS DES GRANDS HOMMES DE LA GRÈCE ET DE ROME SANS RETIRER DE LEUR COMMERCE UN SOUVERAIN DÉDAIN POUR TOUTE SUBTILITÉ. Zwingli entendit à Bâle un de ces hommes qui, comme notre Lefebvre d'Étaples, *préparaient les voies* en portant sur un grand nombre de questions délicates les investigations de leur *esprit indépendant*[1]. » Cet homme était Wittembach.

Théodore Wittembach était un humaniste, comme il en foisonnait en Europe au commencement du seizième siècle. Le contact prolongé avec les grands hommes de Rome et de la Grèce en avait fait un libre penseur, et malheureusement il pensait tout haut. « Wittembach, dit Léon Jud, un de ses élèves, était regardé comme une merveille et un phénix. C'est à son école que Zwingli et moi, fûmes formés non-seulement aux *belles-lettres*, qui lui étaient très-familières, mais encore dans la *vraie doctrine évangélique*. Car Wittembach..... devançait et présageait bien des choses que d'autres ont accomplies plus tard, concernant les indulgences et autres doctrines dont le pontife romain avait affolé le monde depuis si longtemps[2]. » Et Zwingli reconnaît que c'est de

[1] Oswald Myconius, *Biograph. de Zwingli.* — Voir M. Chauffour p. 239.

[2] Leo Juda, Préface aux notes de Zwingli sur le Nouveau Testament.

lui qu'il a recueilli, pour la première fois, le principe fondamental de la Réforme, *la justification par le Christ*[1].

Zwingli sortit de Bâle emportant le germe du libre penser. Plus tard, par un juste retour, il développa dans son maître le mal qu'il avait reçu de lui. En 1523, Wittembach, excité par l'exemple de Zwingli, quitta l'université de Bâle et vint s'établir à Bienne, sa patrie, où il commença la Réforme. Quant à Zwingli, âgé seulement de vingt-deux ans, la commune de Glaris l'élut pour son curé. Ordonné prêtre avant l'âge, il prit possession de son bénéfice en 1507.

Luther est entré au couvent avec Plaute et Virgile. Veut-on savoir de quoi s'occupe dans sa cure le jeune pasteur de Glaris, quelle société il fréquente, quels théologiens il consulte? écoutons encore M. Chauffour. « C'est à Glaris que Zwingli termina son éducation de réformateur. Il suivait depuis longtemps le grand mouvement qui entraînait l'humanité à cette époque. L'on sait quelle influence l'étude des langues exerça sur la marche de la civilisation au quinzième et au seizième siècle. *En ouvrant à l'esprit les grands génies de l'antiquité*... elle fournissait à l'humanité comme un point

[1] Zwingli, *Œuvres*, t. III, p. 450.

de départ dans toutes les directions[1], les résultats derniers de la *civilisation gréco-romaine*.

» Appliquées à la religion, *les langues brisaient le joug des prescriptions papales*, en permettant de les rapprocher du texte non altéré de l'Écriture. Elles eurent dans les révolutions du seizième siècle une importance tout à fait comparable à celle que les sciences mathématiques et naturelles ont prise de notre temps. Aussi, *tous les grands esprits de cette époque en célèbrent à l'envi et en recommandent l'étude*.

» A Berne, à Vienne, Zwingli s'était familiarisé avec la littérature latine. A Bâle, il avait commencé, sans maître, à aborder les Grecs, *si supérieurs aux Latins*, comme il le dit lui-même. *A Glaris il poursuivit avec ardeur ses études. Sa correspondance à cette époque est presque exclusivement littéraire*[1]. »

Le jeune curé passe en revue tous les classiques païens, et de chacun il fait un éloge particulier. Dans une place d'honneur, il met les Vies de Plutarque, *le premier des livres à étudier*. Il parle de ce *vaste fleuve* des histoires de Tite-Live. Il commente Homère et Lucien, étudie Démosthène, fait une table pour Cicéron, une préface pour Pindare. Pindare surtout le passionne, il en fait un saint. « Qui

[1] Et l'Évangile ne l'avait donc pas formé!

[2] *Œuvres*, p. 214 et suiv.

pourrait dire, s'écrie-t-il, si le génie de Pindare fut plus savant ou plus saint, plus agréable ou plus vertueux ? Sa droiture est sans égale, sa pureté telle qu'on chercherait en vain dans ses poésies une expression lascive. Personne plus que lui n'eut un cœur incorruptible, épris du juste, du vrai, du saint[1]. »

Le grand panégyriste des anciens en Allemagne, Érasme, eut, comme nous l'avons remarqué, une grande influence sur Luther. C'est au point qu'Érasme lui-même écrit ce mot célèbre que l'histoire a pleinement confirmé : « *C'est moi qui ai pondu l'œuf, Luther l'a fait éclore. Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.* » Nouveau rapprochement entre Luther et Zwingli. C'est à Érasme que le curé de Glaris fait honneur de lui avoir ouvert la voie à la pleine indépendance de la pensée. « Parmi les promoteurs du grand mouvement de la Renaissance, dit M. Chauffour, Érasme est l'un de ceux qui eurent sur Zwingli l'influence la plus *profonde et la plus durable*. Ils furent longtemps en correspondance... Ils se séparèrent quand Érasme, tournant le dos au progrès, commença à écrire contre Luther. Zwingli n'admirait pas seulement en lui son érudition et la

[1] Préface aux *Œuvres* de Pindare. *Œuvres*, t. IV, p. 160 et suiv. — La vie de P... [illegible] ce qu'il faut pens[illegible] Zw[illegible]

verve inépuisable qu'il avait mise au service de la restauration des lettres. IL LUI ATTRIBUE UNE INFLUENCE DÉCISIVE SUR SES IDÉES COMME RÉFORMATEUR. C'est à lui et à Wittembach qu'il fait remonter sa conversion au principe de la justification par le Christ[1]. »

M. Chauffour a soin de confirmer le jugement de Zwingli en disant qu'en effet la Réforme, cette *grande émancipation de la liberté de la conscience humaine*, fut précédée d'un grand et profond travail de *renaissance* morale, dont la conséquence immédiate était le rejet de l'autorité de l'Église. On ne peut dire ni plus ni mieux.

[1] *Œuvres*, t. I, p. 198.

CHAPITRE VI.

ZWINGLI.

Rapports entre lui et Luther. — Voyage d'Italie, impressions. — Zwingli étudie l'Écriture, comme Luther, sous l'inspiration du libre penser. — Ses doctrines. — Comme Luther il injurie ses contradicteurs. — Il invoque les auteurs païens. — Sa profession de foi, dernière limite du libre penser. — Paradis de Zwingli, panthéon des païens. — Comme Luther, il émancipe la chair. — Il applique le principe païen à l'ordre social. — La guerre. — Mort de Zwingli.

Afin de faciliter la tâche de l'historien qui attribue le Protestantisme à la Renaissance et de constater l'authenticité de cette généalogie, la Providence a permis qu'il y eût dans l'éducation des réformateurs, dans leurs goûts, dans leurs actes, dans leurs doctrines des rapports si nombreux et si frappants, qu'il fût impossible de nier l'existence d'un même principe générateur. Déjà ne semble-t-il pas qu'en écrivant l'histoire de Zwingli à Berne, à Vienne, à Bâle, à Glaris, nous avons reproduit celle de Luther? Les similitudes vont se continuer.

Jeune encore, et religieux plein de ferveur, Luther

fait un voyage à Rome, et nous avons vu les funestes impressions qu'il en rapporte. « J'arrive, dit M. Chauffour, à un autre fait qui eut sur le caractère de Zwingli et sur ses opinions une *influence incalculable*. Le voyage d'Italie est décisif dans l'histoire de la Réforme. Tous les réformateurs vont y aiguiser leur indignation et leur colère. Zwingli l'accomplit, croyant comme Luther; et, comme Luther, il en revint troublé dans sa conscience[1]. »

M. Matter parle comme M. Chauffour. « Depuis 1506, dit-il, simple *desservant* de Glaris, Zwingli lisait à la fois, dans les textes originaux, Platon, Thucydide, Plutarque, Cicéron et le Nouveau Testament. Ancien aumônier des troupes suisses en Italie, *il y avait pris sa part de l'enthousiasme pour l'antiquité qui enivrait ce pays*[2]. »

Un poëme allégorique intitulé *le Bœuf* fut pour Zwingli le fruit de son voyage. On y trouve plus d'une insinuation malveillante contre la papauté, et

[1] *Œuvres*, p. 254.

[2] *Histoire de l'Église*, etc.— Au rapport du protestant Melchior Adam, Zwingli, devenu roi et pape de Zurich, n'interrompit jamais, malgré ses sollicitudes, l'étude passionnée des auteurs païens. « Istis in laboribus docendi græcanicam lectionem haud quaquam intermisit, sed Homerum, Aristotelem, Platonem, Demosthenem, Thucydidem et facilioris notæ Lucianum, Aristophanem, Theocritam reliquosque sedulo evolvit. » — *Vit. erudit.*, 2 vol. in-fol., p. 13. *Vit. Zwingli.*

le germe des diatribes qu'à l'exemple de Luther il lancera plus tard contre Rome.

Entré au couvent, Luther se mit à étudier l'Écriture, non avec la foi soumise d'un catholique, mais sous l'inspiration païenne du libre penser. A Glaris, Zwingli fait la même chose, et l'on conserve encore à Zurich un exemplaire des Épîtres de saint Paul écrites de sa main. Enflé de sa science profane, Zwingli, devenu curé d'Einsideln en 1516, s'éleva tout à coup, en vertu de l'indépendance de la pensée, au-dessus de la tradition catholique, au-dessus de la foi de l'Église et de l'enseignement des Pères. Du haut de ce piédestal d'orgueil, il annonce aux nombreux pèlerins accourus au vénérable sanctuaire de Marie que *Christ est le seul médiateur, que la seule manière d'honorer Marie est d'avoir foi et confiance en son fils, et de consacrer aux pauvres les sommes qu'on voue à ses images.*

« L'on conçoit, dit M. Chauffour, l'émotion produite par de telles paroles. *Beaucoup s'en indignèrent*, écrit Bullinger, *et les trouvèrent étranges, inouïes, impies : d'autres les approuvaient hautement.* Les pèlerins quittaient Einsidein, emportant leurs offrandes et semant en tout pays la nouvelle doctrine. Des foules qui étaient en chemin retournaient sur leurs pas, méditant cette grande parole qui, *jusqu'aux conquêtes de la philosophie*

moderne, fut la plus puissante parole d'affranchissement qui ait été prononcée dans le monde depuis le Christ... Ceci se passait en 1516, avant le grand coup de tonnerre que frappa Luther et dont le monde retentit encore [1]. »

Cependant des réclamations s'élèvent contre ces scandaleuses doctrines. Zwingli, en Suisse, y répond comme Luther en Allemagne, par des injures. Écrivant à son ami Myconius : « Tous ceux qui aiment la gloire de l'humanité croyaient naguère que nous allions voir refleurir les sciences *comme aux plus beaux âges*; mais voici que cette espérance nous est ravie par l'*ignorance* ou plutôt par l'*impudence* de quelques hommes qui se liguent contre toute science, pour n'avoir pas à rougir d'eux-mêmes [2]. »

Nous avons entendu un prince catholique reprocher à Luther de faire intervenir dans les discussions théologiques les plus graves les dieux de l'Olympe, les demi-dieux et les héros du paganisme; et Luther lui-même nous a dit que sa passion pour les auteurs païens, ces maîtres de la doctrine, ces modèles de la vie, non-seulement ne l'avait pas quitté depuis son enfance, mais encore que sa plus grande ambition était de jouir du repos afin de devenir Grec tout à son aise. Voici Zwingli qui,

[1] *Œuvres*, p. 268-269. — [2] Lettre de 1520.

dans ses sermons, invoque pêle-mêle les noms de Moïse, Paul, Socrate, Pline, et surtout Sénèque, dont il dit en le comparant à saint Basile : « *Celui-ci était chrétien et grand théologien, l'autre, païen et encore plus grand théologien*[1]. » Puis, comme Luther, il étudie sans relâche, pour les besoins de la lutte, l'Écriture et *les classiques grecs et latins*[2]. Enfin, pour montrer de quel lait il a été nourri, il écrit dans son admiration pour Luther : « Jamais je n'oublierai ce qu'on doit à l'illustre athlète de la Réforme, *à ce vaillant Diomède qui a poursuivi la Vénus romaine*[3]. »

Dans Zwingli comme dans Luther, ce n'est pas seulement le langage qui est *paganisé*, suivant l'expression d'Érasme ; les sentiments et les croyances ne le sont pas moins. Appliquant dans toute sa plénitude à l'ordre religieux le libre penser rapporté en Europe par les grands hommes de l'antiquité qui en furent les illustres apôtres, Zwingli adresse à François Ier sa profession de foi. Expliquant l'article de la vie éternelle, il dit à ce prince : « Vous verrez dans le ciel les deux Adam, le racheté et le Rédempteur. Vous y verrez Abel, Énoch, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Moïse, Josué, Gédéon, Samuël, Phinées, Élie, Élisée, Isaïe avec la

[1] *De Providentia*. IV, pag. 86. 90 : *In Genesim*. V, pag. 40.— [2] M. Chauffour, t. II, p. 122. — [3] Bullinger, t. I, p. 177.

Vierge mère de Dieu qu'il a annoncée, David, Ézéchias, Josias, Jean-Baptiste, saint Pierre, saint Paul, Hercule, Thésée, Socrate, Aristide, Antigone, Numa, Camille, Caton, les Scipions. Que peut-on penser de plus beau, de plus agréable, de plus glorieux qu'un pareil spectacle[1]? »

« Qui jamais, s'écrie Bossuet, s'était avisé de mettre ainsi Jésus-Christ pêle-mêle avec les saints; et à la suite des patriarches, des prophètes, des apôtres et du Sauveur même, jusqu'à Numa, le père de l'idolâtrie romaine; jusqu'à Caton, qui se tua lui-même comme un furieux, et non-seulement tant d'adorateurs des fausses divinités, mais encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux héros, un Hercule, un Thésée, qu'ils ont adorés? Je ne sais pourquoi il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus, et Jupiter même: et s'il en a été détourné par les infamies que les poëtes leur attribuent, celles d'Hercule étaient-elles moindres?

» Voilà de quoi le ciel est composé, selon ce chef du second parti de la Réformation : voilà ce qu'il a écrit dans une profession de foi qu'il dédie au plus

[1] Dein te sperandum est tibi visurum esse... Herculem, Theseum, Socratem, Aristidem, Antigonum, Numam, Camillum, Catones, Scipiones: hic antecessores tuos, et quotquot in fide hinc migrarunt majores tuos videbis. — *Fidei clara exposit.* 1536, *opp.*, t. II, p. 559. Tiguri, édition in-folio, 1581.

grand roi de la chrétienté, et voilà ce que Bullinger, son successeur, nous a donné *comme le chef-d'œuvre et le dernier chant de ce cygne mélodieux* [1]. Et on ne s'étonnera pas que de telles gens aient pu passer pour des hommes extraordinairement envoyés de Dieu afin de réformer son Église [2]! »

Qu'on s'étonne de voir de telles gens se donner pour les réformateurs de l'Église, très-bien; mais lorsqu'on y regarde de près, rien n'est moins étonnant que leurs aberrations. Le paradis de Zwingli, c'est le panthéon des païens : tous les deux bâtis par le libre penser. Le christianisme en venant dans le monde avait démoli le premier, le paganisme en revenant sur la terre l'a reconstruit et repeuplé. Ajoutons que la première pierre de l'édifice n'a pas été apportée par les protestants, mais par les fils de la Renaissance.

Avant Zwingli, Érasme n'avait-il pas ouvert le ciel à Socrate? ne voulait-il pas le mettre dans les litanies : « *Saint Socrate, priez pour nous ; Sancte Socrates, ora pro nobis ?* » Et Pomponius, à Rome, n'avait-il pas déifié Romulus? Et avant Érasme et Pomponius, Ficin, à Florence, n'avait-il pas fait ce qu'on reproche à Zwingli? Chose remarquable! en attendant que leurs successeurs devins-

[1] Præf. Bullinger, *id.* — [2] *Hist. des variat.*, liv. II, p. 34, édit. in 4°, 1816.

sent les *dénicheurs* des saints du catholicisme, les Renaissants du seizième siècle s'étaient faits les *canonisateurs* des saints du paganisme. « La loi naturelle, dit le chanoine italien, consiste en deux choses : le culte d'un seul Dieu, et une vie morale. Pythagore, Socrate, Platon et leurs semblables, adorateurs d'un seul Dieu et d'une *pureté de mœurs exemplaire*, disciples de Moïse ou de la loi naturelle, ont évité l'enfer. Mais la grâce seule du Christ pouvait leur ouvrir le ciel. En conséquence, ils furent transportés dans une région moyenne, où, reposant au sein des limbes, ils apprirent la venue du Messie soit de la bouche des anges, soit par l'organe des prophètes qui habitaient le même séjour. Ainsi, les païens aussi bien que les Juifs, grâce à l'espérance d'abord, puis à la présence du Christ, sont montés parmi les dieux [1]. »

[1] Quid enim in eis aliud continetur, præter Dei unius cultum vitamque moralem? Pythagoras et Socrates et Plato atque similes alii, unius Dei cultores, optimisque moribus instituti, ejusmodi sive lege mosaica, sive naturali disciplina, inferos devitabant, superna vero sine superni Christi gratia mereri non poterant; quamobrem in mediam quamdam regionem perferebantur, ubi in ipso lymbo de Messiæ adventu, sive per prophetas qui ibidem similiter servabantur, sive per angelos, certissimi reddebantur. Hinc gentiles similiter atque Judæi sub ipsa Christi spe primum, deinde præsentia Christi superos repetebant. — *Epist.* lib. V, p. 779. Edit. in-folio

Ce qu'il y a de répréhensible dans cette doctrine, c'est le droit que s'arroge le libre penser de distribuer à tels et tels personnages des brevets de sainteté et des bulles de canonisation. Si une pareille témérité est condamnable dans Zwingli, est-elle donc innocente dans Ficin, qui lui en a donné l'exemple? Mais nous sommes ainsi faits. Nous sommes habitués à faire remonter tout le mal soit à la philosophie du dix-huitième siècle, soit au Protestantisme : nous ne voyons rien au delà. Nous ressemblons à un malheureux père qui battrait son fils, parce qu'il est atteint d'une maladie héréditaire qu'il a lui-même communiquée à la mère de cet enfant, qui à son tour l'a donnée au fruit de ses entrailles.

Ces conséquences monstrueuses du libre penser scandalisèrent Luther. Il n'épargna pas Zwingli, et déclara nettement « qu'il désespérait de son salut, parce que, non content de continuer à combattre le sacrement, il était *devenu païen* en mettant des païens impies et jusqu'à un Scipion épicurien, jusqu'à un Numa, l'organe du démon pour instituer l'idolâtrie chez les Romains, au rang des âmes bienheureuses. Car à quoi nous servent le baptême, les autres sacrements, l'Écriture et Jésus-Christ même, si les impies, les idolâtres et les épicuriens sont saints et bienheureux? Et cela, qu'est-ce autre chose que d'en-

seigner que chacun peut se sauver dans sa religion et dans sa croyance[1]. »

Voilà ce que pensait, il y a trois siècles, le chef du Protestantisme allemand. Écoutons ce que dit aujourd'hui un catholique: « Je dois, écrit M. Chauffour, citer un passage de la profession de foi de Zwingli, qui, jusqu'à nos jours, a fait un grand scandale parmi les protestants, et qui montre *à quelle hauteur Zwingli s'élevait au-dessus de ses contemporains*[2]. »

Après avoir cité le passage que nous avons rapporté, l'auteur ajoute: « Il me paraît être la conséquence logique, nécessaire, des principes que j'ai eu occasion de relever dans l'œuvre de Zwingli... Cette grande pacification dans le domaine religieux, CETTE RÉCONCILIATION DE L'ANTIQUITÉ PAÏENNE ET DU CHRISTIANISME, cette apothéose généreuse de la vertu, sous quelque dogme qu'elle se soit abritée, EST LE POINT CULMINANT OU ZWINGLI SE SOIT ÉLEVÉ COMME RÉFORMATEUR. Par là, il donne la main au monde moderne, et ouvre la voie à ceux qui devaient proclamer plus tard la loi de continuité dans l'histoire du genre humain[3]. »

Jointe à ce que nous voyons autour de nous, cette appréciation nous donne la mesure des progrès du

[1] *Prav. confess. Luth. Hospin.*, p. 187. — [2] T. II, p. 258. — [3] *Id.*, p. 260 et 261.

rationalisme. Que tous en soient épouvantés, mais que nul ne s'en étonne! Depuis la Renaissance, l'antiquité païenne, ce vaste foyer d'indépendance intellectuelle et morale, est devenue l'école des générations lettrées; ce serait bien la plus étonnante merveille, si elles en revenaient soumises et croyantes.

Ce que Luther faisait en Allemagne, Zwingli, comme nous venons de le voir, le fait en Suisse. Grâce à eux, la raison est émancipée. Le Paganisme, qui est tout à la fois orgueil et volupté, triomphe dans la moitié de lui-même : reste à compléter sa victoire en émancipant la chair. Ici encore nous voyons Luther et Zwingli marcher sur deux lignes parallèles. L'abolition des lois du célibat, le mariage des religieux et des prêtres figurent parmi les premières et les plus constantes prédications du docteur de Wittemberg; lui-même confirme ses doctrines par son exemple. Mêmes prédications et même conduite de la part du curé de Glaris.

En 1522, il lance comme ballon d'essai un livre sur la *liberté des aliments*, puis il adresse à l'évêque de Constance une thèse en forme signée de dix prêtres *réformés*, pour demander l'abolition du célibat ecclésiastique [1]. Bientôt lui-même arbore l'étendard

[1] *Theses*, n° 56. — *Supplicatio quorumdam evangelistarum ad episcop. Constantinum* t. I, p. 122. — Ils sont au nombre de dix ; Zwingli fait le onzième.

de l'émancipation en épousant une riche veuve, nommée Anna Reinhard. Dès ce moment la chair est libérée des liens dont le christianisme l'avait chargée. Sous le double rapport de la raison et des sens, l'homme a reconquis la liberté dont il jouissait au sein de l'antiquité classique : le triomphe du Paganisme est complet.

Restait à faire à l'ordre social l'application de ce grand principe d'indépendance. Dans le système antique, le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel sont réunis dans une même main. Pour sauver la conscience humaine, l'Évangile a divisé le pouvoir, et soumis la puissance temporelle à la haute direction de la puissance spirituelle.

En revenant au quinzième siècle, la Paganisme trouve la place prise. Par l'organe de Machiavel il dit au christianisme : *Ote-toi de là que je m'y mette.* Fils de la Renaissance, Luther a recueilli cette parole. Ses constants efforts ont pour but de recréer le Césarisme antique ; chasser l'Église du domaine politique, émanciper du pouvoir spirituel les rois et les sociétés, c'est-à-dire substituer les rois aux papes, le sceptre à la tiare. Que de luttes furieuses n'a-t-il pas engagées sur ce point ! Dans sa colère, Dieu lui a donné la victoire ; et le pouvoir sans contrôle est devenu le despotisme ; et les peuples sans garantie n'ont cessé de rêver le régicide et la

révolte, et la notion même de la liberté s'est oblitérée au sein de l'Europe chrétienne !

Ce que Luther fait en Allemagne, Zwingli l'accomplit en Suisse. L'autorité sociale de l'Église est niée ; les évêques sont dépouillés de leurs droits temporels ; les conseils urbains, composés de bourgeois, décident les cas de conscience ; Zwingli est amené à proclamer le principe de l'insurrection. « Le chrétien, dit-il, doit obéir au tyran jusqu'à cette occasion dont parle Paul : *Si tu peux te rendre libre, fais-le*[1]. » Les anabaptistes croient qu'ils sont opprimés, et que l'heure est venue de briser le joug. Entre eux et les disciples de Zwingli s'allume une guerre furieuse, et la Suisse, comme l'Allemagne, l'Alsace, la Franconie, est bientôt inondée de sang et couverte de ruines. Zwingli soutient sa doctrine les armes à la main. La hallebarde sur l'épaule, il monte à cheval et se fait tuer à la bataille de Cappel, le 11 octobre 1531.

[1] *Exp. fid. ad imperat. Carol.* 1530.

CHAPITRE VII.

CALVIN.

Libre penseur comme Luther et Zwingli. — Naissance et première éducation de Calvin. — Milieu dans lequel il se trouve à Paris. — Ses premières études au collége de la Marche. — Comme Luther à Eisenach, Zwingli à Bâle, Calvin se passionne pour les auteurs païens. — Son maître Mathurin Cordier. — Calvin commente Sénèque. — Il étudie le droit à Orléans et à Bourges, sous deux Renaissants fameux. — Notice sur Alciat. — Comme Luther à Erfurth et Zwingli à Glaris, Calvin se livre au *culte des muses*. — Comme eux il étudie l'Écriture et la théologie. — Il quitte Bourges.

Sous quelque climat qu'il soit semé, le gland produit le chêne. Enseigné par la Renaissance, le libre penser produit en Allemagne Luther; en Suisse, Zwingli; en France, il produira Calvin. Les nombreux rapports que nous avons signalés entre Luther et Zwingli, nous les retrouvons entre eux et Calvin. Même éducation, mêmes admirations, mêmes mépris, mêmes applications à l'ordre religieux et social; en un mot, mêmes manifestations du même principe générateur, puisé à la même source.

Le 10 juillet 1509 naquit à Noyon Jean Cauvin. Son père fut Gérard Cauvin, d'abord tonnelier, puis procureur fiscal du comte de Noyon et enfin secrétaire de l'évêque. Pauvre et père d'une nombreuse famille, Gérard trouvait dans les moments de détresse du pain et des vêtements dans la noble et pieuse famille des Mommor. Jean grandissait, et son père, remarquant en lui des dispositions à l'étude, le destina à la carrière ecclésiastique. C'est dans la famille Mommor qu'il reçut les premières leçons de latin. A douze ans il vint continuer au collége de la Marche, à Paris, l'étude des auteurs païens qu'il avait commencée à Noyon.

Malgré les vigoureuses réclamations de la Sorbonne, et entre autres du docteur Béda, dont nous citerons ailleurs les prophétiques paroles, l'université de Paris se peuplait d'humanistes. Là se faisaient entendre Aléandro, venu de Venise la tête pleine de grec et de latin; Jean du Bellay, tellement passionné pour Horace qu'il dormait avec lui ; Ramus, qui pour socratiser plus à l'aise devait aller respirer l'air libre de Genève; Melchior Wolmar, un de ces puristes que Luther appelait *épilogueurs de mots, qui referaient au besoin le Pater* [1]. Aux humanistes en prose et en vers, se joignaient quelques théologiens qui commentaient l'Ecriture, bien moins sous

[1] Audin, *Vie de Calvin*, t. I, p. 1[illegible].

l'inspiration du Saint-Esprit et de la tradition catholique qu'à la lumière du libre penser, tels entre autres : Le Febvre d'Étaples, ancien précepteur des enfants de France; Guillaume Farel, Arnaud Roussel, et Gérard Roussel, appelés dans le diocèse de Meaux par l'évêque Briçonnet, et qui sous le couvert de la parole de Dieu répandaient la parole de l'homme et le principe rationaliste, dont ils avaient rapporté le venin des écoles de Strasbourg. Tous ces humanistes travaillaient à couvert sous le manteau d'hermine de Guillaume Budée et de Pierre de l'Étoile, « qui tous se mêloient de grec et tant soit peu d'hébrieu, au grand déboire de la Sorbonne, laquelle s'opposa à tout avec une si grande furie, que si l'on eût voulu croire nos maistres, estudier en grec estoit une des plus grandes hérésies du monde[1]. » Tel est le milieu dans lequel le jeune Cauvin allait se trouver.

Logé chez son oncle Richard, serrurier et excellent catholique, demeurant près de Saint-Germain l'Auxerrois, Calvin allait prendre ses leçons au collége de la Marche. Il y eut pour professeur de basses classes ou de grammaire Mathurin Cordier, qui avait fait des écrivains latins de l'ancienne Rome *ses amis, ses hôtes et ses dieux* : « Fort bon personnage, dit Bèze, de grande simplicité et fort

[1] Bèze, *Vie de Calvin*, p. 15.

soigneux en son état : lequel depuis a usé sa vie en enseignant les enfants, tant à Paris qu'à Nevers, Bordeaux, Genève, Neufchâtel, Lausanne, et finalement derechef à Genève, où il est mort cette année 1564, en l'aage de quatre-vingt-cinq ans, instruisant la jeunesse en la sixième classe, trois ou quatre jours devant sa mort, qui fut le 8 de septembre [1]. »

Le fait est que Mathurin Cordier était un Renaissant passionné et un des hommes qui ont le plus contribué à paganiser la jeunesse. Au lieu de former les enfants confiés à ses soins en leur donnant pour sujet de thèmes et de versions des maximes chrétiennes, « il publia, dit du Verdier, l'*Interprétation et construction en français* des dystiques latins qu'on attribue à Caton, ouvrage imprimé *plus de cent fois* à Lyon et puis ailleurs, d'autant que c'est un livre que les enfants manient à l'escole communément [2]. »

M. Audin, dont le témoignage n'est pas suspect, ajoute : « Cordier était un véritable esprit révolutionnaire qui, après avoir jeté un *salutaire* désordre dans l'enseignement, aurait voulu traiter le catéchisme comme un rudiment. Il était en chaire élégant et fleuri; sa phrase, quelque peu familière, *sentait l'antiquité;* poëte après sa leçon, il laissait au sortir de classe tout l'Olympe païen pour chanter

[1] Beze, *Vie de Calvin*, p. 8, édit. in 12. Genève, 1567. —
[2] *Biblioth. franç.*, p. 861.

quelque hymne au Seigneur... Cordier penchait pour les *nouveautés allemandes*, parce que c'étaient des doctrines nées d'hier, et que ceux qui les propageaient *entendaient à merveille la langue d'Homère et de Virgile* [1]. »

Cette disposition conduisit Cordier au Protestantisme, et nous verrons qu'il ne fut pas le seul. En attendant, ce que Trebonius à Eisenach fut pour Luther, Lupulus à Berne pour Zwingli, Cordier le fut à Paris pour Calvin. Du collége de la Marche il passe à celui de Montaigu, où, sous la direction d'un professeur Espagnol de naissance, il se livre pour la forme, comme Luther à Erfurth, comme Zwingli à Vienne, à l'étude de la philosophie scolastique : ses meilleures heures sont consacrées à la belle antiquité. Calvin lui-même nous en a laissé la preuve dans son commentaire de Sénèque, qu'il publia au sortir même du collége, à vingt et un ans. Comme pour remercier la famille Mommor et lui montrer les fruits précieux qu'il a retirés de ses bienfaits, il dédie son livre à l'abbé de Hangest, chez qui et avec qui il avait passé ses premières années [2].

[1] *Vie de Calvin*, t. I, p. 15.

[2] Verum etiam magis, quod domi vestræ puer educatus, iisdem tecum studiis initiatus, primam vitæ et litterarum disciplinam, familiæ vestræ nobilissimæ acceptam refero. — *Præf. in Senec.*, ad

Ce livre est un monument précieux ou plutôt effrayant de l'enthousiasme pour l'antiquité païenne qui transportait Calvin au sortir du collége. Il va sans dire que Sénèque le Philosophe, que l'écolier confond avec Sénèque le Tragique, est un être surhumain, une espèce de demi-dieu, un saint. Il brille parmi les princes de la belle latinité; son style est pur comme un rayon de soleil, limpide comme une glace; il est le point culminant de la philosophie et de l'éloquence romaine. Il n'eut aucun des défauts qu'on lui attribue; il mourut comme un héros. « Nul ne me contredira, dit classiquement le jeune commentateur, à moins qu'il ne soit né en dépit des Muses et des Grâces [1]. »

Pour commenter les quelques chapitres du *Traité de la clémence*, Calvin déploie toute son érudition de fraîche date : il l'étale, il s'y complaît. A chaque phrase il a l'air de dire : Voyez si je connais mon antiquité ! Faut-il expliquer une phrase, un mot, un fait qui souvent n'en ont pas besoin, il invoque

sanctiss. et sapientiss. præsulem Claud. Hangestium, *abbatem Divi Eligii*, p. 1, édit. in-12, 1532.

[1] Inter primarios latinitatis proceres .. vir eximiæ eruditionis et insignis facundiæ... Sermo purus et nitidus... Genus dicendi elegans ac floridum... Philosophiæ et eloquentiæ Romanæ culmen... futurum in meam fidem recipio, ut nullum impensæ operæ pœniteat, dumtaxat qui natus non sit *Musis* adversantibus et *Gratiis*, etc.— Præf., p. 2 et 3.

ses classiques les uns après les autres, quelquefois tous ensemble, Cicéron, Horace, Ovide, Virgile, Pline, Quinte-Curce, Claudien, Plaute, César, Tite-Live, Salluste, Térence, Juvénal, Homère. Afin de donner à son œuvre le cachet des fins humanistes de l'époque, il entremêle ses citations de quelques mots grecs; puis, comme dernier moyen d'élucidation, il rapporte les différentes historiettes de Scévola, de Coclès, de Curtius, certains usages militaires, et décrit des batailles. De tout ce vain étalage résulte un commentaire plus obscur que le texte, et surtout plus ennuyeux. Pour couronner l'œuvre, Papyre Masson affirme qu'à l'exemple des Renaissants célèbres, Calvin signa son livre : *Lucius Calvinus civis Romanus* [1].

La passion pour la belle antiquité dégoûte Calvin de la carrière ecclésiastique. Pour se conformer aux désirs ambitieux de son père, il commence l'étude du droit [2]. A cette époque, il entre en rapports suivis avec un de ses parents, Pierre Robert, de son nom classique Olivetanus, qui venait de traduire la Bible sous l'inspiration du libre penser. « Olivetanus, dit Théodore de Bèze, fit goûter à Calvin quelque chose

[1] *Vit. Calvin.*

[2] Cum videret pater legum scientiam passim augere suos cultores opibus, spes illa repente eum impulit ad mutandum consilium. — Calv. *Præf. ad Psalm.*

de la *pure religion.* Il commençait à se distraire des superstitions papales, et suivit plutôt l'étude des lois que de la théologie, comme elle estoit dès lors *ès escoles toute corrompue*[1]. »

Telle est l'opinion insultante que la Renaissance avait accréditée à Paris, comme à Vienne et à Erfurth. Calvin, qui la partageait aussi bien que Luther et Zwingli, se rend à l'université d'Orléans, où lisait en droit un célèbre Renaissant, Pierre de l'Estoile, qui fut depuis président du parlement de Paris. Au rapport de Bèze, Calvin était assidu, docile et plein d'ardeur au travail; bientôt on ne le tint plus pour *escolier, mais pour enseigneur*[2]. Un autre historien ajoute : « Calvin ne faisait d'autre métier au collége que de calomnier ses camarades : aussi l'avaient-ils surnommé *Accusativus*. Ils disaient de lui : Jean sait décliner jusqu'à l'accusatif[3]. »

D'Orléans Calvin passe à Bourges pour compléter son cours de droit. Alciat, appelé d'Italie par François Ier, au prix de douze cents écus d'or par an, attirait la foule à cette université. Ce jurisconsulte fameux est le père de ce qu'on appelle l'école historique du droit. « Alciat, dit Terrasson, fut le premier qui ait entrepris d'associer ensemble *le droit et la littérature*[4]. » Passionné pour l'antiquité païenne, il

[1] *Vie de Calvin*, p. 9. — [2] *Id.*, p. 12. — [3] Fr. Balduin, *Apol. secund. contr. Calv.* — [4] *Histoire de la jurisprudence*, p. 419

ne voit, il ne sait, il n'admire, il n'enseigne que le droit romain. A ses yeux, tant que les nations chrétiennes n'auront pas substitué à leur droit indigène et national la raison, la sagesse, la justice même qui ont parlé par la bouche de Numa, des décemvirs et des juristes de Justinien, elles seront condamnées à la barbarie. C'est dans l'ordre civil et politique ce que tous les Renaissants ne cessent de répéter dans l'ordre philosophique, artistique et littéraire.

Juriste, poëte, philosophe, quelque peu théologien, vrai type de l'humaniste du seizième siècle, Alciat peut dire de l'antiquité païenne: *Nourri dans le sérail, j'en connais les détours.* Rome antique lui est familière comme s'il l'avait habitée: on dirait un plaideur de la *Via sacra*, expliquant les lois, les coutumes, les usages du pays latin. Quelquefois, au milieu de la leçon, le poëte succède au juriste, et Alciat versifie ses maximes à la façon d'Horace. Du reste, assez libre penseur, riant jusqu'aux larmes des satires de Mélanchthon contre l'enseignement de la théologie catholique; tenant la religion pour chose indifférente à l'enseignement du droit, et l'éconduisant lorsqu'elle se trouve sur son chemin par ce mot que l'histoire a conservé: *Nihil pertinet ad prætoris edictum: Cela ne regarde pas l'édit du préteur.*

Aux leçons d'Alciat nul n'était plus assidu que

Calvin. Gravé dans la mémoire ou écrit sur la classique banderole de parchemin, pas un mot du professeur n'était perdu pour l'élève. « De retour au logis, dit Théodore de Bèze, il écrivait, étudiait jusqu'à la nuit, et pour ce faire, mangeait bien peu au souper; puis le matin, estant réveillé, il se tenait encore quelques instants dans sa couchette, remémorant et ruminant tout ce qu'il avait appris le soir [1]. » Du couvent, Calvin ne fût sorti qu'avec un seul dieu, Aristote; des bancs de l'université de Bourges, il en comptait mille qu'Alciat lui donnait à adorer. C'étaient tous ces fondateurs du droit romain que, dans son enthousiasme lyrique, le Milanais comparait à Romulus [2].

Bien qu'à l'école d'Alciat Calvin vécût en plein Paganisme, c'est-à-dire qu'il apprît, d'une part, à ignorer et à mépriser le droit civil et politique introduit par le christianisme, la mission sociale de l'Église et de la papauté; d'autre part, à admirer l'antiquité sous le rapport législatif, après l'avoir dès l'enfance admirée sous le rapport littéraire, cela ne lui suffit pas. Nous avons vu Luther à Erfurth, Zwingli à Glaris laisser les études les plus sérieuses pour cultiver les muses. Entraîné par le même goût, Calvin marche sur leurs traces.

« Bientôt, dit un de ses biographes, l'écolier

[1] *Id.*, p. 20. — [2] Audin, p. 39.

échangea les empereurs, les consuls, les édiles et la magistrature de Rome contre la Grèce, ses dieux et ses poëtes, dont un Allemand du nom de Wolmar avait mission, par ordre du roi, de répandre le culte en France. Melchior Wolmar aimait les élèves qu'il engendrait à Sophocle ou à Démosthène comme les fils de sa propre chair. De là vient qu'il chérissait de prédilection Jean Calvin. Souvent le maître, en descendant de chaire, prenait l'écolier sous le bras, et devisait avec lui dans la cour du collége *sur la mythologie grecque, dont il était véritablement amoureux*[1]. »

Après s'être saturés d'études païennes, Luther et Zwingli se décident un jour à étudier l'Écriture sainte et la théologie. Ils apportent à ce travail le mépris du moyen âge et de l'autorité, l'admiration pour l'antiquité et le culte du libre penser. Un soir, Wolmar, se promenant avec Calvin, lui dit : « Ton père s'est trompé sur ta vocation. Tu n'es pas appelé, comme Alciat, à prêcher sur le droit, ni comme moi, à débiter du grec. Livre-toi à la théologie, car la théologie est la maîtresse science de toutes les sciences[2]. » Wolmar était luthérien, et n'eut garde d'enseigner à Calvin les règles catholiques pour étudier l'Écriture. Le jeune disciple des muses prend la traduction de son parent Olivetan, , et dans son

[1] Audin, *id.*, p. 39-44. — [2] Florimond de Rémond, *Histoire de la naissance de l'hérésie de ce siècle*, p. 882.

ardeur de néophyte se met à expliquer les textes sacrés, ainsi qu'il eût pu le faire de l'une de ces comédies antiques que commentait Melchior Wolmar, ou comme lui-même l'avait fait du traité de Sénèque. Tel était Calvin lorsqu'il sortit de l'université de Bourges en 1552.

CHAPITRE VIII.

CALVIN.

Mépris pour le Christianisme. — Admiration pour le Paganisme. — Lettre de Ficin. — Calvin à Paris. — Il dogmatise en vertu du libre penser, comme Luther et Zwingli. — Son langage classique. — Restauration du Paganisme sous le double rapport de l'esprit et de la chair. — Despotisme rationaliste de Calvin. — Il déifie la chair. — Il applique le Paganisme à l'ordre social. — Gouvernement de Genève. — Mort de Calvin. — Conclusion.

Fiers de leur grec et de leur latin, les Renaissants d'Italie, qui se donnaient le titre de bilangues et de trilangues, *bilingues et trilingues*, affectaient un profond mépris pour le moyen âge, c'est-à-dire pour l'enseignement des docteurs, des évêques, des papes eux-mêmes. A leurs yeux, ni les philosophes ni les théologiens catholiques ne méritaient de servir de règle, puisque, ignorant le latin antique et le grec antique, ils n'avaient pu puiser aux sources mêmes de la science. Pour retrouver la véritable philosophie, le véritable sens des Ecritures, la véritable théologie, il fallait, d'une part, etudier les textes primitifs, et, d'autre

part, lire non pas quelques traités, mais tous les ouvrages des philosophes et des Pères et l'Écriture tout entière.

« Il y a de nos jours, écrivait Marcile Ficin, un grand nombre non pas de philosophes, mais de *philopompes*, qui se vantent fièrement de connaître le sens d'Aristote; et pourtant ces gens-là n'ont presque jamais ouï parler Aristote, et encore n'ont-ils reçu que quelques-unes de ses paroles. Dans ce cas même ce n'est pas en grec qu'ils l'ont entendu s'expliquer, c'est dans une langue barbare; aussi ne comprennent-ils pas le premier mot de sa doctrine [1]. »

Qu'était-ce que cela, sinon jeter l'insulte au passé, et proclamer pour chacun le droit et le devoir de refaire à sa manière la science théologique, philosophique, politique, artistique et littéraire, en remontant aux sources antiques, sans tenir compte ni de l'enseignement traditionnel ni du principe d'autorité? Ce principe d'orgueil et d'indépendance que Luther et Zwingli devaient à leur éducation païenne, Calvin l'avait puisé à la même source, et comme eux il en fit l'application à l'ordre religieux et ecclésiastique.

Venu à Paris, il se met à dogmatiser. Chaque nouveauté qu'il annonce, il l'établit d'après l'Écri-

[1] *Epist.*, lib. VI, p. 637.

ture interprétée par lui sous l'inspiration du libre penser. Comme Luther en Allemagne, comme Zwingli en Suisse, Calvin trouve dans les textes sacrés l'inutilité de la confession, la négation des sacrements et de l'autorité de l'Église. Comme eux et comme tous les Renaissants, il livre aux moqueries les moines, les couvents, les docteurs, les prêtres catholiques ; déclame contre les abus de l'Église et l'ignorance du sacerdoce, annonce une parole qui doit changer le monde, moraliser la société, détruire la superstition et apporter la lumière.

Grâce à l'esprit d'indépendance qui souffle sur le monde, ces doctrines trouvent de nombreux échos. Calvin lui-même écrit : « J'estois tout esbahi que devant que l'an passât tous ceulx qui avoient quelque désir de la pure doctrine se rangeoyent à moi pour apprendre, combien que je ne fisse quasi que commencer moy-même. De mon côté, d'autant qu'estant d'un naturel un peu sauvage et honteux, j'ai toujours aimé repos et tranquillité, je commençoi à chercher quelque cachette et moyen de me retirer des gens ; mais tant s'en faut que j'en vinsse à bout de mon désir, qu'au contraire toutes retraites et lieux à l'écart m'estoient comme escholes publiques [1]. »

La vérité est que Calvin, réfugié chez un marchand nommé Étienne de la Forge, dogmatisait

[1] Préface des Psaumes.

en cachette, à huis clos, pendant la nuit. Le bruit de ses prédications parvint aux oreilles de l'autorité, et Calvin, déguisé en vigneron, fut très-heureux de pouvoir sortir de Paris et d'échapper à la police. Retiré à Nérac, comme Luther à la Wartbourg, il compose son *Institution chrétienne* [1]. A l'exemple de Luther, qui dans ses disputes théologiques fait intervenir les dieux et les héros du Paganisme, Calvin, élevé à la même école, emprunte ses images à l'histoire mythologique dont il a été nourri.

En parlant de l'auguste sacrifice de nos autels, il ose s'exprimer ainsi: « Certes, Satan ne dressa jamais une plus forte machine pour combattre et abattre le règne de Jésus-Christ. *Cette messe est comme une Héleine* par laquelle les ennemis de la vérité aujourd'hui bataillent en si grande crudélité, en si grande fureur, en si grande rage. Et vrayement c'est une Héleine avec laquelle ils paillardent ainsi par spirituelle fornication qui est sur toutes la plus exécrable [2]. »

Nous ne suivrons pas Calvin dans ses différentes fuites à Strasbourg, à Bâle, à Francfort, à Worms, à Ratisbonne, en Italie, en Suisse. Qu'il suffise de savoir que partout il promène le libre penser en matière de religion, comme tant d'autres le promenaient en tous pays en matière d'art, de philosophie

[1] Audin, p. 139. — [2] *Instit.*, p. 1196.

et de politique. A sa voix, comme à celle de Luther et de Zwingli, surgissent, surtout parmi les lettrés, des générations de libres penseurs qui accablent de leurs superbes dédains tout ce qui demeure attaché au principe d'autorité, et affectent de ne plus courber la tête que devant l'Écriture sainte. Cette émancipation de la raison, ou, pour parler plus exactement, cette apothéose de l'orgueil, est la première partie de la tâche accomplie par Calvin, par Luther, par Zwingli et les autres réformateurs.

Mais le Paganisme, dont la Renaissance et la Réforme sa fille ne furent que la résurrection, n'est pas seulement orgueil, il est aussi volupté. Comme les libres penseurs de Wittemberg et de Zurich, Calvin ne manque pas de le restaurer sous ce nouveau rapport. Après des déclamations contre le célibat qui rappellent celles de Luther et de Zwingli, Calvin abolit les vœux de religion, nie le sacrement de mariage, proscrit la confession, les abstinences et les jeûnes; en un mot, brise toutes les entraves imposées à la chair. Autant que peut le permettre l'influence du Christianisme, voilà donc le Paganisme, dans ses deux principes essentiels, rétabli au sein de l'Europe.

Afin de confirmer sa doctrine, Calvin donne l'exemple de l'adoration constante des deux divinités, Junon et Vénus, qui dans l'antiquité classique

personnifient l'orgueil et la volupté. Nul ne fut plus despote que lui. « Que veux-tu, Calvin? lui crie un protestant de nos jours; convertir la France au calvinisme, c'est-à-dire à l'hypocrisie, mère de tous les vices? Tu n'y réussiras pas. Que Bèze t'appelle à son aise le prophète du Seigneur; c'est un mensonge. Chassé de France, tu seras recueilli à Genève, où on te comblera de tous les honneurs imaginables, toi qui parles de pauvreté! Tu t'y acquerras une *autorité illimitée* par toutes sortes de moyens, et dès que tu seras sûr d'un parti puissant, tu confisqueras la Réforme *à ton profit*; tu feras bannir les fondateurs de l'indépendance genevoise, qui avaient donné leur sang et leurs biens pour la liberté. Tu leur crieras en chaire, à ces âmes patriotes : Balaufres, belîtres, chiens; tu feras brûler, décapiter, noyer et pendre ceux qui voudront résister à ta tyrannie. Ton règne sera long, et tes institutions barbares te survivront pendant un siècle et demi[1]. »

Ce portrait de Calvin convient à Luther, à Zwingli, à tous les rationalistes, à tous les révolutionnaires, leurs fils et leurs neveux. Au joug légitime de l'autorité ils ne manquent pas de substituer le despotisme de leur raison individuelle. « On dit que la pensée opprimée dormait enchaînée, et qu'à la voix de Luther elle s'éveilla. Et,

[1] Galiffe, *Lettre à un protestant.*

en vérité, que faisait donc Luther, que de fonder un autre esclavage sous le nom de raison individuelle, instrument de vérité à ses yeux, et vérité absolue, ne procédant que d'elle-même, rayon qui n'a qu'une source humaine, le cerveau d'où il s'échappe? Voyez donc comme Luther pèse au contraire sur la pensée, obligée de reconnaître le moine pour son père, sans quoi Luther lui dit : « Tu n'es plus ma fille, tu t'égares dans des voies de perdition, tu es la progéniture de l'école. »

» Et par école vous savez ce qu'il entend, l'enseignement de l'Église qui s'est perpétué d'âge en âge, du Christ à son vicaire, du vicaire aux évêques, des évêques aux prêtres, du prêtre à la communion des fidèles : divine et merveilleuse chaîne d'or qu'il est venu briser de son autorité privée; car pontife, évêque, Église du Christ, sacerdoce, tout cela est l'œuvre de Satan. Il n'y a plus qu'un prêtre, c'est lui, c'est l'homme [1]. »

Dans Calvin comme dans Luther, l'homme, devenu son pontife et son dieu, s'adore dans sa raison et dans sa chair. Luther se marie; Zwingli se marie; Calvin se marie [2]; Viret se marie; Farel se marie. Érasme se moque de cette fureur utérine dont les libres penseurs sont tourmentés; et l'histoire nous

[1] Audin, *Vie de Luther*, t. I, p. 196. — [2] Id., *Vie de Calvin*, t. I, p. 350.

apprend qu'en Saxe on définissait le prédicant : *un homme à qui femme est plus nécessaire que le pain* [1]. Il en était ainsi dans la belle antiquité.

Calvin n'avait pas attendu le mariage pour émanciper sa chair. On lit dans Stapleton, grave et savant Anglais, âgé de plus de trente ans lorsque Calvin mourut, et qui avait passé une grande partie de sa vie dans le voisinage de Noyon : « Aujourd'hui encore on voit dans la ville de Noyon, en Picardie, les archives et les monuments de ce qui s'y est passé. Aujourd'hui encore on y lit que Jean Calvin, convaincu de sodomie, fut seulement marqué sur le dos par l'indulgence de l'évêque et du magistrat, et qu'il sortit de la ville ; et des hommes très-honorables de sa famille, qui vivent encore, n'ont pu obtenir jusqu'à présent que la mémoire de ce fait, qui imprime à toute la famille une certaine flétrissure, fût effacé des archives de la ville [2]. »

De son côté, Campianus reprochant aux protestants la vie infâme de Calvin, et leur disant que leur chef avait été *fleurdelisé*, Wittaker se contente de répondre : « *Calvin a été stigmatisé ; mais saint Paul l'a été, et d'autres avec lui* [3]. » Enfin les luthé-

[1] Prædicans Lutheranus est vir uxore magis necessario instructus quam pane quotidiano. Laurentius Forer, cité par Weislinger, p. CCLXXXVIII.

[2] *Promptuar. cathol.*, pars 32, p. 133. — [3] *Traité pour convertir*, etc., par Richelieu, liv. II, ch. X, p. 291. Édition in-folio

riens d'Allemagne en parlent comme d'un fait incontestable. Et quant au silence de Bèze, ils répondent que le disciple s'étant illustré par les mêmes crimes que son maître, il ne mérite sur ce point la confiance de personne [1].

S'il faut en croire un témoin oculaire, l'âge n'avait pas éteint dans Calvin les flammes des passions les plus abominables. Quand il fut mort on se hâta de jeter sur la face du cadavre un linceul noir, tant on avait peur des regards indiscrets. Mais il arriva qu'un jeune étudiant, s'étant glissé dans la chambre du mort, souleva le drap, et vit des mystères qu'on avait intérêt à tenir cachés. Personne ne lui avait demandé le secret, et il écrivit : « Calvin est mort frappé de la main d'un Dieu vengeur, en proie à une maladie honteuse dont le désespoir a été le terme [2]. » Cet étudiant, c'était Harranius, venu à Genève pour écouter les leçons de Calvin.

La chair émancipée se livre sans retenue à l'adoration d'elle-même. Le Paganisme grec et romain reparaît à Genève, comme en Allemagne. « Je mon-

[1] Schlusselburg, *In Theol. Calv.*, lib. II. p. 72. Édition 1592.

[2] Calvinus, in desperatione finiens, vitam obiit turpissimo et fœdissimo morbo, quem Deus rebellibus et maledictis comminatus est, prius excruciatus et consumptus, quod ego verissime attestari audeo qui funestum et tragicum illius exitum et exitium his meis oculis præsens aspexi. — Joan. Harran. apud. Petr. Cutzenum.

trerai, écrit un protestant genevois, à ceux qui s'imaginent que le réformateur n'a produit que du bien, nos registres couverts d'enfants illégitimes; on en exposait dans tous les coins de la ville et de la campagne; des procès hideux d'obscénité; des transactions par-devant notaires entre des demoiselles et leurs amants, qui leur donnaient, en présence de leurs parents, de quoi élever leurs bâtards; des multitudes de mariages forcés, où les délinquants étaient conduits de la prison au temple; des mères qui abandonnaient leurs enfants à l'hôpital, pendant qu'elles vivaient dans l'abondance avec leur second mari; des liasses de procès entre frères; des tas de dénonciations secrètes : *tout cela parmi la génération nourrie de la manne mystique de Calvin* [1]. »

« Sur dix *évangélistes*, ajoute Calvin lui-même, vous en trouverez à peine un seul qui soit devenu *évangélique* pour autre chose que pour pouvoir s'adonner plus *librement à la crapule et à la débauche*... Il est encore une plaie plus déplorable : les pasteurs, oui, les pasteurs eux-mêmes qui montent en chaire, sont aujourd'hui *les plus honteux exemples de la perversité et des autres vices*... Je m'étonne de la patience du peuple; je m'étonne que les enfants et

[1] Galiffe, *Notices générales*, t. III, p. 15.

les femmes ne les couvrent pas de boue et d'ordures[1]. »

Luther et Calvin complètent la résurrection du Paganisme en l'appliquant à l'ordre social. Or, dans l'ordre social, le Paganisme c'est l'antique unité de l'État personnifiée dans César. Calvin commence par renverser l'ordre social chrétien en niant la mission politique de l'Église, la distinction des pouvoirs, le but suprême des sociétés; puis il établit à son profit un despotisme qui joint la cruauté de Néron à l'hypocrisie de Tibère.

Sous le nom de consistoire, il a un tribunal d'inquisition qui fait exécuter ses lois. Il arrête les délinquants, les admoneste, les excommunie, les bannit, les marque au front d'un fer rouge, les fait décapiter, noyer, brûler. Après le code révolutionnaire, dans aucune législation ne revient aussi souvent le mot fatal : Mort. Des potences sont élevées sur plusieurs places de Genève, et surmontées d'un écriteau où on lit : POUR QUI DIRA DU MAL DE MONSIEUR CALVIN[2].

On désigne à l'habitant de Genève le nombre de ses plats, la forme de ses souliers, la coiffure de sa femme, les amusements qu'il doit s'interdire et les

[1] *Commentaires sur la deuxieme épître de saint Pierre*, ch. II, v. 2; liv. *Sur les scandales*, p. 128.

[2] Picot, *Histoire de Genève*, t. I, p. 266.

prêches auxquels il doit assister sous peine d'amende. « Alors, dit M. Audin, Genève offre un triste spectacle à l'historien. *L'Église tend à s'absorber dans l'État. L'État n'est plus une dualité*, *mais une unité*, où le pouvoir fait l'office d'apôtre et traite la plus belle œuvre de Dieu, comme Catherine Bora le ménage de Luther, en descendant aux plus petits détails de cuisine [1]. » Un protestant, fanatique admirateur de Calvin, M. Paul Henry, continue : « Les lois de Calvin sont écrites non-seulement avec du sang, mais avec du feu. On dirait des institutions dérobées à Dèce ou à Valens... Il y a dans le code calviniste tout ce qu'on trouve dans *la législation païenne*, des anathèmes, des verges, du plomb fondu, des tenailles, des cordes pour suspendre par les aisselles, des potences, un glaive, un bûcher, une couronne de soufre [2]. »

Après avoir traduit en faits le principe païen de la déification de l'homme et réalisé la servitude intellectuelle, le libertinage des mœurs et le despotisme civil, Calvin mourut à Genève le 27 mai 1564.

Et maintenant, si l'histoire mérite quelque croyance, si les faits ont encore une signification, comment nier que l'esprit qui inspira Calvin, Zwingli, Luther, les trois patriarches de la Réforme, c'est

[1] T. I, p. 274. — [2] Voir M. Audin, t. I, p. 45; puis *Procès de Servet*, *de Gruet*, etc., etc.

l'esprit du libre penser; que cet esprit qui se manifeste tout à la fois par le mépris profond de l'antiquité chrétienne et par l'admiration non moins profonde de l'antiquité païenne, Luther, Zwingli, Calvin, l'avaient puisé dans leurs études de collége; que cet esprit, qui s'exhale de l'étude de l'antiquité et qui enivre la jeunesse, soufflait sur l'Europe et particulièrement sur l'Italie depuis l'arrivée des Grecs de Constantinople; que Luther, Zwingli, Calvin, n'ont fait qu'appliquer à l'ordre religieux et ecclésiastique cet esprit ou ce principe du libre penser qu'un grand nombre de lettrés catholiques avaient précédemment appliqué, et qu'ils appliquaient encore à l'ordre politique, philosophique, artistique et littéraire?

Il demeure donc bien établi que Luther, Zwingli, Celvin n'ont pas été autre chose que des Renaissants, plus avancés que les autres, si on veut, mais enfin partis du même principe. C'est-à-dire que, suivant le mot pittoresque d'Érasme : LA RENAISSANCE A PONDU L'ŒUF ET LUTHER L'A FAIT ÉCLORE. *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.*

CHAPITRE IX.

MÉLANCHTHON.

Le Protestantisme fils de la Renaissance. — Mélanchthon. — Son éducation. — Il se passionne pour l'antiquité païenne. — Son maître lui enseigne le grec en secret. — Reuchlin lui donne un dictionnaire. — Mélanchthon fait une comédie à treize ans. — Il reçoit le baptême à la grecque. — Il quitte le gymnase pour l'université. — Il fait ce que firent Luther, Zwingli, Calvin. — A Tubingue il s'enivre et enivre les autres de la belle antiquité. — Il professe à Wittemberg. — Son discours inaugural. — Deux idées. — Mépris du passé chrétien, admiration de l'antiquité païenne. — Effets de cet enseignement.

Pour établir la généalogie du Protestantisme, il suffit d'avoir prouvé que Luther, Zwingli et Calvin ne furent que des Renaissants. Mais dans une question si grave, il est bon de multiplier les preuves. Ici l'évidence ne sert pas seulement à dissiper l'erreur généralement répandue que le Protestantisme est la première origine du mal actuel; en la montrant ailleurs, elle oriente nos efforts, concentre nos forces et prépare la victoire.

Les trois généraux de la Réforme ont chacun son

aide de camp, ou, si l'on veut, un autre lui-même. A côté de Luther se place Mélanchthon ; de Zwingli, Myconius; de Calvin, Théodore de Bèze. Faire leur biographie, c'est compléter l'histoire du Protestantisme dans ses principaux fondateurs, par conséquent dans son origine, dans son esprit et dans son but.

Georges Schwartzerde, devenu plus tard Philippe Mélanchthon, naquit à Bretten, dans le Palatinat, le 16 février 1597, treize ans après Luther. Sa famille tenait un rang assez distingué dans le pays. Tout jeune enfant, Georges est envoyé au gymnase de Pforzheim, où enseignait avec un certain éclat un humaniste nommé Georges Simler. « C'était, dit Camérarius, un homme savant et érudit pour ce temps-là. En effet, dans beaucoup d'endroits la jeunesse *était mieux instruite que par le passé*; elle recevait une science moins barbare, *attendu qu'on lui mettait dans les mains les ouvrages des bons auteurs* [1]. On allait même, dans quelques gymnases, jusqu'à lui enseigner *les éléments de la langue grecque*, à la grande admiration des anciens et à l'immense satisfaction des plus jeunes [2]. Ce double sentiment, alors fondé non sur un jugement raisonné, mais sur *la nouveauté du fait*, engagea Simler à donner dans le principe

[1] On ne les lui donnait donc pas auparavant.

[2] Jusque-là on ne les enseignait donc pas.

peu de publicité à son enseignement. Il se contentait donc de faire apprendre le grec en secret à un petit nombre de ses écoliers objet de ses préférences : de ce nombre était Mélanchthon [1]. »

Nul ne témoignait autant d'ardeur pour l'étude de l'antiquité que le jeune Schwartzerde. Si les auteurs latins étaient ses amis et ses maîtres, les auteurs grecs étaient ses dieux. Une circonstance inattendue porta jusqu'à la passion son amour de Rome et d'Athènes. Le fameux Reuchlin, son parent, venait de temps à autre visiter le gymnase de Pforzheim. Un jour il donne à Georges un lexique grec-latin. L'écolier en est au comble du bonheur. Pour témoigner sa reconnaissance, il compose une comédie dans le goût antique, distribue les rôles à ses camarades, et à la première visite de Reuchlin, la pièce est jouée au grand contentement du célèbre Renaissant : Georges était dans sa treizième année. Reuchlin ne trouve pas de meilleur moyen d'exprimer sa joie qu'en administrant au jeune émule de Plaute, en présence de tout le gymnase, le baptême païen, que

[1] ..... Jam enim plurimis in locis, melius quam dudum pueritia institui, et doctrina in scholis usurpari politior, quod et bonorum auctorum scripta in manus sumerentur, et elementa quoque linguæ græcæ alicubi proponerentur ad discendum, cum seniorum admiratione maxima et ardentissima cupiditate juniorum. — *De Philipp. Melanchthonis ortu, totiusque vitæ curriculo et morte, narratio diligens et accurata Joach. Camerarii.* — Lipsiæ, 1562. In-12, p. 7.

lui-même avait reçu en Italie d'Ermolao Barbaro: Georges Schwartzerde devient *Philippus Melanchthon* [1].

Le néophyte des muses demeura deux ans à Pforzheim. Comme Luther avait passé d'Eisenach à Erfurth, Zwingli, de Berne à Vienne, Calvin, du collége de la Marche à Orléans et à Bourges, Mélanchthon quitte le gymnase de Pforzheim pour fréquenter l'Académie d'Heidelberg. Là, il prend chaudement le parti de Bebel, qui défendait la thèse des *politiores litteræ* contre les religieux qui en signalaient le danger. Reçu bachelier, il part pour Tubingue, où, tout en étudiant la médecine, le droit et la théologie, il continue, comme Luther, Zwingli et Calvin, à cultiver avec passion les lettres antiques. En lui, même dégoût que dans les autres Renaissants et Réformateurs pour l'enseignement du moyen âge. A les en croire, la science qui avait parlé par l'organe de saint Thomas n'était nullement la théologie, c'était un amas de subtilités épineuses et inextricables, bonnes pour fatiguer l'intelligence, et non pour l'éclairer [2].

[1] Camer., *De Philipp. Melanchthonis ortu*, etc., p. 9 et 10.

[2] Theologiæ autem materia non sacræ litteræ et Scripturæ divinæ erant, sed quædam obscuræ et spinosæ intricatæque quæstiones, quarum nugatoria subtilitate exercebantur et defatigabantur ingenia. — *Camer.*, *id.*, p. 15.

Pendant son séjour à Tubingue, Mélanchthon s'enivre de plus en plus et continue d'enivrer les autres de la belle antiquité. Ainsi avaient fait ses devanciers à Erfurth, à Vienne, à Bourges. De concert avec Œcolampade, il se livre à l'étude assidue des auteurs grecs, afin de ressusciter *la vraie* philosophie d'Aristote. En même temps, il explique en secret Virgile et Térence à quelques jeunes gens, ainsi qu'on l'avait fait pour lui au gymnase de Pforzheim[1]. La chose ayant été connue, on lui donne une chaire de rhétorique où il interprète Cicéron et Tite-Live[2]. Il n'oublie pas son cher Térence, dont il donne une édition. Dans la préface, il recommande ses comédies comme très-propres à former la jeunesse : il le nomme un modèle DE VIE ET D'ÉLOQUENCE.

Son mépris pour la science et l'enseignement traditionnel du moyen âge augmente en raison directe de son enthousiasme pour les Grecs et les Romains. Le premier de ces deux sentiments trouve bientôt une occasion de se manifester avec éclat. Reuchlin

[1] Brucker, *Hist. phil.*, p. 269.

[2] Privatim Virgilium atque Terentium adolescentibus exposuit, eo quod in humaniori disciplina egregie valeret. Quod cum publice innotuisset, lectio illi oratoria demandata est, quod commovit eum, ut Ciceronem quoque ac Livium, quos optimos latinæ linguæ dicendique auctores noverat, prælegeret. — *Id.* ibi.

était au plus fort de sa dispute contre les théologiens catholiques, représentés par les docteurs de Cologne : Mélanchthon lui vient en aide, en lui fournissant des injures et lui aiguisant des épigrammes à l'adresse de ses adversaires [1].

La part qu'il prenait à la lutte, jointe à sa réputation d'humaniste, le fit appeler en 1518 par l'électeur Frédéric à l'université de Wittemberg pour y professer les langues anciennes : Mélanchthon avait vingt et un ans. Dès son premier discours, il révèle à ses auditeurs son âme tout entière. Comme celle de Luther, de Zwingli, de Calvin et des Renaissants les plus célèbres, cette âme n'a ni trois pensées ni trois sentiments, elle n'en a que deux : Le mépris du passé chrétien, et l'admiration de l'antiquité païenne, poussés à leurs dernières limites.

La réforme des études, tel fut le sujet de son oraison inaugurale. Après avoir tracé un tableau effrayant de la *barbarie du moyen âge*, le professeur ajoute : « On se mit, il est vrai, à étudier Aristote ; mais Aristote tronqué, inintelligible : ce fut la pierre d'achoppement de la science et de la foi. De là, les bonnes études négligées, l'érudition grecque oubliée, le mal enseigné pour le bien. De là sortirent les Thomas, les Scot, les Durand, les Séraphiques,

[1] Brucker, *Hist. phil.* p. 23.

les Chérubiniques, et toute cette engeance plus nombreuse *que la race de Cadmus*[1].»

Mais ce que Mélanchthon ne peut pardonner au moyen âge, c'est d'avoir méprisé les auteurs païens, lumières immortelles qui auraient empêché la science de tomber dans la barbarie et l'Église dans la corruption. « Il arriva encore que les anciens non-seulement furent méprisés, mais que le peu qui restait relégué à l'écart périt dans les *eaux du Léthé*. Ce système d'enseignement régna environ trois cents ans en Angleterre, en France, en Allemagne; il produisit la corruption de l'Église et la ruine des lettres. Aussi, niaiseries dans les hommes de ce temps, deux fois vieillards[2].

Cela se disait le 29 août 1518, à l'université de Wittemberg, en présence de plus de deux mille auditeurs! Constatons seulement un fait, c'est que, de l'aveu de Mélanchthon, pendant les trois siècles

[1] Huc tamen incauti homines impegerunt. Sensim neglectæ meliores disciplinæ, eruditione græca excidimus, omnino pro bonis, non bona doceri cœpta. Hinc prodiere Thomæ, Scoti, Durandi, Seraphici, Cherubici et reliqui, proles numerosior Cadmea sobole. —*De corrig. adolescent. studiis. Opp.*, t. XI, p. 18; édit. in-4°, 1843.

[2] Accedit insuper quod non solum contempti veteres studio novorum, sed omnino si qui in eam supererant ætatem, ceu in Lethen ablegati perierint..... Hæc ratio studiorum circiter trecentos annos in Anglia, in Galliis, in Germania regnavit... . Hic casus vere christianos Ecclesiæ ritus ac mores, ille studia litterarum labefactavit .... Nugantur ergo bis pueri senes. — *Id.* ibi.

qui précédèrent la Renaissance, les auteurs païens n'étaient étudiés ni en Angleterre, ni en France, ni en Allemagne.

Au mépris du moyen âge succède l'éloge de la Renaissance. « Jeunes gens, je vous félicite du bonheur que vous avez d'être nourris d'aliments *incomparablement plus salutaires.* Grâce aux excellents auteurs qui sont entre vos mains, c'est à la source même des beaux-arts que vous puisez. Ici, c'est Aristote lui-même, original et complet, qui vous enseigne la philosohie; là, c'est Quintilien qui vous enseigne la rhétorique; ailleurs, c'est Pline qui vous apprend l'histoire naturelle. Aux lettres latines joignez les lettres grecques, afin qu'en lisant les philosophes, les théologiens, les historiens, les orateurs, les poëtes, vous vous appropriiez les pensées et non les mots[1]... »

Quel usage devront-ils faire de toute cette érudition païenne? Ils devront s'en servir pour devenir philosophes. Mais quelle philosophie embrasseront-ils? La philosophie du libre penser, l'éclectisme, qui, prenant ce qu'il y a, c'est-à-dire ce qu'il croit de meilleur dans chaque philosophe, en fait un système, une boussole, une règle de mœurs. Étudier à fond

[1] ..... Jungendæ græcæ litteræ latinis, ut philosophos, theologos, historicos, oratores, poetas lecturus, rem ipsam adsequare, non umbram rerum. — *De corrig. adolescent stud. Opp*, t. XI, p. 18.

Homère, Platon et Aristote chez les Grecs, Virgile et Horace chez les Latins, est le moyen infaillible de réaliser ce chef-d'œuvre [1].

Tel est le programme de Mélanchthon; telle est la voie nouvelle dans laquelle il va conduire cette jeunesse encore catholique, mais qui, grâce à lui, bientôt ne le sera plus. Docile aux leçons de son maître, elle secouera le joug de l'autorité, se fera protestante d'abord, puis rationaliste; et, après avoir adoré sa raison, elle adorera sa chair. Alors elle sera complétement refaite à l'image des anciens. Par un juste châtiment, Mélanchthon fut condamné à voir de ses propres yeux le résultat de son enseignement.

Dans une lettre qu'il lui adresse, Schwenzfeld, professeur à Wittemberg, s'exprime ainsi : « La situation de l'université est pitoyable; on ne connaît ni discipline ni crainte de Dieu. Le docteur majeur a prêché encore dernièrement que le monde pensait y trouver des anges, mais qu'en venant eux-mêmes à Wittemberg ils ont été surpris de n'y voir que des démons... L'université de Wittemberg était nommée un cloaque du diable, et on disait publiquement qu'*une mère ferait mieux de tuer son fils que de l'envoyer à Wittemberg* [2]. »

Le mal gagne avec le libre penser; et en 1568 Ro-

[1] *De corrig. adolescent. stud. Op.*, t. XI. — [2] *La Réforme*, par Dœllinger, t. I, p. 170.

dolphe Walter, ami de Mélanchthon, écrit à Blaurer sur l'université de Marbourg en particulier : « Tel est aujourd'hui l'état des universités d'Allemagne, qu'à part le faste et la paresse des maîtres, et l'effroyable corruption des mœurs, elles n'offrent rien de remarquable[1]. »

A Francfort-sur-l'Oder la sauvagerie est si grande en 1562, que les professeurs eux-mêmes et les bourgeois de la ville ne sont pas sûrs de leur vie; à Iéna l'université ne produit que des querelleurs; à Tubingue, le blasphème, l'ivrognerie, la crapule règnent impunément. En 1577 le sous-recteur se plaint de cet état de choses en plein sénat et le compare à celui de Sodome et de Gomorrhe. En parlant de ces excès, Camérarius écrit à Luther : « Plût à Dieu qu'il restât au moins quelque asile à la pudeur, ou qu'on cherchât des cavernes pour cacher la turpitude[2]. »

En 1556, un autre protestant s'écrie : « On dirait

[1] Scholarum Germaniæ ea est nunc conditio, ut præter professorum fastuosam negligentiam ac effrenem morum licentiam, nihil sit in illis observatu dignum.—Cod. Manh., 357; coll. Camer. VII, mss. Bibl. monac., n. 175.

[2] Nunc utinam modo pudori locus relinqueretur, aut latebræ quærerentur errorum!—*Spicker*, *Bescher der Marienkirche*, p. 471. Salig. h. d. a., c. III, p. 31, mss. de Wolfenbuttel; Pfister, *Herzog Christoph*, c. II, p. 149, 150; col. Manh. 357, coll. Camerar. VII mss. Bibl. monac., n. 175.

que la fin du monde approche, tant les mœurs se dépravent. Là-dessus tous les gens de bien n'ont qu'une voix. Si on veut examiner la vie et les mœurs d'aujourd'hui, quelle différence avec le siècle passé ! Où sont les rangs, les conditions qui n'aient pas foulé aux pieds les enseignements de nos ancêtres, et qui ne tiennent pas une conduite diamétralement opposée à la leur ? Où est cette gravité et cette vertu qui brillent dans les paroles et dans les actions de nos pères ? Où est la foi, la constance que le dernier siècle admirait à si juste titre dans ses enfants[1] ? »

Tels furent, sous le double rapport de la foi et des mœurs, les résultats immédiats de la Renaissance, c'est-à-dire de l'engouement pour l'antiquité païenne.

[1] Durèn, *Causæ cur scholæ philosophicæ præfecti in academia Rostock in disciplina resarcienda laboraverint.* — Wittembergæ, 1556. b. 2 a.

CHAPITRE X.

MÉLANCHTHON.

Mélanchthon devient protestant. — Il prépare des recrues à Luther en passionnant la jeunesse pour l'antiquité païenne. — Son admiration pour la Renaissance — Éloge de Florence. — Les belles-lettres auxiliaires du Protestantisme. — Paroles remarquables. — Passage de Brucker. — Ouvrage de Sadolet. — Lettre de Bembo. — Réflexions. — Mépris du moyen âge. — Fin de non-recevoir opposée aux condamnations des universités catholiques. — Précieux témoignage de Beda. — Comme Luther, Zwingli et Calvin, Mélanchthon déifie la chair. — Bigamie du landgrave de Hesse. — Mort de Mélanchthon.

Libre penseur en philosophie, Mélanchthon ne devait pas tarder à l'être en matière de religion. Au nombre de ses auditeurs était son collègue à l'université Martin Luther. L'histoire rapporte qu'il interrompit plusieurs fois par des approbations la première harangue du jeune professeur. Mélanchthon s'annonçait comme réformateur; il en voulait à la vieille scolastique et aux traditions du passé. Dès ce jour une sympathie secrète, semblable en quelque sorte à celle qui existe entre un principe et sa conséquence, attira ces deux âmes l'une vers

l'autre. De la part de Mélanchthon ce pas fut bientôt franchi : de protestant partiel il devint protestant complet, et Luther eut un autre lui-même[1].

Tandis que Luther soutient la cause du libre penser sur le terrain de l'Écriture et de la théologie, Mélanchthon lui prépare des recrues en continuant de passionner la jeunesse pour l'antiquité païenne. Bientôt la vaste salle de l'université ne peut contenir les auditeurs qui se pressent pour ouïr le nouveau maître. On y voit des bourgeois, des comtes, des marquis, des barons, des princes, des dignitaires. Mélanchthon explique tour à tour les comédies d'Aristophane, les discours de Démosthène, Hésiode, Homère, Théocrite, Thucydide et Apollonius[2].

Quand il a commandé l'admiration pour ces grands hommes, il se prosterne aux pieds de la Renaissance et convie ses auditeurs à lui offrir de solennelles actions de grâces, pour avoir rendu à l'Europe chrétienne les brillants flambeaux dont la lumière dissipe les ténèbres de la barbarie. « L'Europe entière, dit-il, est redevable à la ville de Florence du plus grand bienfait. C'est elle qui la première appela naguère dans son sein les maîtres des lettres grecques, chassés de leur pays. Non-seulement elle les secourut en leur donnant l'hospitalité,

[1] Mélanchthon, t. I, *Déclam.*, p. 506. — [2] Audin, *Vie de Luther*, t. II, p. 442.

mais encore en rétribuant magnifiquement leurs leçons. Dans le reste de l'Italie personne ne faisait attention à ces professeurs de la belle littérature; et si Florence n'était venue à leur aide, c'en était à peu près fini de la langue et de la littérature grecques...

» Mais les beaux-arts ayant retrouvé la vie dans Florence, l'Europe entière a participé à cet immense bienfait. Partout s'est manifesté le désir d'étudier *les meilleures choses* qu'il y ait au monde. L'ardeur des Grecs à restaurer leur langue est devenue pour les Latins un puissant motif de ressusciter celle du *Latium*, presque entièrement défigurée. Les lois ont été corrigées, et la *religion*, *qui auparavant était étouffée et opprimée dans les rêveries des moines*, *a été purifiée*. Ainsi nul doute que Florence ne soit la bienfaitrice du genre humain. A l'exemple de cette ville, dans ces temps malheureux, sachez donc combattre pour les belles-lettres, puisque pour assurer leur triomphe les évêques eux-mêmes prennent les armes [1]. »

Mélanchthon est tellement convaincu que le Pro-

[1] ..... In urbibus leges publicæ emendatæ sunt, denique expurgata religio, quæ jacebat ante monachorum somniis obruta et oppressa... Non dubium est igitur quin præclare Florentia de omnibus gentibus merita sit..... Hujus urbis exemplo, vos his miseris temporibus bonas artes defendite, cum episcopi pro litteris arma tractant.— *Declam. in Laud. novæ scholæ*, Norembergæ, 1526. *Opp.*, t. XI.

testantisme philosophique et littéraire introduit par la Renaissance conduit au Protestantisme théologique et dogmatique, qu'il écrit : « J'espère que *l'étude des belles-lettres*, à laquelle on *commence* de se livrer, fera naître quelque nouvel *Hercule* qui délivrera le monde de tous les *monstres* qui y vivent, et rendra à la philosophie et à la doctrine chrétienne leur pureté et leur gloire primitives [1]. »

Les *monstres*, c'étaient les théologiens catholiques; l'*Hercule*, ce fut Luther, auquel Mélanchthon donna ce surnom. A chaque page de ses écrits, Mélanchthon revient sur cette nécessité de retremper le christianisme aux sources primitives, de répudier le moyen âge, de mépriser les œuvres et les institutions de l'Église, de changer l'enseignement des théologiens catholiques, qui, faute de la connaissance de l'antiquité, avaient rempli, selon lui, l'Église de doctrines pernicieuses et impies [2].

Afin de donner plus d'autorité à sa parole, Mélanchthon, comme Luther, comme Zwingli, comme Calvin, met sans cesse en regard ce qu'il appelle la grossièreté, l'ignorance, la barbarie du moyen âge et les brillantes lumières de l'antiquité païenne. Dans son ouvrage intitulé *De la haine de la sophistique*, il recommence toutes ses diatribes contre les Thomas,

[1] Voir Buhle, *Hist. de la phil.*, t. II, p. 420. — [2] Buhle, *Hist. de la phil. moderne*, t. II, p. 423.

les Scot et les Durand, et déclare que leur enseignement a été la source de la barbarie et de la corruption de l'Église [1].

« Ces déclamations incessantes, dit naïvement le protestant Brucker, produisirent un excellent effet : elles réagirent fortement sur les esprits, et les passionnèrent pour la littérature et la philosophie païennes. Tous les esprits élégants se prirent d'un grand zèle pour la réforme de la philosophie ; et bien que tous ne se livrassent pas au culte de cette science, néanmoins ils furent unanimes *à rejeter le fumier qui jusqu'alors souillait à peu près toutes les sciences,* et travaillèrent avec ardeur à acquérir une sagesse et une érudition plus dignes d'hommes raisonnables. Par amour de la philosophie, ils étudièrent les anciens philosophes grecs et latins, ils se firent leurs interprètes, *éclairés par le flambeau de la littérature antique,* et leur travail ne contribua pas peu à *l'avancement de la philosophie* [2]. »

Dans cette guerre fanatique contre l'enseignement traditionnel, c'est-à-dire contre le principe d'autorité, les réformateurs avaient eu pour chefs, et ils continuaient d'avoir pour compagnons d'armes les écrivains catholiques. « Parmi ces ouvriers du libre penser, continue Brucker, il est juste de nommer

[1] *De odio sophistices.* — [2] Valde studium hoc profuit orbi litterario, etc. — *Hist. phil.*, p. 103.

Jacques Sadolet, qui a écrit un beau livre des *Louanges de la philosophie*. Ce livre plut tellement au cardinal Pierre Bembo, qu'écrivant au cardinal Polus, il dit : « Depuis le siècle d'Auguste, qui sans contredit a produit *les plus grands génies et les plus grands écrivains qui furent jamais*, il n'a jamais paru, à mon sens, d'ouvrage meilleur, plus beau, plus magnifique, plus voisin du style, de la manière et de l'éloquence de Cicéron. L'illustre auteur doit sans doute cette gloire *à l'amitié qui l'unissait à Érasme et à Mélanchthon. Voyant en eux les champions des lettres, dont ils faisaient servir les charmes à l'avancement de la philosophie, il a suivi leur exemple, et en cela il est digne d'éloge*[1]. »

Voilà donc tous les Pères de l'Église d'Orient et d'Occident, tous les grands docteurs et les grands écrivains du moyen âge, pâlissant, au dire d'un cardinal, devant les païens du siècle d'Auguste ; voilà ce siècle même présenté comme l'apogée de l'esprit humain ; voilà le progrès intellectuel, philosophique, artistique, littéraire, accompli par l'Évangile, non avenu ; voilà pour les nations chrétiennes, si elles veulent

[1] In hac classe collocari meretur Jacobus Sadoletus... *De laudibus philosophiæ* pulchre commentatus est... Idque sine dubio debuit vir illustris amicitiæ quam cum Erasmo et Melanchthone alebat, quos cum assertores nosset litterarum, eorumque elegantiam ad philosophiam cerneret traducere, laudabili consilio secutus est. — *Hist. phil.*, p. 404.

se régénérer, la nécessité d'aller mendier au sein du Paganisme des idées philosophiques et des beautés littéraires que le christianisme n'a pas su leur donner!

Ceux qui professent un pareil mépris pour le passé chrétien et un pareil enthousiasme pour l'antiquité païenne, et qui par là deviennent les auxiliaires du libre penser, sont des hommes illustres et *au-dessus de tout éloge!* Lorsqu'ils entendaient de pareilles choses, sorties de pareilles bouches, nous demandons ce que devait penser le seizième siècle, et surtout ce que pouvait devenir la jeunesse. Eh! mon Dieu, ils pensèrent dans l'ordre religieux, philosophique et littéraire, ce que la génération de 89 pensa dans l'ordre politique, à savoir, que le passé n'était que barbarie, et qu'il fallait refaire la société sur le modèle du siècle d'Auguste et de Périclès. Et nous avons eu le Protestantisme et la Révolution.

La barbarie prétendue dont Mélanchthon ainsi que les Réformateurs et les Renaissants accusent les siècles chrétiens n'est pas seulement le sujet intarissable de leurs sarcasmes, elle leur sert de fin de non-recevoir contre la condamnation de leurs erreurs. Preuve très-évidente que ce n'est pas à la forme seulement, mais au fond même de la doctrine qu'en voulait le libre penser. Nous avons entendu Reuchlin s'écrier : « Comment pourrais-je croire à un purgatoire qui m'est annoncé par une bouche pileuse,

qui ne sait pas décliner *Musa?* » Quand dans leurs dialogues satiriques et leurs comédies bouffonnes, Reuchlin, Hutten, Érasme, Luther ont transformé les théologiens de Cologne, de Louvain, de Paris, en façon de barbares qui ne connaissent ni le beau grec ni le beau latin, ne croient-ils pas avoir répondu victorieusement à toutes leurs raisons?

C'est le reproche que leur faisait déjà en 1526 le célèbre docteur de Sorbonne Beda. Dans ses notes sur Lefèbre d'Étaples et sur Érasme, il s'exprime ainsi : « C'EST PAR LES LETTRÉS ENNEMIS JURÉS DU MOYEN AGE ET FIERS DE LEUR CHEF QUE L'HÉRÉSIE SE RÉPAND. Parce qu'ils ont une certaine teinture des belles-lettres et des langues, ils se croient capables de raisonner de toutes les sciences sacrées. Grâce à cette tactique, le mal gagne, et il devient d'autant plus incurable que les médecins appelés à le guérir, c'est-à-dire les maîtres de la religion, sont traités de *théologastres* par ces humanistes qui les méprisent comme des hommes complétement ignorants de ce qu'ils enseignent... En cela, le but de ces grécisants est de s'arroger le titre de théologiens et de se faire passer pour les véritables maîtres de la science sacrée.—Nous, disent-ils, nous puisons la science des choses divines et la vraie notion de la théologie dans les sources mêmes, non dans les ruisseaux; nous étudions l'Ecriture dans les textes

originaux, non dans les ouvrages des théologiens scolastiques. Nous lisons les ouvrages des anciens docteurs, non les traités des auteurs du moyen âge.— Voilà les titres que se décernent les humanistes, et qu'au son de la trompette ils annoncent à l'univers. En même temps, ils qualifient les docteurs de l'école de robins, de crasseux, de barbares, d'ignares en fait de belles-lettres, et pour cela d'ennemis des lumières[1]. »

Élevé à l'école des auteurs païens, les maîtres et les modèles de Luther, de Zwingli et de Calvin, il ne restait plus à Mélanchthon qu'à imiter jusqu'au bout l'exemple de ses devanciers. Nous avons vu les chefs de la Réforme, après avoir déifié l'orgueil de l'homme, finir invariablement par déifier ses sens. Tel est, dans tous les temps et dans tous les lieux, le dernier mot du Paganisme.

Or, un jour, Philippe, landgrave de Hesse, libre penseur au gantelet de fer, se met en tête d'avoir deux femmes. La Bible interprétée d'après le principe de Luther lui fournit des textes qui justifient ses désirs. Il demande une décision ou plutôt une

[1] Pestilentem hanc doctrinam in dies altius radices mittere per istos homines qui solis humanitatis et linguarum præsidiis instructi, sacra omnia edisserere sunt aggressi..... — *Natalis Bedæ annotat. in Fabr. Stapul. et in Desid. Erasm.* Edit. in-4°, 1526, præf., p. 1 et 2.

approbation solennelle aux chefs de la Réforme : la réponse ne se fait pas attendre. Elle est divisée en vingt-quatre articles, dont le vingt et unième est ainsi conçu : « Si Votre Altesse est résolue d'épouser une seconde femme, nous jugeons qu'elle doit le faire secrètement, comme nous avons dit à l'occasion de la dispense qu'elle demandait, c'est-à-dire qu'il n'y ait que la personne qu'elle épousera, et quelques autres au besoin, qui le sachent, en les obligeant au secret sous le sceau de la confession. Il n'y a pas ici à craindre de contradiction ni de scandale considérable; car il n'est point extraordinaire aux princes de nourrir des concubines, et, quand le menu peuple s'en scandalisera, les plus éclairés se douteront de la vérité. On ne doit pas se soucier beaucoup de ce qui s'en dira, pourvu que la conscience aille bien. C'est ainsi que nous l'approuvons [1]. »

Cette consultation est signée de Luther, Mélanchthon, Bucer, Corvin, Adam, Leningen, Vinfert, Mélanther, c'est-à-dire de toutes les gloires de la Réforme à cette époque. L'acte de bigamie se célébra le 3 mars 1540, à Rothenburg sur la Fuld, en présence de Mélanchthon, de Bucer et d'autres théologiens.

[1] Instrum. copulat. Philipp., landgravii, et Margarit. de Saal. — Bossuet. *Histoire des variations*, t. I, p. 306

Quant à la politique de Mélanchthon, elle fut celle de Luther, de Zwingli, de Calvin, qui fut celle de Machiavel et de la Renaissance : je veux dire le Césarisme antique.

Livré à tout vent de doctrine, en vertu même du libre penser, Mélanchthon, à l'exemple des philosophes de l'antiquité ses maîtres et ses modèles, change continuellement d'opinion et de système [1]. Comme eux, désespérant de trouver la vérité par le raisonnement, il finit par la demander à des pratiques superstitieuses. Mélanchthon mourut à Wittemberg en 1560, à l'âge de soixante-trois ans.

[1] On cite de lui qnatorze sentiments différents sur la justification.

CHAPITRE XI.

THÉODORE DE BÈZE.

Les chefs du Protestantisme, Renaissants. — Mot de Mélanchthon. — Naissance et première éducation de Théodore de Bèze. — Il se passionne pour les auteurs païens. — Culte de la chair. — Comme Luther, Zwingli, Calvin, Melanchthon, il emporte cette passion à l'université. — Au lieu d'étudier le droit, il cultive les muses. — Facilité avec laquelle il devient protestant. — Il publie ses poésies. — Est obligé de fuir. — Il se retire à Genève. — Calvin l'envoie professer le grec à Lausanne. — Il seme le libre penser. — Revient à Geneve. — Est fait ministre du saint Évangile. — Sa polemique semblable à celle des Renaissants et des auteurs paiens. — Il applique le Paganisme à l'ordre social. — Il meurt comme il a vécu. — Paien, il est chanté par des poètes païens.

A côté de Luther nous avons vu Mélanchthon, venu de l'antiquité à la Réforme, passant sa vie à prêcher le mépris du moyen âge et l'admiration pour les grands orateurs et les grands philosophes de Rome et d'Athènes, et disant : « *Voulez-vous récolter des libres penseurs, semez des humanistes.* » Près de Zwingli nous trouvons Oswald Myconius, le Renaissant évangélique de Lucerne, dont la vie

est écrite dans celle de Mélanchthon [1]. Enfin, à côté de celle de Calvin se dessine la figure de Théodore de Bèze, l'*alter ego* du réformateur français. Sa biographie n'est pas moins instructive que celle de ses maîtres.

Théodore de Bèze naquit à Vézelay, vieille cité des Éduens, le 24 juin 1519, et fut baptisé dans l'église où saint Bernard avait prêché la croisade. Son père, bailli de la ville, s'appelait Pierre de Bèze, et sa mère Marie Bourdelot : tous deux de noble race. « La famille des Bèze, écrivait plus tard Théodore, est ancienne dans le pays; elle remonte à plusieurs siècles, et si elle reprenait aux moines ce qu'elle leur a donné, elle serait dans l'abondance [2]. »

Théodore avait un oncle, Nicolas de Bèze, conseiller au parlement de Paris et prieur de Villeselve. C'est chez lui qu'il vint, à peine dans sa neuvième

[1] Myconius, né à Lucerne en 1484, fut élevé à Bâle par Érasme et Glaréan, s'y passionna pour les études païennes, se fit protestant et devint pasteur de Bâle, où il fut enterré; mort en 1542. — Melch. Adam, p. 108.

[2] Sum enim ego, ne nescias, Dei gratia... honestis avis et atavis prognatus; et ne ad allegorias tuas confugias, scito Bezarum familiam, si quæ forte ante ducentos et amplius annos in monachos superstitiose largita est reciperet, tam fore locupletem quam ægre hodie sese in sua inopia tuetur. — *Apol. alter. ad Claud. Sant.* (à Claude de Saintes), versus finem.

année, faire ses études en la compagnie d'un de ses cousins à peu près du même âge. Les auteurs païens, qu'on *commençait*, ainsi que nous l'ont dit Camérarius et Mélanchthon, à mettre entre les mains des enfants, furent le lait dont on nourrit ces jeunes âmes. Pour Théodore, ce lait devint un breuvage enivrant, qui agit d'abord sur ses sens, et plus tard sur sa raison. Chose remarquable! à douze siècles d'intervalle nous voyons le même résultat dans saint Augustin. « Pendant les sept années qu'il passa dans la maison de son oncle, dit le protestant Faye, IL N'Y A PAS UN AUTEUR GREC OU LATIN DE QUELQUE RENOM QU'IL NE LUT [1]. »

Un autre protestant, Conrad Schlusselburg, ajoute : « C'est un fait constant que Théodore de Bèze s'*enivra dès l'enfance* des impudicités et des insolences des poëtes; et qu'il a passé sa vie à satisfaire ses passions, à chanter ses amours, à injurier ses adversaires, et à se transformer en Laïs et en Cupidon [2]. »

[1] Ita autem sub illius disciplina profuit per septennium, ut nullus nobilis auctor, vel græcus vel latinus extiterit quem non degustaverit. — *De vita et obitu Theod. Bezæ*, in-4°. Genève, 1561, p. 8.

[2] Certo constat Theodorum Bezam a pueritia imbibisse totum impudicitiam et impudentiam, totamque ætatem explendis suis libidinibus et cupiditatibus, ac describendis suis amoribus, et ulciscendis suis rivalibus exercuisse, atque in meretricem lenam et

La lecture des auteurs païens, que l'on dit si innocente, avait dans Bèze émancipé la chair : l'esprit ne devait pas tarder à rompre ses chaînes. Théodore avait seize ans : le moment était venu de se livrer à des études spéciales. Sa famille le destine au barreau, et il se rend à l'université d'Orléans pour faire son droit. Comme Luther, Zwingli, Calvin et Mélanchthon avaient emporté du gymnase à l'université leur amour passionné pour l'antiquité païenne au sein de laquelle ils furent nourris, Théodore de Bèze arrive à Orléans, puis à Bourges, dans les mêmes dispositions.

Le jeune adolescent se sert pour ne pas étudier le droit du même prétexte que les rois du Protestantisme avaient mis en avant pour se dispenser de l'étude de la philosophie et de la théologie. « En ce temps-là, dit Faye, le droit était enseigné d'une manière barbare, incompréhensible, d'où il arriva que Bèze prit cette science en horreur et qu'il PASSA LE TEMPS A ÉTUDIER LA BELLE LITTÉRATURE ET LES AUTEURS GRECS ET LATINS. Les poëtes surtout avaient pour lui un attrait particulier; il ne se contenta pas de les lire, il s'efforça de les imiter. Avant l'âge de vingt et un ans il composa presque toutes ses poésies, et les dédia à son maître. Catulle et Ovide

cynedum transformatum esse. — Calvin, *Theolog.*, lib I. p. 92 et 93.

furent ses modèles de prédilection. Bien qu'il voulût imiter non pas leurs mœurs, mais leur style, il composa certaines épigrammes plus licencieuses que dans la suite il n'aurait voulu [1]. »

Ni Pierre de l'Étoile, qui enseignait à Orléans avec une grande distinction, ni Alciat, qui remplissait la ville de Bourges de ses auditeurs, ne captivèrent l'attention de Théodore. Ses sympathies étaient pour les grands hommes de l'antiquité et pour Wolmar, qui l'initiait à toutes leurs beautés. Wolmar, avons-nous dit, était protestant : Bèze le devint promptement et sans effort. Aussi naturellement que l'aimant attire le fer, le principe appelle la conséquence. Le libre penser en matière de mœurs et de philosophie conduit au libre penser en matière de croyance et de théologie. C'est à seize ans, ce qui veut dire peu de mois après son arrivée à Orléans, que Bèze, comme lui-même nous l'apprend, *goûta la doctrine de la pure religion*. A l'apothéose de la chair il joint

[1] Docebatur ibi tum et barbare et *amethodice* illa scientia, unde contigit ut ille ab ejusmodi abhorrens studio, politioris litteraturæ et utriusque linguæ auctoribus legendis tempus impenderit. Poetas quos naturæ quodam impulsu amabat non legit tantum, sed imitari studuit, unde ab eo intra annum vicesimum scripta sunt fere omnia poemata illa, quæ præceptori illi suo inscripsit. In quibus non mores sed stylum Catulli et Nasonis, ad imitandum sibi proponens, epigrammata quædam licentiosius quam postea voluisset scripta effudit. — *Id*. p. 9.

l'apothéose de la raison. En lui, le Paganisme est complet, et son éducation finie. Toute la vie de Bèze ne sera que l'épanouissement de ce double fait psychologique. Les muses latines continuent d'être ses seules amours. Il ne rêve qu'iambes, et il en fait qu'on dirait échappés au chantre du moineau de Lesbie. Après les avoir lus à ses camarades et les avoir soigneusement retouchés pour leur donner toute la saveur antique, il vient à Paris, et, en 1548, il publie le recueil de ses œuvres lyriques [1]. Malheureusement Théodore s'était cru dans Rome païenne, et il avait célébré des amours que le parlement condamnait au feu. Parmi les épigrammes du recueil, une surtout fit beaucoup de bruit : c'est celle où il chante un écolier d'Orléans, appelé Audebert, et Candide, la femme d'un couturier, demeurant à Paris, rue de la Calandre [2].

Le parlement allait faire saisir le poëte, qui prit la fuite après avoir vendu ou amodié ses bénéfices, et, avec Candide, gagna Genève, sous le nom de Thibaut de May. Le ministre Launay n'a pas ménagé la réputation de son coreligionnaire : « Après, dit-il, qu'il se fut souillé en toutes sortes d'infamies et du péché que lui-même n'a pas cité, il desbaucha la

[1] Theodori Bezae Vezelii poemata, 1548. Chez Robert Étienne.

[2] Theodorus Beza, *De sua in Candidam et Audebertum benevolentia*.

femme de son prochain, vendit ses bénéfices, et fit sa retraite pour eschapper, non pas la persécution, mais le supplice et la punition de ses forfaits. Mais avant de partir il déceut ses fermiers, et se fit faire des advances sur le revenu des bénéfices auxquels il n'avoit plus rien; de quoy nous feumes fort empeschés durant le colloque de Poissy; car l'une des veufves avec ses enfants vint crier après lui pour estre satisfaite. Ceste pauvre femme me dit qu'il leur avoit emporté plus de douze cents livres.

» Pour preuve de sa conversion, et qu'il estoit assisté du Saint-Esprit, il composa l'espitre de Passavant : belle drollerie contre le président Liset, auquel il vouloit mal de mort, parce qu'il l'avoit condamné à restituer les calices et ornements de la nation de Bourgogne, dont il avoit esté procureur en l'université d'Orléans, et s'en estoit même venu les vendre sur le pont au Change, sans dire adieu à ses compagnons qui en obtinrent arrest [1]. »

Calvin accueillit avec empressement son ancien condisciple. Persuadé, comme tous les réformateurs d'Allemagne, qu'un excellent moyen d'avancer l'œuvre du Protestantisme c'était de passionner la jeunesse pour l'antiquité païenne, il envoya Bèze professer le grec à Lausanne. Ainsi faisait Mélanchthon à Wittemberg.

[1] *Registres du parlement*. Launay. Voir Audin, *Vie de Calvin*, t. II, p. 328.

Pendant neuf ans Bèze put se livrer à tout son enthousiasme pour les Grecs et les Romains et le faire passer dans l'âme de ses nombreux auditeurs. Il eut un brillant succès : on venait pour l'entendre de Berne, de Fribourg et même de l'Allemagne. Ceux qui l'écoutaient croyaient ouïr Mélanchthon.

Comme celui-ci, Bèze fait succéder à l'interprétation des auteurs païens l'explication de l'épître de saint Paul aux Romains. « Il en donna, dit Faye, le sens propre et apostolique [1]. » C'est-à-dire qu'il l'interpréta non d'après la tradition, mais suivant les lumières du libre penser. Ce travail prélude à la traduction complète du Nouveau Testament avec des notes. Tout en étudiant l'Écriture pour les besoins de la lutte, Bèze se livre, comme à Bourges, à ses penchants favoris : il compose des tragi comédies, et s'abandonne à des actions honteuses qui l'obligent à fuir de Lausanne.

Il vient chercher un refuge à Genève, où Calvin le fait admettre au nombre des pasteurs ; ce ne fut pas sans peine. Cop, Raimond, Enoch, ministres du saint Évangile et membres du consistoire, s'opposèrent à l'ordination de ce prieur « frézé, frisé, poupin, faisant encore le damoiseau, chantant avec ses cheveux grisonnants *les nymphes du Parnasse et les*

[1] *Methodo et sensu apostolico diligenter observato et declarato.* — Fayus, p. 15

Cupidons anciens[1]. » Devenu le compagnon inséparable de Calvin, comme Mélanchthon l'était de Luther, Bèze sert de second à son maître dans ses luttes incessantes contre les catholiques et contre les protestants d'Allemagne. Le poëte à la phrase fleurie et mielleuse, le chantre langoureux de Candide, trempe désormais sa plume dans le fiel.

Luther et Mélanchthon répandent des flots d'injures contre leurs adversaires catholiques ou protestants. Calvin traite les siens de *fripons*, de *fous*, d'*ivrognes*, de *furieux*, d'*enragés*, de *bêtes*, de *taureaux*, d'*ânes*, de *chiens*, de *pourceaux*. L'école de Westphal, selon lui, est *une puante étable à cochons*[2]. S'il dit souvent que le diable pousse les papistes, il répète cent et cent fois qu'il a fasciné les luthériens, et qu'il ne peut comprendre pourquoi ils s'attaquent à lui plus violemment qu'à tous les autres, si ce n'est que *Satan, dont ils sont les vils esclaves*, les anime d'autant plus contre lui qu'il voit ses travaux plus utiles que les leurs au bien de l'Église[3]. Et il conclut en disant : « M'entends-tu, chien? m'entends-tu bien, frénétique? m'entends-tu, grosse bête[4]? »

Bèze enchérit sur son maître. « L'urbanité de Bèze, dit le luthérien Schlusselburg, n'est pas celle de théologiens nourris à l'école de la piété, mais celle

[1] Voir Audin. *Id.*, p. 330. — [2] *Opusc.*, p. 799. — [3] *Dilucid. exposit. opusc.*, p. 839. — [4] *Id.*, p. 848.

de libertins effrontés, de sales baladins sortis des bouges de Thaïs la prostituée ou de Candide fugitive. Si quelqu'un en doute, qu'il lise ses deux fameux dialogues contre Hessus. Ils sont tels qu'on les dirait écrits non par un homme, mais par Belzébuth incarné. La plume se refuse à rapporter les blasphèmes, les obscénités, écrits vraiment avec l'encre du diable, dont ce sale insulteur, cet athée, a rempli ces dialogues dans lesquels il s'agit des questions les plus graves[1]. »

Inconnu du moyen âge, ce langage a son type dans l'antiquité classique. On en trouve de nombreux exemples dans Cicéron contre Philippe; dans Démosthène, dans les philosophes les plus admirés.

[1] Horret animus blasphemas obscænas et diabolico atramento tinctas referre quas iste impurus conviciator et atheus in dialogis illis, in articulo, gravissimo blaspheme, impie et scurriliter eructavit. — *In Theolog. Calvini*, lib. I, p. 92.

Un jésuite de Dôle, le Père Clément Dupuy, ayant fait courir le bruit que Bèze était mort et revenu à la foi catholique, celui-ci se vengea par des vers, où, jouant sur le mot de Dupuy, *Puteanus*, il n'est question que de puanteur, de pourriture et d'égouts.

Putere tibi qui, Puteane, dicitur
Beza, abnegata veritate perfidus,
Velut tumulo jam suo putris jacens
Et vivit et valet, et ·.

In Clement. Puteanum sectæ a pseudo Jesu cognominatæ, in Gurgustio Dolensi, patrem. — Voir Fayus, *De Vita*, etc., *Bezæ*, p. 61.

Nous verrons que les premiers Renaissants, tels que Pogge, Philelphe et Valla, en rapportèrent l'usage en Europe. Tant il est vrai que le Paganisme ancien nous est revenu dans toute son intégrité!

Après l'avoir appliqué à l'ordre religieux, Bèze, à l'exemple des autres réformateurs, en fait l'application à l'ordre social. Calvin a fait brûler Servet, décapiter Gruet; il remplit les prisons de Genève de prétendus hérétiques et les livre à de cruelles tortures. Roi et pontife, Calvin exerce à son profit le Césarisme antique : Bèze le justifie. L'autorité qu'il nie à l'Église, il la donne aux princes séculiers. Les laïques sont tout à la fois juges de la doctrine et exécuteurs de leurs propres sentences. Telle est la théorie développée dans l'ouvrage *De hæreticis a magistratu puniendis*. Rien de plus contraire au principe même du Protestantisme.

« L'utilité de ce livre, dit Bayle, est bien peu de chose en comparaison du mal qu'il produit tous les jours; car dès que les protestants se veulent plaindre des persécutions qu'ils souffrent, on leur allègue les droits que Calvin et Bèze ont reconnus dans les magistrats. Jusqu'ici on n'a vu personne qui n'ait échoué à cet argument *ad hominem* [1]. »

Comme Calvin, Luther, Zwingli et Mélanchthon, Théodore de Bèze marche jusqu'à la mort dans la

[1] *Dict.*, art. *Bèze*, n. F.

voie païenne où son éducation l'a fait entrer. Le culte de la raison et le culte de la chair composent toute sa religion. C'est aux pieds de ces deux idoles qu'il mourut à Genève, le 13 octobre 1605, âgé de quatre-vingt-six ans.

Les Renaissants à l'envi le réclament comme un des leurs, et font pleuvoir sur sa tombe des *epicedia* en latin, en grec et en hébreu. Ces pièces, éloquents témoignages de l'esprit du temps, sont vides de christianisme et tout émaillées de souvenirs classiques; cela veut dire qu'elles sont également dignes de ceux qui les firent, et de celui auquel elles sont adressées. Voici celle d'un Renaissant évangélique, du nom de Jean Jacomot. C'est un dialogue entre un voyageur et un habitant de Genève.

Le voyageur : « Est-ce là, je te prie, le mausolée de Bèze? Quoi! un si petit monument pour renfermer les *mânes* de Bèze? » *Le Genevois* : « Bèze a défendu d'employer le marbre dans son tombeau, et de lui élever un monument superbe. » *Le voyageur* : « Quels sont les personnages qui pleurent ici? quelle est cette foule en larmes qui environne son sépulcre? quelles sont les vierges qui se meurtrissent le sein découvert? » *Le Genevois* : « Voici les *Muses* qui pleurent leur chantre; voici *Pallas* qui pleure son nourrisson; voici les *trois Grâces* qui pleurent leur

ami; voici *Apollon*, le père de la guitare; la *Déesse de l'éloquence;* la *Beauté;* la pure et gracieuse *Innocence* [1]. »

Il ne manque que l'acclamation : *Sit tibi terra levis!*

[1] V. Sunt hæc busta, precor, Bezæ? quid? cespite Manes
Bezæ recondi tantulo.....
G. Beza sibi vetuit saxo candente sepulcrum
Celsaque moles extrui.....
V. Qui tamen hic mœrent? Quæ circumfusa sepulcrum
Pullata turba lacrymat?
Quæ planctu assiduo non cessant tundere apertum
Pectus puellæ virgines?
G. Ecce suum vatem flent. *Musæ*, *Pallas* alumnum,
Triplexque amicum Gratia.
Atque parens *Phœbus* citharæ, *Suadela*, *Venustas*,
Leposque purus et *Decor*.

Fayus, p. 52.

CHAPITRE XII.

PROPAGATION DU PROTESTANTISME.

Mot d'Érasme. — Propager l'étude de l'antiquité païenne pour arriver au libre penser : mot d'ordre donné par les chefs du Protestantisme. — Bien compris et bien observé. — Hermann Buschius, apôtre de la Renaissance. — Il parcourt l'Allemagne en prêchant Homère et Virgile. — Camerarius prêche pour les gymnases et les universités. — Sa vie. — Si les protestants furent ennemis des arts. — Paroles de Zwingli. — Travaux de Camerarius. — Traité de pédagogie. — Traité de morale païenne. — Compositions poétiques de Camerarius.

La Renaissance a pondu l'œuf; le Protestantisme est l'oiseau qui en est sorti. Les biographies précédentes, écrites d'après les monuments originaux, nous ont donné la justification de ce mot pittoresque d'Erasme. Or, les êtres se perpétuent par les mêmes moyens qui les produisent. S'il est vrai que le Protestantisme est fils de la Renaissance, les réformateurs devront recommander avec instance l'étude de l'antiquité et ne rien omettre pour en propager le culte, et même pour le populariser. Quelle est à cet égard la réponse de l'histoire?

Elle est courte, mais péremptoire. On la trouve dans l'auteur protestant Gottlieb Buhle, qui s'exprime en ces termes : « Les réformateurs Luther, Mélanchthon, Zwingli, Calvin, Bullinger, Œcolampade, Camerarius, Eobanus Hessus, et *les autres savants ligués avec eux* pour arriver au même but, se trouvèrent dans une situation telle, au milieu des grands intérêts de la Réformation, qu'il leur était à peine possible de faire autre chose que de RECOMMANDER INSTAMMENT L'ÉTUDE DES LANGUES ANCIENNES, COMME LE MEILLEUR MOYEN DE CONDUIRE A UNE THÉOLOGIE PLUS RAISONNABLE[1] » que la théologie catholique.

Ce qui veut dire en d'autres termes : « SEMEZ DES HUMANISTES ET VOUS RÉCOLTEREZ DES PROTESTANTS. » C'est bien ainsi que l'entendaient les réformateurs ; et il faut leur rendre cette justice : ils savaient parfaitement ce qu'ils faisaient. Dans cette recommandation se cachent tout à la fois le soupçon mal déguisé que l'Église et les docteurs catholiques ont falsifié les textes sacrés, et l'apothéose de la raison individuelle qui, à l'aide de la connaissance des langues, doit retrouver le sens véritable de l'Écriture, purifier la doctrine et réformer le monde. Comme on le voit, jamais impulsion plus énergique n'avait été donnée au libre penser ; jamais flatterie plus com-

[1] Buhle, *Histoire* [illegible] t. II [illegible] Fob [illegible]

vrante n'avait été adressée à l'orgueil de l'homme.

Que telle ait été l'intention des chefs du Protestantisme, c'est un fait dont la preuve se trouve en mille endroits de leurs ouvrages. Ni les versions des Pères de l'Église, ni les interprétations de l'Église elle-même, ni l'exégèse de Luther leur maître, ne suffisaient, à leurs yeux, pour tranquilliser l'esprit : il faut de toute nécessité interpréter soi-même les textes originaux ; tel est l'unique moyen, le moyen obligé de parvenir à la vérité et à l'unité de la doctrine. Ce moyen leur paraît infaillible. « Quelle force de conviction, s'écrie Mélanchthon, le grand instituteur de l'Allemagne, nous ressentons chaque jour, lorsque, au milieu du conflit des opinions opposées, nous découvrons *par nous-mêmes* le vrai sens du Saint Esprit[1] ! »

Aussi, malheur aux théologiens catholiques qui osent s'élever contre cette étude païenne des textes sacrés et des langues anciennes, instrument de cette étude. Barbares, cuistres, robins, voilà les épithètes qui leur sont données par les humanistes ;

[1] Quapropter non possumus non probare sententiam Philippi Melanchthonis, communis illius Germaniæ præceptoris... Primum, inquit, propalam quoque experimur mirifice confirmari animos cum in tanta opinionum varietate, quasi in rem præsentem deducimur, respicientes genuinum Spiritus Sancti sensum. — Id. [illegible], p. [illegible]

le pacifique Mélanchthon ajoute celles de sacriléges et de damnés [1].

Luther, Chemnitz et tous les autres ne parlaient pas autrement que Mélanchthon [2]. Pour montrer la nécessité de cultiver avec passion la belle antiquité, les uns livraient à la risée publique la prétendue barbarie littéraire des docteurs catholiques, les autres publiaient les prétendues erreurs commises par l'Église et par les Pères dans l'interprétation des livres saints. C'était le paroxysme de l'orgueil, et cet orgueil fut puni comme il l'a toujours été : le Protestantisme devint une Babel. Au lieu de l'unité de doctrine qui devait être le résultat de l'étude des textes originaux, il y eut des milliers d'interprétations contradictoires, des anathèmes réciproques, des divisions sanglantes.

Quoi qu'il en soit, le mot d'ordre des premiers réformateurs fut parfaitement compris et fidèlement observé. A l'exemple d'Erfurth et de Wittemberg, toutes les universités, tous les gymnases de l'Allemagne devinrent bientôt autant de foyers d'études passionnées et d'enthousiasme fanatique pour l'anti-

[1] ... Itaque sacrilegos istos hominum contemptores putate, nec dubitate quin Deo pœnas daturi sint. — *Id.*, p. [illegible]

[2] Neque aliter sentire Lutherum nostrum possum ex ipsius scriptis liquet, in quibus aperte palamque pronuntiat [illegible]

quité païenne. L'imprimerie, qui venait d'être découverte, seconda le mouvement, mais elle ne le créa pas : l'imprimerie fut un outil, non un principe. On ne s'en tint pas à l'enseignement sédentaire des académies. Comme on avait vu les apôtres, la croix à la main, parcourir le monde pour annoncer l'Évangile, on vit les missionnaires de l'antiquité, un Virgile, un Homère, un Cicéron à la main, passer de ville en ville et prêcher à la foule les gloires de Rome et de la Grèce. Entre autres exemples, citons un homme qui consacra *quarante années de sa vie* à cet apostolat.

Herman Buschius, né à Sassenbourg en 1468, eut pour maître le fameux Renaissant Rodolphe Agricola. Il sortit du gymnase tellement fanatisé pour l'antiquité païenne, qu'il se donna le surnom grec de *Pasiphilus*, et se dévoua particulièrement au culte de Cicéron. Jeune encore, il partit pour l'Italie afin de se tremper à la source même de la Renaissance. De retour dans son pays, deux occupations partagèrent sa vie : dénigrer le Christianisme et exalter le Paganisme. Il s'acquitta religieusement de la première en coopérant à la rédaction des *Epistolæ obscurorum virorum*. Comme nous l'avons dit, cet ouvrage est un pamphlet en cinq cents pages contre l'enseignement, les docteurs et les institutions catholiques.

Avec non moins de zèle, Buschius accomplit la seconde partie de sa tâche. Nuit et jour avec les auteurs païens, il les lit, il s'en pénètre, il les apprend par cœur, il les annote et les commente. Ni les obscénités de Pétrone, ni les plaisanteries nauséabondes de Plaute et de Martial ne sont capables d'exciter sa répugnance. Au contraire, il enrichit le monde chrétien de longs commentaires sur ces poëtes impudiques, sur Silius Italicus, sur Perse, sur Claudien, et couronne son œuvre par la vie de Sénèque et par des scolies sur Virgile. Afin de montrer les progrès qu'il a faits à l'école de ces grands maîtres, lui-même écrit des poésies dans le goût antique, compose des épigrammes et finit par nous donner un bouquet *de fleurs poétiques du très-latin poëte Plaute*, *Plauti latinissimi poetæ*.

Buschius en était là lorsque Luther et Mélanchthon levèrent l'étendard du Protestantisme. Le principe du libre penser, qu'il avait, comme eux, puisé avec abondance aux sources antiques, arriva sans peine à sa dernière conséquence : Buschius se fit protestant. Fidèle à l'ordre des chefs autant qu'aux inspirations de son propre cœur, le nouveau converti parcourt l'Allemagne pour enseigner non la théologie, la philosophie ou la pure parole de Dieu, mais pour prêcher Virgile, Homère, Horace, Ovide, et surtout ses bien-aimés Plaute et Martial. Munster,

Osnabruck, Brême, Hambourg, Minden, Deventer, Amsterdam, Utrecht et les principales villes d'Allemagne accoururent successivement à ses leçons, comme un demi-siècle plus tôt les villes et les provinces de l'Europe se portaient en foule aux sermons de saint Vincent Ferrier.

L'enthousiasme était le même : l'objet seul avait changé. Au sortir des leçons du Renaissant, on se battait ; au sortir des sermons du prêtre catholique, on se frappait la poitrine. Après avoir entendu Buschius, le peuple même se moquait de la scolastique, de Thomas, de Scot, de Durand ; il croyait à la barbarie du moyen âge de la même foi qu'il croyait à la belle antiquité, à ses lumières, à sa brillante civilisation. Les orateurs, les poëtes, les philosophes de la Grèce et de Rome devenaient pour lui des colosses, l'enseignement traditionnel lui paraissait une entrave à la liberté, un obstacle au progrès, et d'avance il applaudissait à ceux qui, d'une manière ou de l'autre, viendraient débarrasser le sol de cette superfétation gothique. Tel était le danger que les exégèses littéraires de Buschius faisaient courir à la foi, que l'université de Cologne eut soin de le tenir constamment éloigné de cette ville. Buschius mourut en 1534 [1].

[1] V[illegible] Renaissant, Fabricius *Biblioth.* et Nicéron *Mémoires*, etc.

Pendant que Buschius prêche l'antiquité sur les places publiques, avec non moins d'ardeur Camerarius la prêche dans les gymnases et dans les universités. Ami intime de Luther et historien de Mélanchthon, mieux que personne il connaît leur pensée et le secret de la faire triompher. Né à Bamberg en 1500, Joachim Camerarius devint, grâce à ses études classiques, un des humanistes les plus renommés d'Allemagne et un des apôtres les plus fervents du libre penser.

Disons-le en passant, les travaux de Cemerarius et ceux d'une foule de ses coreligionnaires montrent la fausseté d'une assertion qui se répète encore aujourd'hui, savoir : que les protestants en général, et ceux d'Allemagne en particulier, furent ennemis de la Renaissance. La vérité est que, après les Italiens, personne ne montra plus d'enthousiasme pour les auteurs païens que les protestants, et les protestants d'Allemagne. A qui doit-on la plupart des nombreux, des interminables travaux philologiques : commentaires, traductions, annotations, élucubrations païennes dont le seizième siècle fut inondé? Autant et plus que toutes celles de l'Europe leurs imprimeries n'ont-elles pas, à elles seules, contribué à répandre les ouvrages et à propager le culte de l'antiquité?

Voici l'origine de l'erreur : tandis que pour les

Italiens la Renaissance fut surtout le culte de la forme, le sensualisme; pour les Allemands, elle fut le libre penser, le rationalisme. Les uns la saisirent par le côté matérialiste, les autres par le côté spiritualiste. A part cette différence, les protestants d'Allemagne se montrèrent constamment les admirateurs du *beau littéraire*. Quant à leur haine pour les œuvres d'art, elle prenait sa source non dans un sentiment d'hostilité contre la Renaissance, mais dans une erreur religieuse. S'ils détruisent les tableaux, les statues, les crucifix, parce que, suivant eux, ils matérialisent le culte et conduisent le peuple à l'idolâtrie, ils ont soin d'ajouter : « Peignez des Apollon, des Mercure, des Jupiter, des Junon et des Vénus; sculptez tant qu'il vous plaira des dieux et des demi-dieux, des héros et des héroïnes, nous vous applaudirons : les arts sont des dons de Dieu. »

Sur ce point nul n'a été plus explicite que le rigoriste Zwingli. Et ce qu'il y a d'extrêmement remarquable, s'il détruit ou s'il conserve, c'est toujours l'antiquité païenne qui l'inspire. Au mois de juin 1524, il prêcha contre les images. En sortant du sermon les membres du conseil de Zurich, avec des charpentiers, des tailleurs de pierre et des maçons, se rendent dans les temples, ferment les portes et ôtent les images avec beaucoup de soin. On les

déposa d'abord dans une chapelle pour les remettre à qui les réclamerait; mais personne ne s'étant présenté, elles furent brisées ou brûlées [1].

« Ainsi, ajoute M. Chauffour, fut accomplie à Zurich, avec toute la gravité d'un acte officiel et le calme d'une résolution réfléchie, la plus grave innovation qui ait jamais été tentée dans le culte. Tandis que les autres religions convoquent pour leurs cérémonies tous les arts et toutes les magnificences, Zwingli voulait absorber uniquement l'âme dans la méditation religieuse. *Il était profondément pénétré de cette maxime de Caton* : « Si Dieu est esprit, il doit être honoré spirituellement »; *et de cette grande parole de Sénèque* : « Dieu échappe au regard : il ne peut être contemplé que par la pensée [2]. »

En conséquence de ces puissantes autorités, Zwingli craignait tout ce qui pouvait distraire l'âme de la contemplation intérieure, et il faisait briser les images. « Il n'est pas inutile, continue M. Chauffour, de faire remarquer que cette simplification de culte ne venait pas d'une opposition systématique aux arts : *Zwingli ne dédaignait pas les arts, encore moins les considérait-il comme corrupteurs.* Il les excluait du culte, mais hors du culte, il leur faisait une large et haute place dans la vie. Nous

[1] Weiss. p. 51. — [2] *Vie de Zwingli*, t. II p. 13.

avons déjà vu son *admiration enthousiaste pour les poëtes*, sa passion pour la musique. Il ne songeait certainement pas à les proscrire, ces arts divins, *lui qui les cultivait avec tant d'amour*; mais il ne repoussait pas davantage la peinture. Il dit lui-même : « *J'ai grand plaisir aux belles images, aux belles statues*..... Là où n'existe pas le danger de l'idolâtrie, on n'a pas à s'inquiéter des images. *On peut bien conserver les statues des anciens dieux*, que personne n'adore ni n'honore : si on les adorait, il faudrait les ôter[1]. » Enfin, il se trouve un passage où Zwingli applique à la peinture et à la statuaire un nom qu'il réserve aux choses qui ont à ses yeux le plus de prix : il les appelle *des dons de Dieu*[2]. »

Revenons à Camerarius. Pour frayer aux autres la route qui conduisit tant de Renaissants au Protestantisme, il consacre ses veilles à faire revivre les libres penseurs de l'antiquité grecque et romaine. Grâce à lui, Démosthène, Xénophon, Homère, Lucien, Galien, Hérodote, Aristote, Théophraste, Archytas, Sophocle, Thucydide, Ésope, Théocrite, Plutarque, Ptolémée, Théon, etc., parlent en latin, et arrivent entre les mains de la jeunesse au milieu des louanges hyperboliques de leur traducteur. De

[1] *Réponse à Valentin Compar.* I. C., p. 20, 27, 29.

[2] *Vie de Zwingli*, t. II, p. 15. — *Fidei ratio ad Carol. imperat.*, opp., t. IV, p. 15.

la plume de l'infatigable apôtre de l'antiquité sortent, commentés, annotés, recommandés, Plaute, Térence, Cicéron, Virgile, Quintilien, etc., en un mot, tous les grands maîtres de Rome et de la Grèce.

Camerarius ne s'en tient pas là. Fidèle à sa mission de paganiser la jeunesse afin de la protestantiser, il compose d'abord un plan de pédagogie, dans lequel on ne voit pas figurer un seul auteur chrétien [1].

Au traité d'éducation succède un livre encore plus païen, s'il est possible. Préludant au naturalisme moderne, qui réduit toute la religion à la pratique de quelques vertus humaines, bonnes tout au plus à faire d'honnêtes païens, Camerarius publie ses *Règles de la vie, ou les Sept Sages. Præcepta vitæ, seu Septem Sapientes.* Pour diriger l'enfant dans le chemin de la vie et conduire l'homme à la fin dernière, ce n'est plus Notre-Seigneur, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les saints qu'on appelle auprès de lui : c'est Thalès, Pittacus, Bias, Cléobule, Myson, Chilon [2].

[1] Dans cet ouvrage Camerarius laisse entendre que, même à son époque, les écoliers n'avaient d'autres livres que les classiques banderoles de parchemin usitées pendant le moyen âge. — Si quid proponetur latinæ scripturæ, . notabunt diligenter cum intelligentia sua apprehendentes, tum *chartulis suis.* — *Præcepta vitæ puerilis*, p. 29, n. VI, edit. [illegible]

[2] P. [illegible]

Il ne suffit pas à Camerarius d'avoir donné des règles pour rendre la jeunesse grecque et romaine ; afin d'accomplir sa tâche dans toute sa plénitude, aux préceptes il joint l'exemple. Le monde lettré lui doit une riche collection d'églogues, entre autres : *Tyrsis*, *Lupus*, *Lycidas*, *Melibœus*, *Daphnis*, *Pan*, *Mœris*, *Phyllis*, *Corydon*, etc. Mauvais calque de l'antique, ces églogues sont d'un bout à l'autre émaillées de centons virgiliens, de noms virgiliens, de divinités olympiques. On y trouve Cupidon. Pan, les Furies, les dieux infernaux, le Léthé, les Cyclopes, les Muses de Sicile, Palémon, le chalumeau, les Faunes, les Naïades, les Nymphes, le hêtre bucolique. Il n'est pas jusqu'aux brebis de Ménalque et aux chèvres de Tytire qui ne broutent le thym de la Germanie, comme elles broutèrent jadis celui du pays de Mantoue [1].

A ces fadaises joignez l'exégèse de quelques livres saints, dans l'intérêt de la lutte et sous l'inspiration du libre penser, et vous aurez, à peu de chose près, la somme des travaux de celui que le Protestantisme appela *l'œil*, *la fleur* et *le phénix* de l'Allemagne [2].

[1] *Eclogæ*, Lipsiæ, 1568. — [2] Fabricius, *Biblioth.*, etc.

CHAPITRE XIII.

PROPAGATION DU PROTESTANTISME (*suite*).

Eobanus Hessus. — Sa vie, ses travaux. — Jean Caïus en Angleterre. — Ardeur pour la Renaissance. — L'évêque de Winchester. — France, Juste Scaliger. — Ses travaux. — Paroles de Bayle. — Injures adressées par les Renaissants aux grands hommes du Christianisme. — Éloges donnés aux païens. — Trait et mot de Walkenaer. — Les presses protestantes. — Éditions des auteurs païens d'Henri Estienne. — Fidélité au mot d'ordre des chefs de la Réforme.

A la suite de Buschius et de Camerarius, nous voyons un nombre incalculable de protestants retourner dans tous les sens le champ de l'antiquité. Pendant un siècle toutes les forces vives du Protestantisme sont consacrées à passionner l'Europe pour les Grecs et les Romains autant que pour la Bible. C'est à peine si, durant cette période, on peut citer un réformateur ou même un réformé de quelque valeur qui n'ait débuté par des traductions, des annotations, des commentaires d'auteurs païens, ou qui ne les ait enseignés à la jeunesse des universités et des gymnases : citons encore quelques noms.

Un des amis intimes de Luther et de Mélanchthon, le fidèle dépositaire de leurs pensées, Eobanus Hessus, naquit en 1488. Dès sa jeunesse épris pour l'antiquité grecque et romaine, il changea son nom de baptême, qui était Élie, en celui de *Helius*, aimant mieux avoir le nom d'un dieu de la fable que celui d'un prophète. C'est son attachement à la poésie qui lui fit adopter de préférence ce nom grec qui, signifiant le soleil ou Apollon, dieu des poëtes, lui rappelait sans cesse sa passion favorite. Son goût pour l'antiquité l'attira d'abord vers Érasme, puis vers Mélanchthon, puis au Protestantisme [1].

Sa vie privée ajoute un nouveau trait à la vie de la plupart des Renaissants de cette époque. Eobanus ne se piquait pas seulement d'être bon humaniste et poëte élégant ; il se flattait aussi d'être le roi des buveurs. Dans ces soupers *lettrés* de la Renaissance, prélude des soupers philosophiques du dix-huitième siècle, les plus hardis buveurs allemands n'osaient se mesurer avec Eobanus. Un jour cependant il y en eut un qui, voulant lui disputer la victoire, fit apporter un seau rempli de bière de Dantzig. — Bois cela à ma santé, dit-il à Eobanus, et pour prix de ta victoire je te donne un diamant. A ces mots, il tire un diamant de son doigt et le jette dans le seau. Sans s'émouvoir, Eobanus prend le seau et le met à sec.

[1] Niceron, *Mémoires*, etc.

ensuite il le renverse et jette le diamant sur la table. — Bravo ! s'écrient les convives ; et l'adversaire d'Eobanus présente lui-même le diamant au vainqueur. — Crois-tu, lui dit alors Eobanus, que je boive par intérêt ? garde ton diamant et imite-moi, si tu peux. — On remplit le seau, et le savant joueur essaye de le boire, mais avant d'avoir fini il tombe ivre mort.

Le temps qu'Eobanus ne passe point à boire, il l'emploie à traduire les idylles de Théocrite, l'Iliade d'Homère, etc. ; puis, joignant l'exemple au précepte, il compose des élégies, des poëmes à l'imitation d'Ovide ; enfin, comme pour montrer quel était le dernier mot de ses travaux, il chante, il exalte Luther dans de nombreuses lettres, parmi lesquelles il nous suffira de citer celle qui a pour titre : *Ecclesia captiva Luthero* [1].

En Allemagne nous trouvons encore Peutinger, Raphelingius, Gronovius, Grævius, les deux Pareus, Ringelberg, Cellarius, qui passa quarante ans de sa vie à annoter les auteurs païens ; Irmisch, qui trouva le moyen de faire cinq gros volumes de notes sur Hérodien, historien du second et même du troisième ordre, dont l'ouvrage n'a pas plus de cent cinquante pages in-octavo. Un de ses collègues passa sa vie à commenter les vingt-sept idylles de Théo-

[1] Voir Niceron, *Mémoires*, etc.

crite; un autre remplit deux salles immenses rien que des ouvrages écrits sur l'Art poétique d'Horace.

En Angleterre, les lettrés accomplissent la même tâche et arrivent au même terme que ceux d'Allemagne. Né à Cantorbéry en 1460, au moment où la Renaissance était dans sa première ferveur, Thomas Linacer quitte son pays et vient chercher en Italie ce qu'il ne pouvait trouver ailleurs. Florence, objet de son admiration, eut sa première visite. Laurent de Médicis le reçut avec faveur et permit qu'il eût les mêmes maîtres que ses enfants. Ces maîtres étaient les pères de la renaissance littéraire, Démétrius Chalcondyle et Ange Politien. Le jeune Linacer puise avidement à cette source et va se perfectionner à Rome, dans l'intimité d'Ermolao Barbaro.

Bien nourri de la belle antiquité, mais uniquement de la belle antiquité, il retourne en Angleterre. La philosophie, la théologie, les arts, les magnifiques monuments chrétiens de son pays, cette splendide cathédrale de Cantorbéry qui ombragea son berceau, ne sont pour lui que barbarie. En 1515, pourvu d'un bénéfice, il reçoit la prêtrise; hélas! il avait reçu un autre esprit que celui du sacerdoce catholique. Prêtre de nom, Linacer fut un païen en réalité. Sa vie se passa dans l'étude des auteurs classiques. Il publia : *Proclus de sphæra*, grec et latin; puis, *De emendata latini sermonis structura*;

et enfin, le traité de Galien : *De tuenda valetudine*.

Ce premier apôtre de la Renaissance en Angleterre se mettait si peu en peine d'étudier la religion, qu'il ne porta jamais les yeux sur l'Écriture sainte, si ce n'est à la fin de sa vie. Et encore la lecture qu'il en fit le jeta dans une extrême colère. Se sentant fort mal, il se fit apporter le livre divin, et tomba sur l'endroit de saint Matthieu où Notre-Seigneur défend de jurer par le ciel. Comme Linacer était grand jureur, il se scandalisa si fort, qu'il se prit à jurer de toutes ses forces, en disant : « Ou ce livre n'est pas l'Évangile, ou il n'y a point de chrétiens au monde. » Peu après il expira : c'était en 1524.

Linacer ajoute une triste confirmation à l'expérience de saint Augustin et de saint Jérôme. Il répond aussi à ceux qui, de nos jours encore, ne craignent pas de dire : Il n'y a aucun inconvénient à nourrir la jeunesse des auteurs profanes : le goût des auteurs chrétiens, des Pères de l'Église et de l'Écriture sainte viendra plus tard. Passons à un autre.

Jean Caius, de son nom de Renaissant, et Caye de son nom de famille, naquit à Norwich en 1518. Passionné dès le bas âge pour l'antiquité, il partit jeune encore pour l'Italie, afin de se perfectionner sous les habiles maîtres qui y enseignaient. Avec un

fanatisme ridicule pour les littérateurs et les philosophes païens, il rapporta de son voyage le libre penser en matière de religion. Il prouva son amour pour la Renaissance en faisant bâtir presque à ses frais le collége de Cambridge, qui devint un des foyers des lettres païennes, dont John Russel disait en 1821 : « L'amour des études classiques au seizième siècle faillit renverser la constitution anglaise. » Lui-même paya son tribut d'écrivain à la Renaissance par différents ouvrages, entre autres par un traité *in-quarto* de la *prononciation grecque et latine*. Dans toutes les révolutions religieuses, catholiques, schismatiques, luthérienne, puritaine, Caïus fut toujours de l'avis du prince régnant ; on ne peut pratiquer plus parfaitement le libre penser.

Vers 1540 l'ouvrage de Caïus fut attaqué par un de ses collègues. Celui-ci, Renaissant passionné que son amour de l'antiquité avait conduit au Protestantisme, professait le grec à Cambridge. Il entreprit d'en réformer la prononciation. Cette innovation fut regardée comme aussi dangereuse pour le moins qu'une innovation religieuse. La guerre s'allume ; on s'excommunie de part et d'autre : le clergé intervient. L'évêque protestant de Winchester publie une ordonnance en date du 1er juin 1542, par laquelle il défend sous de graves peines de faire aucun changement dans la prononciation du grec. Pour le fond

comme pour la forme, les termes de ce curieux mandement méritent d'être cités : *In sonis ne philosophator, sed utitor præsentibus. In his si quid emendandum sit, id omne autoritati permittito.*

Le zèle de l'antiquité classique ne se ralentit point parmi les protestants. A la fin du seizième siècle, nous le trouvons aussi actif qu'au commencement. Pour un grand nombre, les auteurs païens remplacent la Bible même entre les mains de leurs enfants. Le fameux Barthius en est un nouvel exemple. Né en 1585, il apprend à lire dans ces livres que saint Jérôme appelle la *pâture des démons*. Un jour, en présence de son père et de toute sa famille, il récite par cœur toutes les comédies de Térence, sans y manquer un seul mot : *il avait neuf ans*. Ses mœurs furent dignes de son maître. Jeune encore, il se met en route, pèlerin de la belle antiquité. Une grande partie de sa vie se passe à parcourir l'Europe savante, en publiant ses *Juvenilia*, ses *Amabilia*, imitées d'Anacréon. Le reste de ses loisirs jusqu'à sa mort, arrivée en 1658, est consacré à annoter Esope et Pétrone[1] !

Tous les travaux de ces Renaissants aboutissaient ordinairement pour leurs auteurs à la profession du Protestantisme; pour les lecteurs, au mépris souverain du passé catholique de l'Europe et à l'admira-

[1] *Mémoires* de Niceron, art. *Barthius*.

tion fanatique de l'antiquité païenne. Entre mille exemples, citons seulement celui de Juste Scaliger. Né en 1540 et Renaissant dès le berceau, Scaliger débute à quinze ans par une tragédie d'Œdipe. Il dévore Homère; tous les auteurs païens sont de son ressort. Il passe sa longue vie à commenter, annoter, élucider pour la centième fois Térence, Festus, Catulle, Tibulle, Properce, Virgile, Martial, Sénèque le tragique, Galien, César, Empédocle, Hippocrate, Orphée, Eschyle, Théocrite, Bion, Sophocle et une foule d'autres. Sa passion est telle qu'il trouve dans chaque phrase, dans chaque mot de ces grands modèles des beautés infinies, qui n'y furent jamais.

« Je ne sais, dit Bayle lui-même, si l'on ne pourrait pas dire que Scaliger avait trop d'esprit et trop de science pour faire un bon commentaire. Car, à force d'avoir de l'esprit[1], il trouvait dans les auteurs qu'il commentait plus de génie et de finesse qu'ils n'en avaient effectivement... Il n'est guère apparent que les auteurs aient songé à tout ce qu'il leur fait dire. Il ne faut pas croire que les vers d'Horace et de Catulle renferment toute l'érudition qu'il plaît à MM. les commentateurs de leur prêter[2]. »

Autant Scaliger exalte les moindres auteurs païens, autant il déprime les plus illustres auteurs chrétiens.

[1] Mieux de la passion.

[2] *Nouvelles de la république des lettres*, juin 1684, p. 355.

C'est lui qui ne craint pas de traiter Origène de *rêveur*; saint Justin, de *simple*; saint Jérôme, d'*ignorant*; Ruffin, de *vilain maraud*; saint Jean Chrysostome, d'*orgueilleux vilain*; saint Basile, de *superbe*; saint Épiphane, d'*ignare*; saint Thomas, de *pédant*. Par ceux-là, jugez des autres.

Bien différent est le revers de la médaille. Voici un échantillon des éloges donnés en présence de l'Europe, et surtout de la jeunesse, aux auteurs païens. Nous allons entendre Scaliger, Érasme, Ficin, Gemiste Pléthon, Pontanus, Cardan et les plus célèbres Renaissants.

Qu'est-ce que César? *S'il n'était mort, ce serait un dieu.*

Hérodote? *Le lait des muses.*

Tite-Live? *Une mer tranquille.*

Cicéron? *L'âme de l'éloquence.*

Virgile? *La maîtresse muse.*

Homère? *Le très-divin, le seul poëte du monde.*

Ovide? *Le trésor des muses.*

Catulle? *Le peigne des muses.*

Stace? *Un courrier ailé.*

Platon? *Un fleuve éternel; le père, le meilleur et le plus grand des philosophes.*

Aristote? *Un génie vaste comme le monde.*

Démosthène? *Hercule nu.*

Socrate? *Le Nérée des orateurs.*

Pindare? *L'aigle.*

Sophocle? *Le sommet du Parnasse.*

Caton? *Le plus grand des mortels.*

Tacite? *Le maître de la politique, l'arbitre de l'immortalité.*

Dion Prusias? *Un philosophe et un orateur auquel on ne trouve personne à préférer.*

Ennius? *Une relique qu'il faut adorer comme les vieux chênes des forêts sacrées.*

Euripide? *Le poëte moraliste dont tous les vers sont des perles.*

Esope? *Le philosophe des enfants.*

Horace? *Le phénix des lyriques.*

Térence? *Le plus beau, le plus élégant, le plus latin des Latins.*

Pétrone? *La candeur, la grâce et la douceur.*

Plutarque? *L'éducateur de Trajan.*

Polybe? *Le sanctuaire de la politique.* Ainsi des autres[1].

Ce qu'ils pensaient au seizième siècle des auteurs païens et des auteurs chrétiens, les protestants lettrés continuent de le penser et de le dire. Au dernier siècle existait en Hollande le célèbre triumvirat de la philologie. Les triumvirs étaient Walkenaer, Hemster-Huys et Ruhnkenius. Ils passaient pour les dé-

[1] Baltass. Bonifacius. *Histor. Ludicr.*, 1656. In-4°, lib. IV.

positaires de toutes les bonnes traditions de la Renaissance et les interprètes aristocratiques de la belle antiquité. Or le premier, en parlant des *Mimes* de Sophron et de ceux de Laberius, s'exprime ainsi, dans son commentaire sur les *Adoniazuses* de Théocrite : « NOUS SOMMES ICI DES CENTAINES D'AMATEURS DE LA BELLE ANTIQUITÉ QUI, POUR RETROUVER CES DEUX PETITS OUVRAGES, DONNERIONS TRÈS-VOLONTIERS LES ONZE VOLUMES IN-FOLIO DE SAINT AUGUSTIN, dont cependant nous ne voudrions pas que le savant traité de la Cité de Dieu fût perdu [1]. »

Tous les ouvrages du plus vaste génie chrétien pour deux méchants et inutiles opuscules païens ! Voilà le vœu des Renaissants luthériens et le cas qu'ils faisaient des monuments du christianisme ! Et l'on viendra nous dire que les réformateurs et les réformés furent ennemis des lettres païennes !

La fièvre de l'antiquité qui travaillait les protestants du seizième siècle ne peut se comparer qu'à la fièvre de l'or qui s'est emparée de l'Europe actuelle. Pendant qu'avec une ardeur infatigable les uns fouillent les champs de la Grèce et de Rome, les autres avec non moins d'ardeur convertissent en

[1] Exiguos hos duos libellos nos quidem centeni hic in otiis incorruptæ antiquitatis amatores, integris undecim sancti Augustini, cujus tamen opus eruditum de Civitate Dei perditum nollemus, [illegible] voluminibus pretii [illegible] redimeremus. — P. 202, édit. de Leyde.

volumes les résultats de tant de recherches, et les versent dans le public. On est vraiment étonné du nombre prodigieux de livres païens qui sortirent de leurs presses. Outre les dictionnaires et les grammaires grecques et latines, les traités de prononciation et de prosodie, les philosophies des langues anciennes, les *elucidaria carminum*, on voit paraître avec notes, commentaires, gloses, scolies et éloges interminables, tous les auteurs profanes grecs et latins, tantôt en grands formats pour les hommes plus avancés, tantôt en petits formats et en traités séparés pour la jeunesse.

En tête de cette armée païenne s'avançant à la conquête de l'Europe, marche l'*Andrienne* de Térence, sortie des presses de Charles Estienne en 1547 et portant pour titre *P. Terentii afri comici, omni interpretationis genere, in adolescentulorum gratiam facilior effecta; adjectus est index latinarum et gallicarum dictionum.* Un pareil livre, avec un pareil titre, prouve mieux que tous les discours l'esprit de l'époque. Sur la même ligne on trouve la *Médée* d'Euripide, qu'on explique aux enfants et qu'on se plaît à leur faire déclamer. Cette déclamation, toujours accompagnée d'applaudissements, plaisait surtout au jeune Henri Estienne, qui conçut un violent désir de devenir lui-même acteur. Il dévore la grammaire grecque; bientôt on lui met *Médée* entre les mains:

il l'apprend par cœur, il la déclame, il devient Grec et aussi protestant.

Successeur de son père, il inonde l'Europe de ses éditions d'auteurs profanes. En 1549 paraît *Horace* complet, avec notes et arguments; en 1554, *Anacréon* complet, avec traduction latine et commentaires; en 1556, *tous les lyriques grecs*, avec traduction latine, remarques et variantes. La même année, les idylles de *Moschus*, de *Bion* et de *Théocrite*, avec traduction latine et arguments; en 1557, *Aristote* et *Théophraste*; même année, *Eschyle*, avec notes; *Maxime de Tyr*, le platonicien; en 1559, *Diodore de Sicile*; en 1560, *Pindare*, avec traduction latine en regard; en 1561, *Xénophon*, avec de nombreuses notes; en 1562, *Sextus Empiricus*, philosophe pyrrhonien, *græce nunquam, latine nunc primum editus*; même année, *Themistius*.

En 1563, fragments de tous les anciens poëtes latins, *Ennius*, *Accius*, *Lucilius*, *Laberius*, *Pacuvius*, *aliorumque multorum*; même année, *Thucydide*, grec et latin, avec notes et commentaires; en 1566, l'*Anthologie*, recueil des poëtes épigrammatiques, avec double texte, notes et tout ce qui est nécessaire pour sentir le sel de ces pièces si propres à former l'esprit et le cœur de la jeunesse chrétienne. De 1566 à 1592, trois fois *Hérodote*, grec et latin; en 1566, les grands poëtes grecs,

Homère, *Orphée*, *Callimaque*, *Aratus*, *Nicandre*, *Théocrite*, etc., etc., avec notes et préfaces à la gloire des auteurs. En 1567, *Polémon* et *Himerius*, grec, avec ample annotation; même année, les *Médecins grecs*, avec notes *et index non solum copiosus, sed etiam ordine artificioso omnia digesta habens*; même année, choix des tragédies d'*Eschyle*, de *Sophocle* et d'*Euripide*, avec traduction latine en regard; en 1568, *Sophocle*, avec un commentaire sur toutes les tragédies; même année, *Sophocle* et *Euripide*, avec un traité de l'orthographe de ces deux auteurs. Même année encore, *Maximes des rois*, *des capitaines*, *des philosophes et autres personnages anciens*, grec avec une traduction latine.

En 1569, *Maximes et pensées* des comiques grecs, grec et latin; en 1570, *Épigrammes grecques*, interprétées mot à mot; même année, *Diogène Laërce*, vies, doctrines, maximes des philosophes, grec-latin; même année encore, *Conciones*, choix de discours tirés des historiens grecs et latins, avec index et applications; en 1572, *Plutarque* complet, grec et latin, enrichi de notes et d'appendices; en 1573, la poésie philosophique de la Grèce, *Empédocle*, *Xénophon*, *Timon*, etc., avec notes et préfaces; en 1573, *Éloges de la vertu*, tirés des auteurs grecs et latins; en 1574, *Apollonius de Rhodes*, avec notes;

en 1575, discours d'*Eschine*, *Lysias*, *Andronide*, *Dicéarque*, *Lycurgue*, etc., grec et latin; même année, *Horace*, avec notes, arguments, remarques de tout genre; en 1576, *Plaute* et sa latinité; en 1577, *Cicéron*, épîtres, avec longs commentaires; même année, *Callimaque de Cyrène*, hymnes, épigrammes, avec notes et commentaires; même année, *Virgile*, avec des notes de tout genre; en 1578, *Centons d'Homère et de Virgile*; même année encore, *Platon* complet; en 1579, *Théocrite et les autres poëtes grecs*, idylles, épigrammes, etc., avec un grand luxe de notes; en 1581, *Hérodien*, avec commentaires; même année, *Pline le jeune*; en 1585, *Aulu-Gelle* et *Macrobe*; en 1587, les *Critiques grecs*, avec notes; en 1588, *Denys d'Halicarnasse*; en 1589, *Dicéarque*, grec et latin; en 1592, *Dion Cassius*, *Appien*, *Xiphilin*, grec et latin; en 1593, *Isocrate*, discours et lettres, grec et latin, avec notes; en 1594, *Memnon*, histoires choisies, grec et latin, et beaucoup d'autres.

Ce n'est là qu'une faible partie des travaux de la Réforme en faveur de l'antiquité classique. Pendant tout le cours du seizième siècle, les presses protestantes de Leipzig, de Bâle, d'Amsterdam et de Genève rivalisèrent d'activité avec celles d'Estienne pour reproduire les ouvrages des païens de Rome et d'Athènes. Que vous en semble? Ces faits incontestables prouvent-ils que les réformateurs

et les réformés furent, comme on le prétend, ennemis de la Renaissance? Ne prouvent-ils pas plutôt l'engouement universel de cette époque pour l'antiquité païenne, et en particulier l'importance extrême que la Réforme attachait au mot d'ordre de ses chefs : SEMEZ DES HUMANISTES, ET VOUS RÉCOLTEREZ DES PROTESTANTS.

CHAPITRE XIV.

PROPAGATION DU PROTESTANTISME (*fin*).

Réprobation de la philosophie et de la poésie du libre penser. — Léon X, Paul II. — Le libre penser conduit au Protestantisme. — Justesse du mot d'ordre des chefs de la Réforme. — Vermiglio. — Curion. — Dudith. — Gilbert de Longueil. — Autres noms. — Les familles Gentilis et Beccaria. — Averrani. — Landi. — Jugement porté sur toute cette génération d'humanistes.

L'étude passionnée des anciens produisait invariablement un grand mépris pour le christianisme et une grande admiration pour le paganisme. De ce double sentiment naissaient et l'impatience du joug de l'enseignement catholique et le désir du libre penser. Or, le libre penser avait son complément dans le Protestantisme. De là le fait bien remarquable et non moins douloureux d'une foule de Renaissants qui passent du catholicisme au Protestantisme, afin de *socratiser* à leur aise.

Dès le commencement du seizième siècle, en 1512, Léon X avait solennellement flétri la nouvelle philosophie et la nouvelle poésie, en déclarant qu'elles

étaient infectées jusque dans leurs racines : *Philosophiæ et poeseos radices esse infectas*[1]. Ses successeurs, et en particulier Paul II, réprimèrent énergiquement les propagateurs du libre penser en Italie. « Il y eut un pape, dit le protestant Leibnitz, assez *entêté* pour former une espèce d'inquisition contre les *poëtes*, dans le temps que les bonnes lettres commençaient à renaître. *Il croyait qu'ils voulaient rétablir le Paganisme;* mais on se moqua de ses soupçons[2]. » Autant de mots, autant d'erreurs. Paul II n'était point un pape entêté, mais le gardien zélé et vigilant du dépôt de la foi. Dans la seconde livraison de cet ouvrage nous avons vu que ce ne furent point les *poëtes* qu'il proscrivit, mais les philosophes de l'académie païenne de Callimaque; on *ne se moqua point de ses soupçons*, attendu qu'ils étaient bien fondés, et que dans la réalité ses successeurs bannirent, avec raison, le platonisme et la philosophie grecque de l'Italie.

Néanmoins les germes de cette philosophie, ainsi que la culture ardente du paganisme littéraire, produisirent leurs fruits en Italie et dans les autres pays demeurés catholiques. Citons quelques exemples. Déjà nous avons vu tous les chefs du Protestantisme arriver par l'étude de l'antiquité à *l'émancipation de la pensée;* nous les avons entendus re-

[1] *Bull. Regim. apostol.* — [2] *Œuvres*, t. V, p. 50.

commander cette étude comme un excellent moyen de recruter l'armée des libres penseurs. Leur instinct, leur expérience ne les trompaient pas.

Pierre Martyr Vermiglio, né à Florence en 1500, avait sucé dès le berceau un lait païen. Comme un grand nombre de dames italiennes de cette époque, sa mère s'était passionnée pour les auteurs de l'antiquité. Elle-même apprit la langue latine à son jeune enfant, en lui faisant étudier les comédies de Térence. De l'école de sa mère, ou plutôt de celle de Térence, Vermiglio passa sous la direction de Marcel Virgilio, célèbre Renaissant qui enseignait alors le latin à la jeune noblesse florentine. Il eut pour condisciple François de Médicis, Alexandre Caponi et Pierre Vettori.

Dans son admiration pour l'antiquité, ce dernier avait puisé un tel mépris du moyen âge, ce n'est pas assez, une telle haine du christianisme, qu'étant ambassadeur de sa république, il écrivait : « Si nous voyons bientôt les Turcs débordant en Italie, *ce sera tant mieux*. Car je m'accommode mal de l'ivresse de ces prêtres, je ne dis pas du pape, qui, s'il n'était pas prêtre, serait un grand homme [1]. » Sur quoi un écrivain protestant ajoute : « On le voit, ici il ne s'agit pas du chef, il s'agit des ministres de la religion ; il ne s'agit pas de quelques abus de

[1] M. Artaud, *Machiavel*, t. I, p. 245

pouvoir, il s'agit du caractère même qui constitue le sacerdoce et qui donne action sur les consciences : *c'est là ce qu'on attaque*[1]. »

L'âme toute pleine de l'antiquité et fort légèrement pourvue d'esprit et de connaissances chrétiennes, Vermiglio entre chez les dominicains de Fiesole, et s'applique avec ardeur à l'éloquence. Après trois ans il est envoyé à Padoue, où il étudie la philosophie d'Aristote. Mais, persuadé que ce n'était point connaître Aristote que de le connaître comme saint Thomas, il apprend le grec afin de lire le philosophe de Stagire dans sa langue originale. A l'âge de vingt-six ans on lui confie le ministère de la prédication, qu'il remplit avec éclat dans les principales villes d'Italie. Mais ses goûts d'enfance ne l'abandonnent pas. Comme Luther à Erfurth, Zwingli à Vienne et Calvin à Bourges, Vermiglio, tout en faisant ses sermons, consacre le plus de temps possible au culte de la belle antiquité. On le voit enseigner tour à tour la philosophie et la poésie grecques. A Verceil il explique Homère, à la prière de Benoît Cusani, *avec lequel il passe souvent des nuits entières sur des livres grecs*.

La bonne opinion qu'on avait de son mérite le fait nommer abbé de Spolète. C'est là que les *Commentaires de Bucer sur les Évangiles* et le *Traité* de

[1] M. Matter, *Histoire des doct. moral.*, t. I, p. 114.

Zwingli *sur la vraie et fausse religion* lui tombent entre les mains. Le Protestantisme rencontrant le libre penser, c'est l'éclair rencontrant l'éclair. Vermiglio, qui, comme tant d'autres, avait puisé le second dans ses études païennes, se sent entraîné vers le premier. Le missionnaire catholique devient en chaire un libre penseur. Grand fut le scandale produit par ses doctrines, et non moins grande l'obstination de Vermiglio à les soutenir.

Un soir il va trouver quelques Renaissants de ses amis, Paul Lancisi, maître de langue latine au collége de Vérone, Antonio Flaminio, Jean Valdès et Galeas Caracciolo. Encouragé par eux, il quitte secrètement l'Italie, se rend à Zurich, puis à Strasbourg, se marie, passe en Angleterre, de là dans les Pays-Bas, puis à Genève, et enfin revient à Zurich, où il meurt en 1562.

Sur les pas de Vermiglio nous voyons, quelques années plus tard, un autre Renaissant prendre la même route et aller en Allemagne épanouir son libre penser : c'est le fameux Curion, né en 1503, nourri de prose et de poésie païennes, et qui à vingt-deux ans va se faire luthérien. Il part avec deux jeunes gens de ses amis et animés des mêmes dispositions, Jacques Cornelio et François Guarini. Ces deux derniers deviennent *ministres du saint Évangile* de la raison, et Curion professeur de belles-lettres à Lau-

sanne et à Bâle. Tite-Live, Cicéron, Appien, Juvénal, Plaute, les maîtres de son enfance, sont les compagnons inséparables de sa vie et les modèles de sa mort. C'est dans leurs bras qu'il rendit l'esprit en 1569.

En écrivant l'histoire d'un trop grand nombre de Renaissants, le mot d'Érasme revient involontairement sous la plume. Paganisés dès l'enfance, ces lettrés tendent au Protestantisme comme le poulet tend à sortir de sa coquille, afin de respirer en plein air. Œufs pondus par Érasme, ils désirent Luther qui doit les faire éclore : *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit*. Le fameux Dudith en est un nouvel exemple. Né en Hongrie en 1533, il reçoit dans son pays la première teinture des lettres et vient se *perfectionner* en Italie dans la philosophie et la littérature. A Venise, à Padoue, à Florence, il a pour maîtres les Renaissants les plus célèbres : Manuce, Robertello, Vettori.

Il se passionne pour Cicéron à tel point qu'il ne peut pas plus s'en séparer que l'ombre du corps, et qu'il écrit *trois fois de sa main* tous ses ouvrages, afin de s'imprimer profondément ses pensées dans l'esprit et prendre plus sûrement son style. En quittant l'Italie, Dudith vient à Paris, où il s'applique à la philosophie sous un Renaissant connu, François Vicomercato. Mais, comme tous ceux que nous

avons nommés, il se livre en même temps à son goût pour l'antiquité païenne, en étudiant, sous la direction d'Ange Caninio, la littérature grecque.

Riche de toutes ces connaissances, faible rempart contre les passions du cœur et surtout contre l'orgueil de la raison, Dudith retourne dans son pays, où il est pourvu d'un canonicat de Strigonie. Le Protestantisme lui apparaît bientôt comme le complément de l'émancipation de l'homme et comme le représentant du progrès. Dudith secoue le joug de l'autorité et entre dans le Protestantisme par la porte du mariage. Une fois sur le *terrain de la liberté*, il socratise à son aise; de luthérien il se fait socinien; puis, après une halte assez courte, il continue sa marche, nie jusqu'aux vérités fondamentales du christianisme, et finit par s'endormir dans l'indifférence. C'est dans cet état, dernier terme du rationalisme, que la mort vint le frapper le 23 février 1589.

Dudith paya son tribut à l'antiquité classique en dotant l'Europe d'un volume in-folio de *Commentaires sur la météorologie d'Aristote*, de *poésies* latines dans le goût du temps et de *lettres* aux principaux chefs de la Réforme.

A cet exemple ajoutons celui de Bullinger. Né en 1504, en Suisse, dans le catholique canton de Lucerne, Bullinger est destiné aux études par

son père, qui lui-même ne manquait pas de culture intellectuelle. Mais en ce temps-là les auteurs païens n'étaient pas expliquées à la jeunesse, en sorte que, dit le biographe protestant, *les études étaient à peu près nulles partout*. Bullinger fut donc envoyé, à l'âge de douze ans, dans le duché de Clèves, à l'école de Mosellanus, Renaissant célèbre, et que l'étude de l'antiquité païenne conduisit, comme tant d'autres, au Protestantisme. Sous la direction de ce nouveau maître, Bullinger s'adonne avec passion à l'étude de la belle antiquité. De Clèves il passe à Cologne, où, tout en étudiant la logique, il se livre, à l'exemple de Luther et de Zwingli, au commerce des muses. Il dévore Aulu-Gelle, Macrobe, Quintilien, Pline, Solin, etc. Cependant il devient prêtre, puis curé dans son pays. Le Protestantisme éclate, Bullinger renonce au sacerdoce, retourne au culte de la belle antiquité, se fait protestant, se marie, est créé ministre et devient le successeur de Zwingli [1].

Vers le même temps, la Hollande nous offre un nouvel exemple de l'influence des études païennes sur la foi de la jeunesse. En 1507 naquit à Utrecht Gilbert de Longueil. Doué d'une grande ouverture

[1] Ea tempestate studia fere erant nulla ubivis locorum... papistico sacerdotio valedicens litteris se denuo addixit, etc. — Melch. Adam., *Vit. erudit.*, t. I, p. 227.

d'esprit, le jeune enfant entend ses maîtres exalter jusqu'aux nues les auteurs païens qu'ils lui font expliquer. Il se passionne pour ces grands modèles, apprend à fond leur langue et se rend en Italie pour se perfectionner dans la connaissance de l'antiquité. Il en rapporte la conviction que bien penser, c'est penser comme les grands génies de la Grèce et de Rome, dont il a entendu les louanges retentir à tous les échos de Florence, de Venise et de Padoue.

Rentré dans son pays, on lui parle d'humanistes habiles qui, au nom de Platon et d'Aristote mieux connus, battent en brèche l'enseignement catholique. La vérité ne peut être que du côté de la science et des lumières, et non avec l'ignorance et la barbarie. Or, ces humanistes dont le nom est dans toutes les bouches s'appellent Ulric de Hutten, Luther, Camerarius, Mélanchthon. Longueil se range de leur parti, il est protestant. A l'aise au sein de la Réforme, il prépare aux autres la voie que lui-même a suivie. Vingt années de labeur sont consacrées à traduire, annoter, commenter la vie d'Apollonius de Tyane, par Philostrate; les Métamorphoses d'Ovide, les lettres de Cicéron, les vies de Probus et les comédies de Plaute! C'est avec ce trésor de mérites que Longueil, dépouillé de la foi de son baptême, parut devant Dieu au commencement de l'année 1543.

Nous pourrions étendre beaucoup cette nomenclature, et montrer par de nouveaux exemples pris dans tous les pays la justesse du mot d'ordre donné par les chefs de la Réforme : SEMEZ DES HUMANISTES, ET VOUS RÉCOLTEREZ DES PROTESTANTS. Qu'il nous suffise de nommer, en Angleterre, Milton; en Allemagne, Cisner, Schuler, qui prit le nom de *Sabinus;* en France, Lefèbre de Caen, la Ramée, Barthélemy Aneau, Cordier, Chandieu; en Italie, Gregorio Leti, et cet Averani, de Florence, qui à force d'étudier l'antiquité devint non-seulement protestant, mais stoïcien. On jugera de ce qu'il était quand on saura qu'il nous a laissé quatre-vingt-six dissertations sur les épigrammes grecques; vingt-six sur les tragédies d'Euripide; cinquante-huit sur Thucydide; trente et une sur Tite-Live; quarante-cinq sur Virgile; quatre-vingt-douze sur Cicéron. Jamais il ne se promenait sans déclamer des vers d'Homère, de Pindare, de Tibulle. Pour couronner tous ses travaux il traduisit Salluste en grec.

C'étaient quelquefois des familles entières qui passaient de la Renaissance au Protestantisme. Ainsi, nous voyons la famille des Gentilis, de la Marche d'Ancône, franchir les frontières d'Italie et donner au Protestantisme helvétique non-seulement des adeptes, mais des apôtres; nous voyons un membre de l'ancienne famille Beccaria, de Florence, pas-

sionné pour l'antiquité païenne, quitter sa ville natale, embrasser le Protestantisme et s'établir en Danemark, où il prit le nom de Becker, et devint le chef d'une famille qui existe encore. En France, nous voyons à la suite de Calvin, de Bèze, de Cordier, de Farel, de Ramus, le fameux Dolet, donner un tel essor à son libre penser que d'erreurs en erreurs il tombe dans l'impiété la plus révoltante. Il était ami intime d'*Hortensius Landi*, autre Renaissant, dont un contemporain a écrit quelques lignes qui révèlent ce qu'était en général toute cette génération d'humanistes. « A Bologne, dit cet auteur, nous avons connu à fond Hortensius Landi. A Lyon il nous répéta cette maxime : Chacun fait les lectures de son choix; pour moi, je n'aime que le Christ et Cicéron. Le Christ et Cicéron me suffisent. En attendant il n'avait le Christ ni dans les mains ni dans ses livres : l'avait-il dans le cœur? Dieu le sait. Ce que nous savons de sa propre bouche, c'est qu'en fuyant l'Italie pour venir en France, il n'emporta comme consolation du voyage ni l'Ancien ni le Nouveau Testament, mais les lettres familières de Cicéron. Nous ne nous serions pas mis en peine de parler de cet homme ni de sa fortune, digne de sa vie, ni de sa légèreté, ni de sa *mollesse*, ni de ses mœurs nullement religieuses, si nous ne savions pour l'avoir vu de nos propres yeux que les mêmes vices, le même

orgueil, sont communs à tous *ces singes de Cicéron.* »

On le comprend sans peine, Landi devint protestant[1].

[1] Nobis Bononiæ intus et in cute cognitus est. Lugduni vero hoc nobis repetebat apophthegma : « Alii alios legunt, mihi solus Christus et Tullius placent; Christus et Tullius solus satis est. » Sed interim Christum nec in manibus habebat, nec in libris; an in corde haberet Deus scit. Hoc nos ex ejus ore scimus, illum cum in Galliam confugeret neque Vetus neque Novum Testamentum tulisse pro itineris et miseriæ solatio, sed familiares epistolas M. Tullii. Hujus et fortunam tali vita dignam, et levitatem et mollitiem et mores minime religiosas paucis descripturi fueramus, nisi eadem improbitate ac petulantia esse sciremus omnes, quotquot hujusmodi propius nosse contigit, ex istis simiis Ciceronis. — Joan. Ang., Odonus *epist.*, 29 oct. 1535, Argentorat. Nicéron, *Mémoires*, art. *Dolet.*

CHAPITRE XV.

TÉMOIGNAGES.

Le Protestantisme venu de la Renaissance. — Témoignage de l'auteur protestant Gottlieb Buhle. — De l'étude de l'antiquité est sorti le libre penser. — Le mépris du christianisme. — La révolte contre l'Église. — Mot d'ordre des chefs du Protestantisme. — Témoignage du docteur de Sorbonne Beda. — Mépris d'Érasme et des Renaissants pour les Pères et les docteurs de l'Église qui ne savaient pas le grec. — Réfutation. — Témoignage du comte de Carpi. — Sa lettre à Érasme. — La Renaissance vraie cause du Protestantisme. — État de l'Allemagne avant et après la Renaissance. — Effets des études païennes sur les âmes. — Conclusion.

Nous venons de montrer, d'une part, que les chefs de la Réforme furent les élèves passionnés et les ardents propagateurs de la Renaissance philosophique et littéraire ; d'autre part, qu'ils regardaient l'étude de l'antiquité grecque et romaine comme un puissant moyen de disposer les esprits au Protestantisme : et les faits nous ont révélé la justesse de leurs prévisions. Mais la part que nous attribuons ici à la Renaissance n'est-elle point exagérée ? Les exemples que nous avons cités, et ceux en plus grand nombre

qu'on pourrait citer encore, sont-ils aussi démonstratifs qu'ils le paraissent? Ce n'est pas à nous qu'il appartient de répondre, c'est à l'histoire.

L'auteur protestant Gottlieb Buhle s'exprime ainsi dans son *Histoire de la philosophie* : « Pendant le moyen âge, où l'homme, dépourvu de toutes connaissances scientifiques, dominé par une aveugle crédulité et plongé chaque jour de plus en plus dans la barbarie, la littérature et la philosophie de l'antiquité cessent pour nous, comme on voit les ténèbres succéder à un beau jour. L'HISTOIRE MODERNE DE L'ESPRIT HUMAIN COMMENCE A L'ÉTUDE DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE. Le contraste frappant du goût exquis qui dirigeait les anciens artistes, poëtes, historiens et rhéteurs, ET DE LA LIBERTÉ DE PENSER QUI GUIDAIT LES PHILOSOPHES, avec les caractères de barbarie que la hiérarchie[1] et la scolastique avaient imprimés à toutes les productions des siècles où elles dominaient, firent sentir vivement à l'homme *la honte de l'oppression sous laquelle il avait gémi jusqu'alors*[2]. »

Après avoir rappelé l'ardeur incroyable avec laquelle on étudia les anciens, il a soin d'ajouter que de cette étude naquit le libre penser, et qu'alors s'établit le duel entre le principe d'autorité et le principe

[1] Lisez l'Église.

[2] *Histoire de la philosophie moderne*, 6 vol. in-8°. Introduction, p. 2.

d'indépendance intellectuelle, entre l'Église et les humanistes. « De là, dit-il, surgirent des événements dont la propagation des lumières *et la liberté de penser* devaient être le résultat nécessaire. A la vérité, la LUTTE FUT LONGUE ENTRE LA HIÉRARCHIE ET CEUX QUI, ÉCLAIRÉS PAR LA LECTURE DES GRECS ET DES ROMAINS, déchirèrent le voile dont l'Église couvrait son système, démasquèrent sa perversion et démontrèrent le peu de fondement de ses prétentions... ELLE NE PUT ÉCHAPPER AU MÉPRIS DE TOUTES LES PERSONNES ÉCLAIRÉES, DU MOMENT OU L'ON CONSULTA LES OUVRAGES ORIGINAUX DES GRECS... LA PHILOSOPHIE MODERNE DATE DU RÉTABLISSEMENT DES ANCIENS [1]. »

Ici tout commentaire serait superflu. Ce précieux témoignage révèle clairement la pensée intime des réformateurs, le fruit qu'ils retiraient des études classiques et la justesse de leur mot d'ordre. Insistant sur ce point fondamental, l'auteur nous décrit la manière dont les chefs du Protestantisme, aidés de la Renaissance, s'y prirent pour inaugurer le règne du libre penser : « Les lumières, dit-il, dont la Renaissance et l'étude de la littérature et de la philosophie ancienne avaient rallumé le flambeau en Italie répandirent aussi leur *influence bienfaisante* dans les contrées voisines, spécialement en Allemagne. Vers la fin du quinzième siècle et au commen-

[1] *Hist. de la philos. moderne*, 6 vol. in-8°. Introduct., p. 4.

cement du seizième, les savants italiens comptaient parmi leurs disciples un grand nombre d'étrangers qui étudiaient avec eux les ouvrages classiques de l'antiquité. De retour dans leur terre natale, ils y répandaient les *germes* de connaissances plus approfondies, qui ne tardaient pas à se développer parmi leurs compatriotes et à y *fructifier abondamment*[1]. »

A la vue des nouveautés et de l'esprit d'indépendance qui, sous le couvert des Grecs et des Romains, se manifestaient de toutes parts, le principe chrétien de foi et d'autorité poussait le cri d'alarme et combattait avec vigueur : on sentait dès lors qu'il y avait là tout autre chose qu'une question de forme et de littérature. « Cependant, continue l'auteur, la lutte pénible que Pétrarque, Boccace, les savants grecs et leurs amis avaient eu à soutenir en Italie contre la barbarie de la scolastique, les *prétentions de la hiérarchie* et les ténèbres de la superstition, cette lutte dut s'étendre dans les pays voisins. Aussi, les hommes *éclairés* de ces contrées s'attachèrent-ils d'*abord à signaler le néant de la scolastique*, à dessiller les yeux du peuple soit par des plaisanteries, soit par des déclamations sérieuses sur l'ignorance, les préjugés, la paresse, le libertinage et la turpitude des moines; *enfin à démontrer le besoin pressant de réformer les études littéraires*, et d'introduire

[1] *Hist. de la philos. moderne*, 6 vol. in-8°. Introd., p. i.

une philosophie moins absurde. Il fallait purger le terrain de toutes les mauvaises herbes qui le couvraient. C'était le travail le plus méritoire qu'on pût entreprendre à cette époque : IL PRÉPARAIT LES ESPRITS A RECEVOIR UNE PHILOSOPHIE NOUVELLE [1]. »

Mepris du moyen âge, admiration de l'antiquité païenne : voilà toute la tactique, en voici les résultats. L'historien philosophe ajoute : « Dès qu'on se fut remis à l'étude *des langues anciennes et des écrivains profanes*, on fut frappé de la différence énorme qui existait entre la philosophie ancienne, puisée à sa source, et la scolastique dominante, et on sentit vivement combien l'une était difforme, et l'autre, au contraire, *attrayante pour la raison*. Les savants durent donc enfin étudier la Bible et les anciens Pères de l'Église dans leur langue originale. CES TRAVAUX LEUR FIRENT APERCEVOIR UNE DIFFÉRENCE NON MOINS FRAPPANTE ENTRE LE CHRISTIANISME ÉVANGÉLIQUE ET L'ANCIENNE CONSTITUTION DE L'ÉGLISE, D'UN CÔTÉ; LA THÉOLOGIE DOGMATIQUE MODERNE ET LA PAPAUTÉ, DE L'AUTRE.

» Une pareille découverte ne put manquer d'opérer peu à peu dans la croyance religieuse des théologiens instruits et raisonnables une révolution, non moins grande que celle qui avait été en philosophie la suite de la restauration des belles-lettres ancien-

[1] *Hist. de la philos. moderne*, t. II, p. 403, 4 et 5

nes..... L'indignation des personnes éclairées du peuple ne fit que s'accroître à mesure que l'étude de la littérature classique de l'antiquité, de la Bible dans la langue originale et de l'ancienne histoire de l'Église, se répandit en Allemagne. Cette étude leur fournit même les armes les plus redoutables dont ils pussent se servir contre la hiérarchie. IL N'EST PAS ÉTONNANT QUE LES PREMIÈRES ATTAQUES DIRIGÉES EN 1517, PAR MARTIN LUTHER, AIENT RÉUSSI AU DELA DE TOUTE ESPÉRANCE [1]. »

Comme de raison, l'écrivain protestant s'extasie devant ces beaux résultats; il bénit la Renaissance qui les a donnés et rappelle avec une joie mêlée d'orgueil la profonde sagesse et l'immense portée du mot d'ordre des chefs de la Réforme : *Semez des humanistes, et vous récolterez des protestants.* « Comme il était, dit-il, dans l'esprit du Protestantisme de faire faire de grands progrès au génie *philosophique*, les réformateurs, Luther, Mélanchthon, Zwingli, Calvin, Bullinger, Œcolampade, Camerarius, Eobanus Hessus, et les autres savants ligués avec eux pour arriver au même but, se trouvèrent dans une situation telle, au milieu des grands intérêts de la Réforme, qu'il leur était à peine possible de faire autre chose que de RECOMMANDER INSTAMMENT L'ÉTUDE

[1] *Hist. de la philos. moderne*, t. II, p. 116.

DES LANGUES ANCIENNES COMME LE MEILLEUR MOYEN DE CONDUIRE A UNE THÉOLOGIE PLUS RAISONNABLE [1]. »

Si, résumant ce témoignage péremptoire, on fait l'inventaire des bénéfices produits et à produire par l'étude assidue de l'antiquité, on trouve, au jugement des chefs du Protestantisme, la liberté de penser, le mépris de l'enseignement et de l'autorité catholique, la preuve que la philosophie chrétienne et la littérature chrétienne ne sont que barbarie, que l'Église est tombée dans l'erreur et la corruption, la nécessité de réformer tout cela, non en consultant la tradition, ni les docteurs, ni la Bible interprétée par l'Église, mais en lisant soi-même dans le grec et l'hébreu les Pères et l'Écriture, et en les expliquant, d'après les textes originaux, sous l'inspiration du libre penser.

Aux écrivains protestants se joignent, pour constater ces résultats de l'étude passionnée de l'antiquité païenne, les auteurs catholiques. Dès 1529 le docteur Beda, une des gloires de la Sorbonne, reprochant à Érasme ses injures envers les siècles chrétiens, s'exprime en ces termes : « De quelle valeur auraient été les anciens docteurs catholiques s'ils n'avaient pas connu le grec ? Je n'en sais rien, dit Érasme. — Voyez, lecteur, avec quelle jactance Érasme se pose, lui, le Febvre d'Etaples, et à peu

[1] *Hist. de la philos. moderne*, t. II, p. 42[illegible].

près tous les disciples de Luther, au-dessus de tous les docteurs purement latins. Ainsi, suivant Érasme, on doit compter pour peu de chose en théologie les souverains pontifes saint Léon Ier et saint Léon III, saint Grégoire le Grand, saint Isidore, Alcuin, Raban, Aymon, saint Anselme, saint Bernard, Hugues et Richard de Saint-Victor, Pierre Lombard, Guillaume d'Auxerre, saint Thomas, saint Bonaventure, Alexandre de Halès et leurs illustres collègues! — Quelle pouvait être, dit Érasme, en fait de théologie, la valeur de tous ces hommes, puisqu'ils ne connaissaient pas la grammaire grecque? — C'est comme s'il disait : A peu près nulle. Et il ne voit pas que si les Grecs ont leur grammaire, les Hébreux la leur et nous la nôtre, il n'y a cependant pour tous qu'une seule et même théologie, et que toute cette théologie, autant que le Saint-Esprit l'a jugé utile, est très-heureusement infusée ou traduite dans la langue latine!

« Pensez-vous qu'Érasme donne à saint Grégoire le surnom de Grand? Jamais. — Folies et fadaises [1], tels sont à ses yeux les ouvrages de l'immortel pontife. Il ne savait pas le grec, et moi je le sais, et même l'hébreu; dès lors il n'est d'aucune autorité en théologie, ni lui ni les autres auteurs ou docteurs

[1] Aut fatua sunt aut insulsa Gregorii vere Magni litteraria monumenta. — *Id.*

latins[1]. — Il faut lui répondre : Si vous n'en croyez à personne, croyez-en du moins aux ouvrages de théologie que nous ont laissés les docteurs purement latins; croyez-en à l'immense moisson qu'ont produite les semences des lettres déposées dans le champ de l'Église latine. Puis, mettez en regard les heureux fruits qu'ont donnés à la sainte Église, avec toutes leurs langues, les Lefebvre, les Luther, les Œcolampade, les Mélanchthon, et tous les *bilangues* et les *trilangues* si fiers de leur savoir, depuis cette fureur de linguistique qui s'est manifestée, il y a environ dix ans [2]. Vos ouvrages, Érasme, et ceux de ces écrivains sont des monuments authentiques et tristement fameux, qui nous fixent sur ce point [3]. »

Ces cris d'alarmes partis de la première université de l'Europe rencontraient, même en Italie, de puissants échos parmi les catholiques intelligents qui avaient su se défendre de l'entraînement géné-

[1] Quid poterat, ait Erasmus, in re theologa absque linguæ græcæ peritia, qua et hebraica præter latinam instructus sum, Gregorius aut alii quilibet latini scriptores et doctores? — *In librum supplicationum Erasmi.* In-4°, édit. 1529, p. 71.

[2] Et appende quid bonæ frugis, suis linguis, Faber, Lutherus, Œcolampadius, Melanchthon et bilingues aut homines trilingues cæteri, linguis variis gloriantes, nunc a decennio ex quo plus quam antea emergere cœpit linguarum studium, in ipsam involverint sanctam Ecclesiam, etc. — *Id.*

[3] *Id.*

ral. Entre tous écoutons un homme du monde, un littérateur habile, un membre de la cour de Léon X. Répondant à Érasme, le célèbre comte Albert de Carpi disait, il y a plus de trois siècles, les mêmes choses que nous disons nous-mêmes aujourd'hui; et, chose bonne à remarquer, personne ne le trouvait étrange, personne ne songeait à l'accuser d'outrager l'Église. Sa magnifique lettre établit les points suivants : 1° L'étude de la littérature ancienne n'est pas *essentiellement* mauvaise; 2° néanmoins, c'est une viande creuse qui affaiblit le tempérament moral; 3° elle nourrit de vent les âmes qui s'y abandonnent; 4° elle porte au dégoût des études sérieuses et au mépris de la science catholique; 5° elle forme des hommes légers, sans force de résistance contre l'erreur; 6° elle exalte l'orgueil et porte à l'indépendance et à la révolte; 7° elle est la vraie cauce du Protestantisme.

« L'Allemagne est en feu, s'écriait-il, le reste de l'Europe sur un volcan, et tu dis, Érasme, que la première cause du mal, c'est la conduite scandaleuse de quelques prêtres, l'orgueil de quelques théologiens, la tyrannie insupportable de quelques moines. Que le torrent dévastateur ait plusieurs affluents, je ne le contesterai pas; mais la principale cause de cette tempête est ailleurs, et toi-même le reconnais lorsque tu dis : « LE PRINCIPE DE TOUT CELA, C'EST LA

GUERRE DES THÉOLOGIENS CONTRE LES LANGUES ET LES BELLES-LETTRES [1]. »

« TELLE EST LA CAUSE LA PLUS VRAIE DU MAL.

» De là est venue la haine entre les légistes et les théologiens, d'une part, et les Renaissants de l'autre. De là, la querelle de Reuchlin, première émanation du torrent impur. Je puis en parler, car je n'ai pas été étranger à cette affaire. Grâce à mes relations avec des hommes éminents, je n'ai pas médiocrement servi auprès de Léon X les intérêts de Reuchlin : les lettres qu'il m'a écrites en font foi. De là sortirent les *Lettres des hommes obscurs* qui livrèrent à la dérision les théologeins qui ne parlaient pas le beau latin. De là enfin, et tu le reconnais ingénument, il est arrivé que PARMI VOUS TOUS LES AMATEURS DE LA BELLE LITTÉRATURE SONT DEVENUS LES FAUTEURS DE LUTHER. TELLE EST LA CAUSE DE TANT DE MAUX [2].

[1] Sed alia præfecto magis fecerunt locum huic tempestati, quæ et tu non inficiaris cum ais : Principio erat cum linguis ac bonis litteris bellum theologroum. Illa enim verius origo fuit. — *Alberti Pii*, *Carporum comitis illustriss*, *ad Erasm. responsio*. In-4°, Romæ, 1526, p. 38. — Érasme lui-même en convenait : Fons rei malus est, odium bonarum litterarum et affectatio tyrannidis. — *Opp. Luther.*, Ienæ, t. I, p. 344.

[2] ..... Inde igitur demum factum est, quod et tu ingenue fateris, ut quotquot vestratum amabant bonas litteras, se Lutheri nascenti furori fautores exhibuerint. Hæc causa tantorum malorum fuit. — *Ibid.*

» Soutenu par de pareils adhérents, Luther, naturellement téméraire, ne mit plus de bornes à son audace et à son orgueil. O Dieu! quels malheurs eussent épargnés au monde ces champions de Luther, dans sa lutte contre la théologie catholique, s'ils *se fussent livrés avec moins de passion à l'étude des belles-lettres!* Combien il aurait mieux valu qu'ils ne les eussent jamais apprises, que de s'en servir pour allumer le vaste incendie qui met presque toute l'Allemagne en conflagration! Quel bonheur pour l'Allemagne si ces belles-lettres n'avaient jamais franchi les Alpes, et si les Allemands, contents de leur langue maternelle ou d'une langue latine quelconque, n'eussent jamais excité parmi eux de si atroces dissensions! Qu'il eût été meilleur de mal parler et de bien penser, que de débiter avec élégance des doctrines impies et bouleverser toute la république chrétienne, de commettre des barbarismes et des solécismes, que d'abolir la vraie religion et les mœurs des ancêtres!

» Tu le sais, avant que les *belles-lettres* eussent envahi la Germanie on voyait régner en ce pays la paix, l'union, la tranquillité; les Allemands se distinguaient par leur gravité, leur constance, leur modestie, leur amour pour les études sérieuses; chez eux, des philosophes distingués, des mathématiciens illustres, des théologiens éminents, une

religion admirable, une piété exquise, une félicité presque sans mélange [1]. »

Voilà l'effet de l'éducation chrétienne du moyen âge. Comme l'arome indique la nature de la fleur, cette odeur de vie répandue dans toute la société manifeste la qualité de l'éducation qui l'avait formée. Voici maintenant les effets de l'éducation nouvelle. « Aujourd'hui, continue l'illustre écrivain, tout a changé. Au lieu de la paix, la guerre; au lieu du repos, le tumulte; au lieu du calme, la tempête. Quelle cité jouit de la tranquillité? que dis-je? quelle maison n'est pas le théâtre d'une guerre intestine? Guerre entre les époux et les épouses, entre les parents et les enfants, entre les frères et les frères, entre les maîtres et les serviteurs. Les uns demeurent catholiques, les autres se font hérétiques. Dans tout le pays vous avez, pour les lois, la rapine, les brigandages, les homicides, le renversement des châteaux; pour la pudeur, le viol des vierges consacrées à Dieu et des lupanars; pour la gravité, la légèreté et la plaisanterie; pour la discipline, la licence; pour les études sérieuses, le bavardage et

[1] Antequam enim Germaniam bonæ litteræ invasissent, pax, quies, tranquillitas, singularis gravitas Germanis aderat. Constantia, modestia, studia optimarum disciplinarum, philosophi non ignobiles, mathematici clarissimi, theologi egregii, religio admiranda, pietas eximia, felicitas summa. — *Id.*, p. 29.

l'impertinence; pour la modestie, l'arrogance, les rixes et les contentions; pour la religion, l'hérésie et le blasphème; pour le bonheur, la suprême misère [1]. »

En reconnaissant comme nous que l'étude des lettres anciennes n'est pas essentiellement mauvaise, il fait à cet égard les mêmes réserves que nous faisons nous-même, montre le vide et le danger de cette étude, et indique les précautions dont elle doit être environnée, sous peine d'être toujours, ce qu'elle fut dès le principe, une source intarissable d'erreurs et de calamités.

« La grammaire, dit-il, la rhétorique et la poésie sont sans doute des choses belles et utiles; *mais elles ne font pas le sage*. Trop souvent, au contraire, elles rendent arrogants et présomptueux ceux qui en font leur étude exclusive. Tous les adhérents de Luther en sont la preuve. Il en est autrement des études sérieuses. La philosophie l'emporte autant sur l'éloquence que la rectitude du jugement sur la facilité d'élocution; la sagesse, sur le bavardage; la raison, sur la langue. Silencieux et muets, nous pouvons être sages; sans la connaissance des choses, sans l'étude de la sagesse, nous ne pouvons être hommes que de nom. N'usons donc pas des choses à rebours; que le langage serve à la raison, l'éloquence à la

[1] *Id.*, ibi.

sagesse, qu'elle soit son organe et son assaisonnement. *Il est absurde de sacrifier la nourriture à l'assaisonnement* : c'est la sagesse qui conduit au bonheur, non l'élégance du discours [1]. »

Il nous semble impossible de mieux caractériser le vide laissé dans les âmes par la Renaissance et le système d'études qu'elle a introduit. AVANT ELLE, L'ÉDUCATION ÉTAIT TOUTE SCIENTIFIQUE; DEPUIS, ELLE EST DEVENUE TOUTE LITTÉRAIRE : AU MOYEN AGE L'ÉDUCATION ÉTAIT UN COURS CONTINUEL DE PHILOSOPHIE; DEPUIS LA RENAISSANCE, ELLE EST UN COURS CONTINUEL DE RHÉTORIQUE. Alors elle apprenait à penser avant d'apprendre à écrire; depuis, elle apprend à écrire avant d'apprendre à penser. Alors elle formait des hommes de leur temps et de leur pays, en formant des chrétiens; depuis elle n'a formé trop souvent que des songe-creux et des utopistes, en formant des païens. Alors elle formait des hommes d'action et de dévouement; depuis elle n'a formé, suivant le mot d'Érasme lui-même, *que des bavards en vers et en prose*.

Mais écoutons encore le noble écrivain : nous l'aurions payé, qu'il n'aurait pas mieux dit : « L'étude de l'éloquence est souvent un obstacle à l'étude de la philosophie et de la religion. L'homme est trop faible pour mener de front plusieurs scien-

[1] *Id.*, p. 138.

ces à la fois : ce qu'il donne à l'une, il le prend à l'autre. En faisant de l'art de bien dire l'objet principal des études, vous êtes obligés de passer le temps à étudier les beautés de la langue, les propriétés des mots, les observations sur la manière de s'exprimer, les couleurs de Cicéron et les préceptes de Quintilien. Ainsi, de ce qu'il y a de plus important, c'est-à-dire des choses, vous tombez aux mots, du sérieux au léger, du vrai au brillant. Au lieu des philosophes, vous êtes forcés de lire les historiens; les poëtes païens, au lieu des théologiens; les auteurs de fables, au lieu des écrivains qui traitent des sciences les plus graves [1].

» C'EST POURQUOI, A MOINS QU'ON NE SE LIVRE A CETTE ÉTUDE AVEC PRUDENCE ET SOBRIÉTÉ, LE BÉNÉFICE NE COMPENSERA JAMAIS LA PERTE. Telle est la vérité que le plus sage des hommes, Salomon, confirme par ces paroles : *La chasse aux mots ne produit rien; la connaissance de soi-même produit l'amour de son âme*. Le chasseur aux mots se fera remarquer par la volubilité du discours; mais de la connaissance des choses, peu ou point de nouvelles, bien que ces professeurs de loquacité s'arrogent le droit de parler de

[1] Itaque a rebus maximis ad verba, a seriis ad ludicra, a veris ad apparentia transibit; historicos pro philosophis, ethnicos poetas pro theologis, fabularum scriptores pro gravissimis disciplinarum auctboribus legere cogetur. — *Id.* ibi.

tout... Jusqu'où ne vont pas les prétentions de ces rhéteurs et de ces grammatistes qui, pour savoir traduire trois ou quatre mots grecs et agencer quelques formules sonores, se croient capables d'enseigner ce qu'ils n'ont jamais appris; font sur toute sorte de matière des livres décorés de titres pompeux, qu'ils publient presque avant de les avoir écrits, et qu'ils écrivent avant de les avoir conçus? Œuvres vaines dans lesquelles vous ne trouvez ni suc ni solidité, mais seulement des niaiseries et des mots vides de sens. Si fortement pressées qu'elles soient, que peut-il sortir d'outres pleines de vent, sinon du vent[1]? »

L'illustre auteur termine en revenant à son point de départ. De nouveau il démontre à Érasme le mal que la Renaissance a fait à la religion, en jetant le mépris sur le christianisme philosophique, artistique, théologique, et en donnant d'innombrables adhérents au Protestantisme. « Infatués de leurs études païennes, dit-il, tous ces adorateurs de l'antiquité connaissent à peine quelques mots des sciences sérieuses; et ces mots, ils les ont appris comme les pies et les perroquets, à force de les

[1] Quamobrem nisi caute et sobrie hujusmodi studiis opera navetur, profecto jactura lucro non pensabitur..... Quid enim effundere possunt, quantumlibet vehementer exprimantur inflati utres, nisi ventum et inane? — *Id.*, p. 139.

avoir entendu répéter; et plus ils les répètent, et moins ils les comprennent. Et cependant ils se moquent de tous ceux qui n'ont pas leur éloquence, qu'ils soient les philosophes les plus exacts ou les théologiens les plus sages; ils les jugent indignes de toucher aux sciences sacrées, attendu qu'ils ne sont ni trilangues ni bilangues[1]. »

Dans ses rapports avec le Protestantisme, toute la Renaissance est dans ces derniers mots : Parlez-vous le latin de Cicéron? comprenez-vous le grec? vous êtes un grand homme, l'oracle de la vérité. Ignorez-vous ces langues? fussiez-vous saint Bernard ou saint Thomas, vous êtes un ignare, un cuistre, un Robin qui ne savez ce que vous dites et qui ne méritez aucune confiance[2].

L'historien allemand de Luther, Ulenberg, tient exactement le même langage que le prince de Carpi, et prouve avec évidence que Luther n'a pas été autre chose qu'un Renaissant[3].

[1] Attamen ipsi, omnes minus eloquentes rident, contemnunt, etsi philosophi exactissimi theologique sapientissimi, indignosque putant sacras litteras adtrectare eo quod trilingues aut saltem bilingues non sint. *Id.* ibi. — Pour compléter la démonstration de sa thèse, le comte met à néant l'assertion d'Érasme qui attribuait le Protestantisme aux scandales du clergé et à l'orgueil des théologiens.

[2] Modo Robinos, modo crassos, barbaros appellitant, *ibid.* — *Beda in Erasm.*, præf., p. 4.

[3] *Historia de vita, moribus, rebus gestis, studiis*, etc., *Lutheri*, 1622. Édition in-12, p. 43 et 44.

CHAPITRE XVI.

TÉMOIGNAGES.

La Sorbonne et l'université de Cologne. — Rodolphe de Lange lève en Allemagne l'étendard de la Renaissance. — Condamné par les théologiens de Cologne. — Influence de son école. — Sa mort. — Budée en France. — Opposition à la Renaissance. — Passage de Maimbourg. — Témoignage de Bayle. — De M. Cousin. — De Buhle. — De Zwingli. — De M. Alloury. — De M. Chauffour.

Le Protestantisme est venu du libre penser, et le libre penser est venu de la Renaissance. En preuve de ce fait capital dans l'histoire généalogique du mal actuel, consignons ici quelques nouveaux témoignages, plus significatifs encore, s'il est possible, que ceux que nous venons de rapporter.

Parmi les grandes écoles de théologie du quinzième siècle se distinguaient la société de Sorbonne et l'université de Cologne. Leurs docteurs étaient regardés comme les oracles de la science; et c'était à juste titre. Fidèles dépositaires de l'esprit si fo[illegible]-ment catholique du moyen âge, habitués à l'[illegible]e des choses divines, connaissant à fond la lutte éter-

nelle du mal contre le bien, les commencements et les progrès des différentes hérésies, ces hommes de méditation furent saisis d'inquiétude en voyant la fièvre de l'antiquité païenne s'emparer de l'Europe lettrée.

Pour réagir contre cette funeste tendance, Cologne n'attend pas l'explosion du Protestantisme : elle attaque le mal dans son germe. Vers la fin du quinzième siècle (1480 à 1490) un chanoine de Munster, Rodolphe de Lange, lève le premier et avec grand éclat l'étendard de la Renaissance. Il avait eu pour maître Alexandre Hégius, directeur de la fameuse école de Deventer. Cette école, qui avait formé Thomas *a Kempis*, venait de lancer dans le monde Érasme Agricola, Cæsarius et Herman de Busch, tous les deux chassés de Cologne, Gocklenius, maître de Jean Sturm, et enfin Érasme.

Comme un très-grand nombre de jeunes Allemands, Rodolphe de Lange était allé se *perfectionner* en Italie; et comme eux il en était revenu plein de mépris pour l'enseignement traditionnel et d'admiration pour la littérature païenne. Il rejette les livres en usage dans les écoles et veut leur en substituer d'autres. Par sa position géographique aux confins de l'Allemagne, de la France et de l'Italie, l'université de Cologne était plus en état que toute autre de juger des influences des nouvelles doctrines. Elle

s'oppose donc avec vigueur à la réforme de Lange. Elle écrit aux chefs des écoles cathédrales et leur fait défense de changer les livres classiques. Lange, de son côté, résiste opiniâtrément et en appelle aux humanistes italiens. Ceux-ci donnent raison au chanoine, et dans leur réponse condamnent les *imbéciles* professeurs de Cologne [1].

Fort de leur appui, Lange favorise autant qu'il peut, de ses conseils et de son argent, les jeunes amateurs de la belle littérature. Ceux que l'université de Cologne chasse de son sein à cause de leur amour pour les auteurs anciens, il les accueille dans sa maison. Parmi les disciples de cet ardent ennemi de l'enseignement du moyen âge, il faut compter Herman Buschius, qui se fit l'apôtre de la belle littérature et parcourut toutes les villes d'Allemagne pour la prêcher [2]. Comme la plupart de leurs disciples, le maître et le propagateur de la Renaissance justifièrent tristement les prévisions des docteurs de Cologne. Les élèves de Lange et d'Hégius, devenus de libres penseurs, s'abattirent sur Munster, où ils

[1] Ad Italicos scriptores provocavit; isti in responsione pro Langio pronuntiant, et insulsos istos Colonienses professores damnant. — *Hamelmann*, p. 261.

[2] Ejectos ex universitate Coloniensi propter antiquorum auctorum studium liberaliter hospitio accipiebat. Inter ejus discipulos... referendus est Hermannus Buschius, qui peragrabat omnes Germaniæ urbes, tanquam bonarum artium apostolus. — *Id.* ibi.

préparèrent le règne des anabaptistes, sur Heidelberg, Tubingue et Schelestadt en Alsace, où ils introduisirent le Protestantisme. Quant à Rodolphe de Lange, il apprend sur son lit de mort le scandale des thèses de Luther, et il s'écrie : « *Le temps est venu où les ténèbres vont être chassées de l'Église et des écoles et faire place à la pureté de la foi dans l'Église et à la beauté primitive du latin dans les écoles*[1]. »

Une de leurs victimes fut Mélanchthon, qui étudia successivement à Heidelberg et à Tubingue. Dans cette dernière ville, il prit le parti de Bebel, qui défendait avec acharnement la thèse des belles-lettres, *faisant valoir les études classiques contre les efforts des moines qui les disaient antichrétiennes*. Mélanchthon à son tour séduisit Œcolampade. Ce dernier, d'abord religieux fervent, se laissa prendre aux embûches philologiques de Mélanchthon et de Koepfteim (Capiton). Ils en firent un humaniste, puis un apostat. Ainsi que nous l'avons remarqué, Eobanus, Bucer, Capiton et une foule d'autres commencèrent et finirent de la même manière[2]. « L'ÉDUCATION CLASSIQUE, ajoute Raumer, EST TELLEMENT LIÉE A LA RÉFORME DE L'ÉGLISE, QU'ÉRASME LUI-MÊME

[1] Jam tempus instat ut tenebræ ex Ecclesiis et scholis extirpentur et redeat puritas in Ecclesias et munditiea latini sermonis in scholas. — *De Wette*, t. I, p 434. — [2] *Id.* ibi., p. 441-497.

LE PLUS SOUVENT N'A PAS SU S'IL AVAIT AFFAIRE AVEC CETTE ÉDUCATION OU AVEC DES QUESTIONS RELIGIEUSES[1]. »

Telle est aussi l'opinion qu'on en avait en France. La Sorbonne, représentée surtout par ses docteurs Noël Beda et Gabriel de Puy-Herbaut, avait l'œil ouvert sur les nouvelles doctrines philosophiques et littéraires : les Renaissants lui étaient suspects. Elle leur déclara la guerre, et sans la protection de Budée, il est vraisemblable que leur triomphe eût été gravement compromis ou du moins longtemps ajourné. Mais Budée se ménagea de telle sorte, que sa passion pour l'antiquité ne le rendit pas suspect aux inquisiteurs. « Ainsi sa réputation demeurant saine fut une puissante protection aux belles-lettres qu'on s'efforçait d'étouffer dans leur naissance, *comme la mère et la nourrice* des opinions qui ne plaisaient pas à la cour de Rome[2].

Mais il faut entendre le classique historien de Budée. « Au milieu des terribles luttes d'opinions, dit-il, et des formidables tempêtes qu'elles soulevèrent, l'étude du grec courut les plus grands dangers. *Elle fut regardée comme la racine et la semence de tous les maux*. De toutes parts les méchants, la torche à la main, excitèrent l'incendie ; sous le prétexte du bouleversement de l'ancienne manière d'instruire, ils prétendaient non-seulement obscurcir l'éclat de

[1] T. I, p. 28. — [2] Bayle, art. *Budée*.

la belle littérature, mais encore la faire chasser par les princes. Dans ces conjonctures difficiles, LES AMIS DES BELLES LETTRES, ÉTANT PRESQUE TOUS SUSPECTS EN MATIÈRE DE RELIGION, ne se trouvaient pas en sûreté au milieu de ces troupes d'imbéciles. Budée seul jouit d'une réputation intacte. Personne ne put rien trouver à redire ni dans sa vie ni dans ses discours : là fut le salut de la littérature. Si les belles-lettres n'avaient pas rencontré un pareil protecteur, qui prit leur défense à la cour, au parlement, dans les assemblées où elles étaient fortement attaquées, qui leur offrit durant le plus fort de la tempête un abri dans sa maison et un rempart contre les assauts des scélérats, il n'est pas douteux qu'elles eussent été bannies du royaume [1]. »

On voit par ce témoignage remarquable que la résistance fut vigoureuse, et qu'en France comme en Allemagne elle était fondée sur les mêmes motifs, à savoir, que les Renaissants étaient suspects en matière de religion; en d'autres termes, qu'ils étaient de libres penseurs. Érasme lui-même convient que telle était l'opinion générale en Europe. Ce qui ne l'empêche pas de se moquer des adversaires de la Renaissance et de fournir aux protestants les injures grossières, dont ils firent un si fréquent usage contre les défenseurs du catholicisme.

[1] Ludov. Regius *in vita Bud.*

Parlant d'un de ces hommes à qui l'histoire a donné si péremptoirement raison, Érasme l'appelle une bête curieuse, un fou, applaudi par d'autres fous qu'on nomme les théologiens et les chartreux [1].

Si Érasme avait été moins aveugle, il aurait vu que les théologiens n'étaient pas *si bêtes* qu'il veut bien le dire. Il aurait vu le Protestantisme envahissant l'Europe sous le masque de la belle littérature. « L'Église gallicane, dit Maimbourg, jouissait d'une paix profonde par les soins du roi François Ier, lorsqu'il prit envie à ce prince de faire *refleurir* dans son royaume *la gloire des lettres... La voie qu'il prit pour y réussir donna l'entrée dans son royaume à l'hérésie.* En peu de temps l'université de Paris se trouva remplie d'étrangers qui, parce qu'ils savaient un peu d'hébreu et assez de grec pour paraître beaucoup plus savants qu'ils n'étaient en effet, s'insinuèrent dans les maisons des personnes de qualité, qui, à l'exemple du roi, faisaient grand état des hommes doctes. La Sorbonne députa deux de ses plus sages docteurs au roi, pour lui remontrer qu'il y avait du danger que les grammairiens venus d'un pays infecté de l'hérésie n'apportassent cette contagion en France. Mais le roi, qui était alors tout à fait prévenu en leur faveur, et *qui ne considérait*

[1] *Ad Nicol. Everard. ep.*, 25 décembre 1525

en eux que la qualité d'hommes doctes [1], ne voulut pas qu'on les inquiétât, de peur que cela n'empêchât les habiles gens de venir en France. Ainsi, le mal croissait toujours, et *le venin des opinions hérétiques, qu'on appelait les sentiments des beaux esprits et des savants, se répandait insensiblement* [2]. »

Pour déclarer la Réforme fille de la Renaissance, les protestants et les philosophes se joignent aux écrivains catholiques. « Ce qu'il y a de certain, dit Bayle, c'est que *la plupart* des beaux esprits et des savants *humanistes* qui brillèrent en Italie, lorsque les belles-lettres commencèrent à renaître, après

[1] Remarquez l'effet de la Renaissance sur François Ier.

[2] *Histoire du calvinisme*, t. I, p. 3; édition in-4°, 1686. — Voici quelques phrases *curieuses* de M. Audin sur la propagation de la Renaissance parmi nous, et sur François Ier : « C'est de l'Italie que sortit l'*étincelle qui devait illuminer le monde.* Luther, Mélanchthon, Érasme, Reuchlin, *ont marché à cette lumière*, l'ont dirigée, agrandie quelquefois, mais ne l'ont pas créée... François Ier était un élève du collége de Navarre... Il est roi : ne craignez pas qu'il oublie les *leçons de ses maîtres.* Vous allez voir sur qui vont tomber les faveurs du monarque. Porcher, évêque de Paris, est une âme poétique qu'Érasme regarde comme un ange descendu du ciel pour *ranimer le culte des lettres* : à Porcher un archevêché; — Guillaume Pélissier, évêque de Maguelonne, a voué *à l'antiquité un de ces cultes qui ne laissent à l'âme possédée ni paix ni sommeil* : à Pélissier l'ambassade de Venise; — à Jacques Colin, la place d'aumônier et de lecteur du roi, Colin qui improvise en latin et en français, etc., etc. — *Vie de Calvin*, t. I, p. 83 à 8[illegible], édit. in-8°.

la prise de Constantinople, *n'avaient guère de religion.* Mais d'un autre côté, LA RESTAURATION DES LANGUES SAVANTES ET DE LA BELLE LITTÉRATURE A PRÉPARÉ LE CHEMIN AUX RÉFORMATEURS, comme l'avaient bien prévu les moines et leurs partisans, qui ne cessaient de déclamer contre Reuchlin, et contre Érasme, et contre les autres *fléaux de la barbarie.* Ainsi, pendant que les catholiques romains ont sujet de déplorer les suites qu'ont eues les études des belles-lettres, LES PROTESTANTS ONT SUJET D'EN LOUER DIEU ET DE L'EN GLORIFIER [1]. »

Peut-on dire plus clairement : Le Protestantisme est fils de la Renaissance; sans l'étude passionnée des lettres païennes, la Réforme ne serait pas née? C'est toujours le mot d'Érasme : *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit.*

Si la France lettrée du seizième siècle n'est pas devenue protestante dans un plus grand nombre de ses membres, ce n'est pas, comme nous l'avons vu, la faute des études classiques. Sans l'énergique sollicitude des souverains pontifes qui chassèrent le paganisme philosophique de l'Italie, est-il bien certain que cette contrée eût conservé la foi? En Allemagne la philosophie platonicienne ne rencontra de la part du clergé ni la même surveillance ni la même oppo-

[1] *Dictionnaire*, art. *Takiddin*. Voir aussi Jurieu, *Apol. pour les réform.*, p. 60.

sition qu'à Rome, et le paganisme philosophique s'y épanouit librement. La scolastique détrônée, la philosophie de saint Thomas honnie, le platonisme publiquement enseigné dans toutes les chaires des universités : voilà ce qui se passa en Allemagne de 1460 à 1520 ; voilà ce qui prépara les esprits à la Réforme et jeta les fondements du Protestantisme [1].

M. Cousin a reconnu ce fait capital dans les lignes suivantes : « Quand la *Grèce philosophique* apparut à l'Europe du *quinzième siècle*, jugez quelle impression durent produire ses nombreux systèmes, *qu'anime une si entière indépendance*, sur ces philosophes du moyen âge encore enfermés dans les cloîtres et les couvents ! Le résultat de cette impression devait être une sorte d'enchantement et de fascination momentanée. LA GRÈCE N'INSPIRA PAS SEULEMENT L'EUROPE, ELLE L'ENIVRA, et le caractère de la philosophie de cette époque est l'imitation de la philosophie ancienne, sans aucune critique... C'EST UN PHÉNOMÈNE QUE JE NE VEUX NI NE PUIS TAIRE QUE L'ALLIANCE DU PLATONISME AVEC LA RÉFORMATION [2]. »

Le *phénomène* que signale M. Cousin avait été remarqué avant lui par beaucoup d'écrivains, et c'est ce qui a fait dire à un protestant : « On a souvent considéré le rétablissement des études classiques

[1] Voir M. Danjou, *Du paganisme dans la société*, p. 31.
[2] *Cours d'histoire de la philosophie*, t. I, p. 393 et suiv.

comme la cause principale des mouvements religieux et moraux qui ouvrent la scène du monde au seizième siècle [1]. »

« Cette révolution mémorable, dit Gottlieb Buhle, que Martin Luther, Philippe Mélanchthon et leurs amis ou sectateurs commencèrent en 1517, FUT AMENÉE PAR LE PERFECTIONNEMENT DE LA PHILOSOPHIE, SUITE DE LA RENAISSANCE DES ÉTUDES CLASSIQUES [2]. »

Mais qu'est-il besoin de tous ces témoignages et d'autres semblables qu'on pourrait rapporter, puisque nous avons sur le point qui nous occupe les déclarations formelles des chefs mêmes de la Réforme? LES NOUVELLES LUMIÈRES, dit Zwingli, QUI SE SONT RÉPANDUES DEPUIS LA RENAISSANCE DES LETTRES AFFAIBLISSENT LA CRÉDULITÉ DU PEUPLE, lui ouvrent les yeux sur une foule de superstitions et l'empêchent d'adopter aveuglément ce que lui enseignent les prêtres [3]. »

Parmi les contemporains, citons seulement quelques témoignages. « Pour l'homme qui réfléchit, dit M. Michiels, c'est un spectacle curieux de voir la civilisation gréco-romaine, frappée à mort et ensevelie par le christianisme, sortir lentement de son tombeau, pleine de rancune et altérée de ven-

[1] M. Matter, *Histoire de l'Église chrétienne*. — [2] *Histoire de la philosophie moderne*, t. II. — [3] *Lettre à l'évêque de Sion*.

geance, fondre à son tour sur son ennemi, le harceler, le combattre sans relâche, le pousser devant elle, la pointe de l'épée contre la gorge, et le précipiter enfin dans l'abîme du Voltairianisme. Quel singulier retour de fortune! quel bizarre effet de cette grande loi d'équilibre que l'on retrouve partout [1]!

» Il n'est pas moins curieux de voir la France employer d'abord le fer, la flamme, la roue et le gibet; *organiser* même un grand massacre, pour comprimer chez elle la Réforme; puis *accueillir cette même Réforme sous un costume d'emprunt*, laisser les philologues, les antiquaires, les poëtes, les moralistes, les conteurs, les dramaturges, répandre dans les esprits le doute, l'amour de la licence, le sensualisme, les principes antichrétiens des penseurs grecs! Choyer ainsi son adversaire, partager avec lui l'eau et le feu, sa table et sa couche, parce qu'il a pris un autre nom, revêtu un autre habit, voilà ce qui s'appelle montrer du discernement! ET CE QUI DOIT PARAITRE PLUS EXTRAORDINAIRE ENCORE, C'EST QUE LE CLERGÉ, MAITRE DE TOUT L'ENSEIGNEMENT, LUI AIT OUVERT LA PORTE, OFFERT UN SIÉGE PRÈS DU FOYER, REMIS LES CLEFS DU LOGIS! POUVAIT-ON S'ATTENDRE A CE QUE LES CHEFS MÊMES DE LA RELIGION LA

[1] C'est-à-dire : de la lutte incessante du bien et du mal.

LIVRERAIENT SANS DÉFENSE AU POLYTHÉISME, AU SCEPTICISME DÉGUISÉS[1]? »

Voilà ce que le simple bon sens, appuyé sur les faits, inspire aux hommes du monde ; et le clergé continuerait de se montrer indifférent ou même hostile à la réforme d'un enseignement qui reconduit l'Europe au paganisme!

Entendons encore M. Alloury, un des rédacteurs philosophes du *Journal des Débats*. Si aucun témoin n'est plus explicite, aucun n'est moins suspect. Faisant au nom de la génération rationaliste de notre époque la généalogie de la Révolution, du Voltairianisme, du libre penser, de la religion de Socrate, dont il se fait gloire, et bien d'autres avec lui, d'être le fils et le sectateur, il s'exprime en ces termes : « *Il est impossible de le méconnaître, l'esprit de la Renaissance était bien ce que nous appellerions aujourd'hui l'esprit nouveau, l'esprit révolutionnaire, l'esprit de réaction contre les idées, les croyances, les institutions du moyen âge*. L'école de la Renaissance ne prend pas la peine de dissimuler ses liens avec les divers partis qui sont à l'état d'opposition contre l'Église...

» Reste à savoir quelle part d'influence on doit reconnaître à l'école de la Renaissance dans l'œuvre

[1] M. Michiels, dans la *Revue contemporaine*, janvier 1853, p. 632

bien autrement hostile et bien autrement révolutionnaire accomplie par Luther. Nous n'avons, quant à nous, aucune raison pour nier cette influence; nous ne savons par quel scrupule M. Charpentier hésite à la reconnaître, et comment il peut affirmer que la Renaissance a été parfaitement innocente de ce grand événement. On ne peut s'étonner que l'*esprit d'examen*, une fois entré dans le monde, ait produit dans les différentes parties de l'Europe des conséquences plus ou moins étendues, plus ou moins radicales, plus ou moins contraires à l'ordre établi... Sans doute il y a eu des novateurs, des hérétiques avant la Renaissance, et, comme on l'a dit, des réformateurs avant la Réforme..... Il n'en est pas moins vrai que toutes ces tentatives isolées avaient échoué jusqu'à Luther; il n'en est pas moins vrai que, POUR AMENER UN INCENDIE, LA TORCHE DE LA RÉFORME A DU S'ALLUMER AU FLAMBEAU DE LA RENAISSANCE.

» DIRE QUE LA RÉFORME EST SORTIE DE LA RENAISSANCE, CE N'EST DONC PAS CALOMNIER LA RENAISSANCE; C'EST SEULEMENT RECONNAÎTRE QU'ELLE A PRODUIT DES EFFETS DIVERS, PLUS OU MOINS HEUREUX, ET PLUS OU MOINS LÉGITIMES, suivant les lieux, les circonstances, le génie particulier des peuples[1]. »

[1] *Journal des Débats*, 25 avril 1852.

Si l'histoire a quelque valeur, il demeure donc bien établi, comme le dit M. Chauffour, « que LA RÉFORME EST LA FILLE DIRECTE DE LA RENAISSANCE [1]. »

[1] *Mémoires pour le séminaire protestant de Strasbourg*, p. 41. 1855.

CHAPITRE XVII.

LE PROTESTANTISME EN LUI-MÊME.

Mot d'Érasme. — Résumé. — Origine et nature du paganisme ancien, composé de trois éléments : l'élément intellectuel ou philosophique, c'est le libre penser; l'élément moral, c'est l'émancipation de la chair; l'élément politique, c'est le Césarisme. — Chute du paganisme. — Réveil du paganisme. — Apparition de Luther. — Le Protestantisme composé des mêmes éléments que le paganisme ancien. — Celui-ci est l'œuvre du démon en personne. — Intervention personnelle et sensible du démon dans la fondation du Protestantisme. — Faits et témoignages.

Suivant le mot pittoresque d'Érasme : *La Renaissance a pondu l'œuf, le Protestantisme est l'oiseau qui en est sorti*. Telle est la généalogie que nous avions à constater. Pour cela nous avons interrogé la vie et les paroles des fondateurs du Protestantisme, nous avons cité les témoins à charge et à décharge de cette grande révolution. Or, cette étude, constamment appuyée de pièces justificatives, démontre les deux faits suivants :

Le premier, que Luther, Zwingli, Calvin et les

autres réformateurs ne firent qu'appliquer à l'ordre religieux le principe du libre penser, que les Renaissants, disciples des Grecs de Constantinople, trouvaient bon d'appliquer, depuis soixante ans, à l'ordre politique, philosophique, artistique et littéraire;

Le second, que c'est dans les auteurs païens, qu'*on commençait* à mettre entre les mains de la jeunesse et pour lesquels on la passionnait, que les réformateurs, ainsi que les Renaissants, puisèrent le principe du libre penser, se manifestant tout à la fois par le mépris du christianisme et par l'admiration de l'antiquité païenne.

Pour compléter la démonstration du point capital qui nous occupe, à savoir, que le Protestantisme est le fils de la R naissance, il nous reste à étudier le Protestantisme en lui-même et à montrer ses liens de parenté avec le Paganisme ancien, dont le retour au sein de l'Europe est dû à la Renaissance. De là deux questions à résoudre : Que fut le Paganisme ancien? qu'est-ce que le Protestantisme?

Considéré dans son origine, dans ses éléments constitutifs et dans ses manifestations, le Paganisme nous dit : « Je naquis le jour où l'ange rebelle, déguisé en reptile, fit accepter aux pères du genre humain cette parole : *Désobéissez, et vous serez comme des dieux.* » A ce moment il y eut une

sorte d'incarnation de Satan au sein de l'humanité : l'esprit du mal en prit possession. Or, Satan est constamment appelé *esprit d'orgueil et esprit immonde; spiritus superbiæ, spiritus immundus*. Par ces deux qualités il tient l'homme tout entier. En se soumettant à Satan, l'homme reçut ce double virus; de même qu'en se soumettant à Dieu l'homme devient un même esprit avec lui : *qui adhæret Deo unus spiritus est*. Aussi nous voyons que la révolte originelle, premier germe du Paganisme, fut tout à la fois orgueil de la raison et délectation des sens.

Avec le temps ce germe fatal va se développant. Du cœur de l'homme, où il est pour ainsi dire en réserve, il passe en acte et revêt une forme sensible. Par mille rites, sous mille emblèmes différents, l'homme païen adore sa raison et sa chair avec toutes leurs convoitises. Parodie continuelle du règne de Dieu, le règne de Satan sur l'homme est tout à la fois religieux et social. Dans l'ordre religieux, il nous apparaît avec ses oracles, ses livres, ses prestiges, ses obsessions et ses possessions : toutes choses plus réelles qu'on ne le pense ordinairement. Dans l'ordre social, il organise le monde matériel au double profit de l'orgueil et des sens.

Ainsi, ouvrage du démon, le Paganisme ancien considéré en lui-même n'est pas autre chose qu'un vaste système d'indépendance de l'homme vis-à-vis

de Dieu. Il se compose de trois éléments : l'élément intellectuel, l'élément moral et l'élément politique.

L'élément intellectuel, *c'est l'émancipation de la raison.*

L'élément moral, *c'est l'émancipation de la chair.*

L'élément politique, *c'est le Césarisme,* ou le règne absolu de l'homme sur l'ordre religieux et sur l'ordre social.

En un mot, le Paganisme ancien, vu dans son ensemble, est un ordre de choses dans lequel *tout* était Dieu, excepté Dieu lui-même; et, en dernière analyse, ce *tout* se réduisait à l'homme, esclave et dupe du démon. Ajoutons, pour ne rien omettre, que tout ce système d'indépendance était dominé par le dogme de la fatalité.

Cependant le règne visible du démon, inauguré par la proclamation des prétendus droits de l'homme au Paradis terrestre, fut renversé le jour où, du haut du Calvaire, le Rédempteur mourant proclama de nouveau les droits de Dieu. Mais le virus satanique ne fut pas desséché au cœur de l'humanité. Nous voyons, depuis cette époque, Satan continuant de s'agiter dans ses fers, comme l'hyène dans sa cage. Les siècles même les plus chrétiens entendent quelques-uns de ses rugissements. Arius, Pélage, les ignobles sectaires du Nord et du Midi, les Césars non moins ignobles d'Allemagne et d'Orient,

çà et là, quelques écrivains essayent de le déchaîner au sein des nations chrétiennes. L'éternelle gloire du moyen âge sera d'avoir rendu toutes ces tentatives inutiles. Jamais, pendant cette période, le règne de Satan ne parvint à se reconstituer, soit à l'état intellectuel, soit à l'état moral ou à l'état politique. Au contraire, on voit alors un ordre religieux, philosophique, politique, artistique et littéraire, ayant, dans son ensemble, pour point de départ et pour point d'arrivée, pour esprit et pour boussole, la soumission de l'homme à Dieu en toutes choses.

Mille ans bientôt sont écoulés, et de nouveau Satan, brisant ses entraves, fait irruption au sein de l'Europe chrétienne. La première parole qu'il prononce, celle qu'il prononcera toujours, car il n'en sait pas d'autre, est celle-ci : « Peuples trop longtemps esclaves, brisez le joug de la barbarie, de la servitude et de la superstition, c'est-à-dire le joug de l'autorité; contemplez les beaux siècles où l'homme vécut émancipé, faites-les revivre, et vous serez comme des dieux. »

En Allemagne, en Angleterre, en France, en Italie, des milliers de voix répondent à la sienne. Les uns, prenant pour tâche de *briser le joug*, consacrent leur vie à livrer au ridicule, au mépris et à la haine l'ordre politique, philosophique, artistique et

littéraire des siècles chrétiens. Barbarie, ignorance, esclavage, abus, superstitions : telle est la définition chaque jour répétée de vive voix dans les académies et les gymnases, en présence de la jeunesse, ou jetée dans le public à des milliers d'exemplaires, qu'ils donnent des siècles de Charlemagne et de saint Bernard, de saint Louis et de saint Thomas, des croisades et des cathédrales. Leurs diatribes deviennent des axiomes; elles passent de bouche en bouche, et la génération qui les répète n'est pas encore éteinte.

Pendant que les uns prodiguent l'insulte au passé chrétien, les autres, *poussant l'homme à son apothéose*, exaltent sur tous les tons l'antique époque de son prétendu triomphe. Génie, lumières, vertus, civilisation, liberté, éloquence, poésie, arts, sciences, grands hommes et grandes choses, tout a paru pendant la durée de son règne. Telle est la doctrine dont les lettrés, les philosophes, les orateurs, les pédagogues de toute robe et de tout pays abreuvent et les générations naissantes et les générations formées. On les croit sur parole; et l'époque où Satan régna en maître absolu sur le monde, où l'orgueil était dieu, où la chair était dieu, où la force était le droit, où la vertu était ce que sont les vers luisants dans l'obscurité de la nuit [1]; où

[1] « Nos anciens pères, dit saint François de Sales, ont ap-

les trois quarts du genre humain étaient esclaves; où l'homme répandait comme l'eau le sang de l'homme; où les arts étaient prostitution; les théâtres et les temples, lupanars; les cirques, boucheries; toutes les villes, Sodome; où enfin la vie religieuse et sociale était telle, qu'elle excitait le dégoût de Dieu lui-même[1] : cette longue débauche de Satan avec l'âme humaine s'appela et elle s'appelle encore la BELLE ANTIQUITÉ! Et les poëtes et les orateurs qui chantèrent ce monstrueux ordre de choses furent présentés comme les plus grands génies que le monde ait jamais vus!

L'Europe en était là lorsque Luther parut. Placé dès l'enfance à l'école de l'antiquité païenne, nourri jusqu'à vingt ans des doctrines que saint Jérôme appelle la pâture des démons, *cibus dæmoniorum*,

pelé les vertus des païens *vertus* et *non vertus*, tout ensemble : vertus, parce qu'elles en ont la lueur et l'apparence; non vertus, parce que non-seulement elles n'ont pas eu cette chaleur vitale de l'amour de Dieu, qui seule les pouvait perfectionner, mais elles n'en étaient pas susceptibles, puisqu'elles étaient en des sujets infidèles. Les vertus des païens furent si imparfaites, qu'en vérité on les peut comparer à ces vers à feu et luisants, qui ne sont luisants que pendant la nuit, et le jour venu, perdent leur lueur : car, de même, ces vertus païennes ne sont vertus qu'en comparaison des vices; mais en comparaison des vertus des vrais chrétiens, elles ne méritent nullement le nom de vertus.» — *Traité de l'amour de Dieu*, liv. XI, c. x.

[1] Tempora hujus ignorantiæ despiciens Deus. — *Act.*, c. XVII.

il s'assimile plus complétement que tout autre cette perfide nourriture. Il y puise, et il applique dans toute sa plénitude, le principe d'émancipation que ses devanciers, plus heureux ou plus timides, n'en avaient pas rapporté ou qu'ils n'osaient appliquer que d'une manière incomplète. Que telle soit l'histoire psychologique de Luther, les considérations suivantes, jointes aux faits que nous avons cités, ne permettent pas, ce nous semble, le moindre doute à cet égard.

Qu'est-ce, en effet, que l'œuvre de Luther ou le Protestantisme? Considérée comme hérésie, le Protestantisme est la plus grande de toutes, en ce sens qu'il généralise le principe même de toutes les hérésies, le libre penser. Or, où se trouve le libre penser dans toute sa plénitude, le libre penser formulé en axiome et réduit en pratique? Vous le cherchez en vain dans les hérétiques antérieurs à Luther, dans les philosophes postérieurs à la prédication de l'Évangile. Pour le rencontrer, il faut remonter aux auteurs païens que Luther, au rapport de Mélanchthon, étudia avec passion comme les modèles de la vie et les maîtres de la doctrine.

Mais à nos yeux le Protestantisme est plus qu'une hérésie: c'est le paganisme même, moins la forme matérielle. Rappelons d'abord que l'ancien paganisme était un vaste système d'indépendance com-

posé de trois éléments: l'émancipation de la raison, l'émancipation de la chair et le Césarisme. Or, le Protestantisme est-il autre chose qu'un vaste système d'indépendance composé des mêmes éléments?

Dans l'ordre intellectuel ou philosophique, le Protestantisme est l'*émancipation de la raison*. Ce premier fait n'a pas besoin de preuve; en cela même le Protestantisme fait consister sa gloire. Il courbe, en apparence, la raison de l'homme devant la *Bible*; mais, dans la réalité, il livre l'interprétation, l'authenticité même du livre divin à la raison individuelle, agissant dans la plénitude de son infaillibilité. C'est au point que, s'il lui prend fantaisie de nier la divinité de l'Écriture et la réalité des faits qu'elle contient, la raison protestantisée le peut légitimement sans cesser d'être protestante. Ainsi il en était dans l'ancien paganisme. Alors aussi il y avait un corps de vérités, qu'on pourrait appeler la *Bible de la tradition*. Mais la raison de l'homme, et surtout la raison des sages, opérait sur les vérités traditionnelles au gré de sa souveraine indépendance. Au lieu de les croire avec respect, elle les admettait ou les rejetait, les discutait, les interprétait, sans autre règle que le principe même de son infaillibilité.

Dans l'ordre moral, le Protestantisme est l'*émancipation de la chair*. Qu'ont fait Luther, Zwingli, Calvin et les autres fondateurs de la Réforme? Ils

ont constamment déclamé contre toutes les pratiques catholiques qui tendent à soumettre la chair à l'esprit. Ils ont aboli les jeûnes et les abstinences; ils ont aboli la confession; ils ont aboli les vœux monastiques; ils ont exclu le mariage du nombre des sacrements; ils ont justifié les relations passagères et clandestines des deux sexes; ils ont nié l'indissolubilité du lien conjugal; ils ont autorisé la polygamie[1]. Or, qu'est-ce que tout cela? sinon l'émancipation de la chair? A quelques différences près, en plus ou en moins, le paganisme ancien faisait-il, était-il autre chose?

Ce qu'ils ont prêché, tous les réformateurs l'ont confirmé par leur exemple. Prêtres et religieux, Luther, Zwingli, Carlostadt, Œcolampade, Frédéric Myconius, Bullinger, Jean Hessus, Bucer, Farel, Viret, Ochin, Capiton et une multitude d'autres, foulant aux pieds les engagements les plus sacrés et les faisant fouler à leurs disciples, se sont mariés souvent avec des religieuses tirées de leur couvent. Qu'est-ce encore que cela, sinon l'émancipation de la chair dans leur personne?

[1] Voir non-seulement la décision de Luther et de Mélanchthon autorisant la bigamie du landgrave de Hesse, mais encore les dialogues d'Ochin, *De polygamia*, *dial. XXI;* puis le sermon de Luther, *De matrimonio;* et son livre, *De statu conjugali.* — Ulenberg, p. 163; enfin la supplique de Zwingli à l'évêque de Constance, etc., etc.

Dans l'ordre politique, le Protestantisme est le *Césarisme ancien*. Tous les princes protestants se sont faits papes. L'autorité spirituelle et temporelle, la puissance dogmatique et politique, ils l'ont concentrée entre leurs mains; ils l'ont exercée, ils l'exercent encore, et ils peuvent dire avec vérité comme les Césars d'autrefois : Je suis empereur et souverain pontife : *Imperator et summus pontifex.*

Émancipation de la raison, émancipation de la chair, Césarisme : c'est-à-dire apothéose de l'homme dans l'ordre intellectuel, dans l'ordre moral et dans l'ordre social : tels sont les trois éléments constitutifs du Protestantisme. *Vous ne les trouvez réunis dans aucune des grandes hérésies qui ont désolé l'Église;* tandis qu'ils furent, mot pour mot, ceux du paganisme ancien. Supposons maintenant que ces éléments, prenant un corps, se personnifient dans des êtres appelés Junon, Vénus, le divin César, ou d'un nom quelconque; que ces êtres symboliques aient des statues et des temples; qu'on les honore par des invocations et des sacrifices, n'est-il pas évident que nous aurions le paganisme ancien dans toute son intégrité? Pour l'être, en effet, il ne manque donc au Protestantisme que la forme plastique et le culte matériel [1] ?

[1] Il est vrai que le paganisme ancien admettait plusieurs divinités, tandis que le Protestantisme reconnaît l'unité de Dieu, la

Grâce à l'action du christianisme au sein même des nations protestantes, ni cette forme ni ce culte, ne seront rétablis. Toutefois il est remarquable que, dans les temps modernes, la première apologie, en quelque sorte dogmatique du paganisme ancien, ait été faite par un protestant, Gibbon; il est également remarquable que la Révolution française, dernière fille du Protestantisme et du libre penser, ait tenté de rétablir et la forme et le culte matériel du paganisme. Tant il est vrai qu'il n'y a pas de milieu pour l'homme entre le catholicisme et le paganisme, entre la religion de Jésus-Christ et la religion de Satan, sous une forme ou sous une autre. N'omettons pas un nouveau trait de ressemblance : comme le paganisme ancien, le Protestantisme a renouvelé la doctrine du fatalisme et en a fait un de ses principaux dogmes.

Enfin, le paganisme ancien fut l'œuvre du démon agissant en personne et d'une manière sensible. Cela se voit non-seulement au paradis terrestre, mais

Trinité, la divinité de Jésus-Christ. Dans ce fait, il ne faut pas voir une objection, mais une application différente du même principe. C'est en vertu du libre penser que les anciens païens admettaient la pluralité des dieux ; et c'est en vertu du libre penser que les protestants n'en reconnaissent qu'un seul ; en cela ils n'obéissent logiquement ni à l'Église, ni à la tradition, ni à la Bible, mais à leur raison. La preuve en est qu'ils ont nié bien d'autres vérités enseignées par l'Église, par la tradition et par la Bible.

encore dans toute la suite de l'histoire. Elle nous montre le démon sous des noms divers, intervenant *matériellement* dans la fondation de l'idolâtrie chez les différentes nations de l'antiquité : dans la Grèce, en général, sous le nom d'Apollon et d'oracle de Delphes ou de Dodone; à Athènes, sous le nom de Minerve; à Rome, sous celui de nymphe Égérie. Plus tard même nous le voyons, sous le pseudonyme d'ange Gabriel, s'entretenir avec le faux prophète de la Mecque et fonder avec lui l'empire formidable qui tint si longtemps en échec le royaume de Jésus-Christ. Or, les deux premiers fondateurs du Protestantisme, Luther et Zwingli, disent nettement qu'ils ont eu des entretiens avec le démon en personne, et que c'est d'après ses inspirations qu'ils ont agi : aucun fait n'est plus incontestable.

Zwingli, songeant à attaquer le catholicisme dans le sacrement qui en est l'âme, se trouvait embarrassé de certains passages de l'Écriture d'où résulte clairement le dogme de la présence réelle. Douze jours se passent à chercher à ces textes un sens détourné. Vains efforts; enfin la douzième nuit un fantôme noir ou blanc, un inconnu, apparaît à Zwingli et lui dicte une réponse. Zwingli se lève et va prêcher l'explication de l'*esprit*, et Zurich cesse de croire à la présence réelle [1].

[1] Hospin, 2me partie, p. 25; Bossuet, *Histoire des variations*, liv. II, p. 35, édition in-4°.

Quant à Luther, il raconte lui-même avec une sorte d'orgueil ses nombreuses conférences avec Satan, et s'il abolit le sacrifice de l'autel, justement appelé par les Pères le pivot de l'Église et du monde, il en fait honneur à l'esprit de ténèbres. « Il m'arriva une fois, dit-il, de m'éveiller tout d'un coup sur le minuit, et Satan commença ainsi à disputer avec moi : Écoute, me dit-il, docteur éclairé; tu sais que durant quinze années tu as célébré presque tous les jours des messes privées. Que serait-ce si de telles messes étaient une horrible idolâtrie [1]? » Les luthériens doutent si peu de la réalité de la conférence, que pour prouver contre les catholiques que la messe est une œuvre païenne, ils les renvoient au témoignage de Satan [2].

Cette circonstance n'est pas la seule où le démon se montre à Luther. Le réformateur avoue que sa vie entière a été une suite de combats et de disputes avec Satan. L'esprit lui *apparaît* et vient le tourmenter le jour, à table, au milieu de ses livres, et jusque dans sa cave. Si Luther a l'air de ne pas faire attention, le diable entre en fureur, bouleverse

[1] *Conférence de Luther avec le diable racontée par lui-même*; édition de 1684, in-12. Voir Audin, *Vie de Luther*, t. I, p. 558. — Cum tempore quodam evigilarem circa medium noctis, hujusmodi disputationem mecum exorsus est Sathan, etc., etc. — Ulenberg, p. 466. — [2] Audin, *ibid.*, p. 372.

ses papiers, ferme et déchire ses livres, éteint sa chandelle. La nuit il lui apparaît sous la figure de toutes les divinités de l'Olympe assises à son chevet. Un jour qu'on parlait à souper du sorcier Faust, Luther dit : « Le diable n'emploie pas contre moi le secours des enchanteurs; s'il pouvait me nuire par là, il l'aurait fait depuis longtemps. Il m'a déjà souvent tenu par la tête, mais il a pourtant fallu qu'il me laissât aller. J'ai bien éprouvé quel compagnon c'est que le diable; il m'a souvent serré de si près, que je ne savais si j'étais mort ou vivant[1]. »

Tous les historiens de Luther, catholiques et protestants, reconnaissent la réalité de cette intervention satanique : la négation n'est pas possible. « Mais, demande l'auteur de l'*Histoire universelle de l'Église*, comment expliquer d'une manière satisfaisante ce fait irrécusable, qui remplit toute la vie de Luther ? Il est évident que Luther y croyait. Cependant ce n'était pas un esprit médiocre ni un caractère pusillanime. La manière la plus rationnelle de l'expliquer, ou plutôt la *seule*, n'est-ce pas d'y reconnaître une action incessante, une espèce d'obsession de celui que l'Évangile appelle l'*esprit de ténèbres*, le *prince de ce monde*, le *dieu de ce siècle*;

[1] M. Michelet, *Mémoires de Luther*, t. II, p. 186; Rohrbacher, t. XXIII; Ulenberg, p. 126, 136; Cochlée; Tilman, etc., etc.

qui, après avoir séduit nos premiers parents, séduisit le monde entier par les idoles [1] ? »

Sans qu'il soit besoin de le dire, on voit toute l'importance de cette étude du Protestantisme considéré en lui-même. En montrant sous son véritable jour l'œuvre de Luther, elle justifie pleinement la grande thèse que nous soutenons ; car elle ne laisse subsister aucune incertitude sur l'origine de la prétendue réforme, et en nous apprenant à qui nous avons affaire, elle place la polémique sur son véritable terrain. Au lieu de commencer la généalogie du mal, le Protestantisme ne fait que la continuer ; au lieu d'être cause, il est effet. Dès lors, au lieu de concentrer toute l'attaque sur ce point secondaire, les défenseurs de la religion et de la société sont avertis de porter leurs efforts contre le point culminant ; en un mot, il demeure établi qu'aujourd'hui surtout LE DUEL EST ENTRE LE CATHOLICISME, d'une part, ET LE PAGANISME, de l'autre.

Ajoutons que, parmi les réformés et les Renaissants de cette époque, un grand nombre des plus célèbres pratiquaient l'astrologie judiciaire et les sciences occultes, dont on sait que le but est de mettre l'homme en rapport plus ou moins direct avec le démon. Tels sont, entre autres, Bodin, Agrippa, Ficin, Mélanchthon, Ringelberg, Junianus. Le mal devint tellement

[1] Michelet, *Mémoires de Luther*, t. XXIII, p. 9.

contagieux, que dans l'espace de soixante ans, d'après les registres de la ville, cent cinquante individus furent brûlés à Genève pour crime de magie[1].

Non-seulement les deux premiers fondateurs du Protestantisme, Luther et Zwingli, mais leurs principaux disciples, Munzer, Pélasge, Carlostadt et d'autres encore, parlent très-sérieusement de leurs entretiens avec le démon et des apparitions sensibles de ce dernier. « En effet, dit Ulenberg, rien n'était plus fréquent à cette époque que de voir Satan se transformer en ange de lumière[2]. » Nous demandons maintenant à tout homme impartial si de ce qui précède ne résulte pas cette conclusion historiquement et logiquement incontestable, savoir, que LE PROTESTANTISME, NÉ DE LA RENAISSANCE, EST LE PAGANISME MÊME MOINS LA FORME PLASTIQUE?

[1] Voir M. Audin, *Vie de Calvin*, t. II, p. 128.

[2] Muntzer, Carlostadius, Pelasgus aliique revelationes jactant, ut frequens erat iis temporibus hoc stratagema Sathanæ in angelum lucis se transformantis. — *Vit. Luther.*, p. 143, 484.

CHAPITRE XVIII.

EXAMEN DE QUELQUES DIFFICULTÉS.

Luther n'était pas Renaissant. — Réponse : Toute sa vie prouve le contraire. — Il a proscrit les arts. — Distinction essentielle. — Il a déclamé contre les auteurs païens. — Raison de ces déclamations ; elles ne prouvent rien. — Le Protestantisme a eu d'autres causes que la Renaissance. — Examen et nature de ces causes ; distinction fondamentale. — Le Protestantisme aurait eu lieu sans la Renaissance. — Examen de cette question. — Réponse. — La Renaissance n'a pas produit partout le Protestantisme. — Raison de ce fait. — Elle a produit le libre penser. — Phénomène remarquable. — Sujet de la livraison suivante.

Contre la généalogie que l'histoire, parlant d'après les monuments originaux, assigne au Protestantisme, on élève plusieurs difficultés.

On dit : 1° « Luther n'était pas Renaissant. Il a proscrit les arts ; il a déclamé tour à tour contre Aristote et contre saint Thomas, contre les auteurs païens et contre les auteurs chrétiens. »

Luther n'était pas Renaissant ! — Toute sa vie prouve le contraire. Déjà nous l'avons vu, personne, après les Italiens, n'acclama avec plus d'enthou-

siasme la Renaissance *philosophique, littéraire et politique*; personne n'étudia avec plus d'ardeur les auteurs païens; personne n'en fit plus de cas, puisqu'il les regardait comme les modèles de la vie humaine et les maîtres de la doctrine, puisque en entrant au couvent il n'emporta que Plaute et Virgile, puisqu'il recommandait instamment de les étudier comme un moyen d'émanciper la raison, puisqu'un de ses regrets, au milieu de ses luttes orageuses, était de ne pouvoir vivre dans leur compagnie et de devenir Grec à son gré, puisque enfin personne plus que lui et ses disciples n'a travaillé à répandre la connaissance et le culte de l'antiquité païenne.

Luther a proscrit les arts! — Il a défendu de faire des statues et des tableaux de saints et de saintes, et surtout de les exposer dans les églises, nous le savons; nous savons de plus, comme tout le monde, que cette conduite lui était imposée par les besoins de la lutte : Luther voulait justifier l'accusation d'idolâtrie qu'il avait portée contre le catholicisme. Mais qu'il ait proscrit les arts profanes, fait lacérer ou briser les portraits et les statues des grands hommes, nous n'en avons pas trouvé trace dans son histoire. Est-ce qu'il n'applaudissait pas, et tous ses disciples avec lui, aux tableaux et même aux caricatures de Cranach et d'Holbein? Le compagnon

d'armes de Luther, Zwingli, n'appelait-il pas les arts des *dons divins?* Est-ce que le Protestantisme allemand du seizième siècle n'a pas, plus que tout autre, appelé à son aide le pinceau et le burin des artistes? N'est-ce pas en Italie que les peintres et les sculpteurs protestants allaient chercher, dans les monuments païens, des modèles du beau, comme les lettrés et les philosophes protestants allaient y puiser, dans l'étude des auteurs classiques, la vraie philosophie et la belle littérature?

Luther a déclamé contre les auteurs païens. — Dans ses emportements Luther faisait la guerre à tout ce qui n'était pas lui. Aristote et saint Thomas, les Pères de l'Église et les philosophes de l'antiquité, Bucer et Zwingli, Carlostadt et Œcolampade, les auteurs païens et les auteurs chrétiens, rien n'était épargné. Mais ce n'est pas à Luther dans l'état d'ivresse qu'il faut s'en rapporter, c'est à Luther maître de lui-même. Or, nous avons vu pour qui étaient, dans le calme de la raison, ses admirations et ses préférences. Après avoir soutenu que la Réforme est sortie de la Renaissance, « la seule chose qui puisse étonner, ajoute M. Alloury, c'est de voir figurer Luther parmi les détracteurs les plus dédaigneux et les plus passionnés de la littérature ancienne et de toute littérature profane[1]. M. Charpentier a donné la véritable

[1] Nous avons vu que cette assertion n'est pas exacte.

explication de cette anomalie. La mission que s'était donnée Luther en déclarant la guerre à l'Église et au pape, c'était de ramener le christianisme à son austérité primitive... La contradiction n'était qu'apparente. Le terrible réformateur, en fulminant contre le mouvement littéraire, était conséquent avec lui-même : il était dans son rôle[1]. »

On dit 2° : « Le Protestantisme eut d'autres causes que la Renaissance. »

Nous le savons; les uns attribuent l'explosion protestante à la querelle des indulgences et aux abus qui régnaient dans le clergé. C'est ainsi que plusieurs attribuent sérieusement l'explosion révolutionnaire de 1789 à un déficit dans les finances et aux abus de l'ancien régime. Les autres accusent la cupidité des princes avides des dépouilles de l'Église et des couvents; ceux-là, l'immoralité de certains moines impatients du joug imposé à leurs passions. Enfin, il en est qui voient dans Wiclef, dans Jean Huss, dans Jérôme de Prague, les précurseurs de Luther.

Que toutes ces circonstances réunies aient formé une sorte de préparation au Protestantisme, qu'elles aient contribué même à le propager, personne ne songe à le révoquer en doute. Mais autres sont les causes *déterminantes* d'un fait, autre la cause *effi-*

[1] *Débats, ubi supra.*

ciente. Les premières, étant extérieures, influent sur le fait, mais ne le constituent pas; la seconde seule, étant intrinsèque, donne naissance au fait dont elle détermine la nature : à elle seule l'honneur d'être vraiment cause. Cette distinction importante a passé dans le langage ordinaire. Il n'arrive à personne d'attribuer un effet quelconque aux causes déterminantes, mais toujours à la cause efficiente. Ainsi, l'eau, l'air, la chaleur, contribuent à la formation des fruits; cependant on n'attribue les fruits ni à l'air ni à la chaleur, mais aux arbres : et rien n'est mieux fondé.

Or, si on reconnaît le fruit à l'arbre, on reconnaît également l'arbre au fruit. Si nous n'avons pas perdu de vue les éléments constitutifs et en quelque sorte les propriétés du *fruit protestant*, nous sommes ramenés à dire avec le comte de Carpi, avec Érasme et avec tous les témoins que nous avons cités, que le Protestantisme est le fruit du libre penser et que le libre penser est le fruit de la Renaissance.

On dit 3° : « Sans la Renaissance le Protestantisme aurait eu lieu, car une réforme était devenue nécessaire. »

Qu'une réforme ait été nécessaire, personne ne le conteste. Mais dire cela, c'est ne rien dire, attendu que, partout où l'humanité existe, des réformes sont toujours nécessaires. La question est

de savoir dans quelle mesure et sur quels points la réforme était nécessaire au siècle de Luther, et par qui et dans quelles circonstances elle devait être accomplie. Et puis, une réforme n'est pas une révolution : si la première était nécessaire, la seconde ne l'était pas. L'Église, qui porte en elle-même le principe et la science de son immortalité, l'Église, qui atteint son but avec force et douceur, avait seule mission de se réformer elle-même, ou plutôt de réformer des abus qui étaient en elle, mais qui ne venaient pas d'elle. Commencée au concile de Latran, cette réforme, seule salutaire parce qu'elle était seule légitime, fut, malgré les oppositions du siècle, heureusement achevée au concile de Trente. Ainsi, rien ne prouve que sans la Renaissance le Protestantisme aurait eu lieu. En tout cas, telle n'est point la question : elle est tout entière de savoir si le Protestantisme est venu de la Renaissance. Or, cette généalogie est un fait qui n'est plus contestable.

On dit 4° : « La preuve que le Protestantisme n'est pas la conséquence nécessaire de la Renaissance, c'est que la Renaissance a été générale en Europe, tandis que le Protestantisme a été, dès le début, et qu'il est resté local. »

Rappelons ici le mot de M. Alloury : « Dire que la Réforme est sortie de la Renaissance, ce n'est pas

calomnier la Renaissance; c'est seulement reconnaître qu'elle a produit des *effets divers* et plus ou moins heureux, suivant les lieux, les circonstances et le génie particulier des peuples[1]. » M. Alloury a raison. Le libre penser, sorti de la Renaissance, est un principe tellement général et tellement fécond, qu'il produit infailliblement son effet; seulement cet effet varie suivant les lieux et les circonstances. S'il a précipité l'Allemagne et l'Angleterre dans le paganisme philosophique et dogmatique, il a jeté l'Italie et la France dans le paganisme artistique et littéraire, l'Europe entière dans le Césarisme. Sans doute, il n'a pas réussi partout à se formuler publiquement en hérésie, et en hérésie protestante, mais il a du moins tenté de le faire avec une menaçante énergie.

Que furent les guerres sanglantes de la Suisse et de l'Allemagne pendant et après le règne de Luther et de Zwingli; que sont nos guerres civiles de France pendant les seizième et dix-septième siècles, sinon la résistance opiniâtre du principe catholique aux attaques non moins opiniâtres du principe protestant pour obtenir le droit de bourgeoisie? Si ce dernier n'a pas triomphé, il faut en rendre grâces, pour l'Italie, à l'action immediate et en quelque sorte à la présence réelle de la papauté;

[1] *Débats, ubi supra.*

pour la France, à la foi de la nation encore toute pénétrée de l'esprit du moyen âge; pour l'une et pour l'autre, à la protection spéciale de Celui qui veille sur l'Église et qui la délivra du plus grand danger qu'elle ait couru depuis son berceau.

Mais si, pour les raisons que nous venons d'indiquer, la Renaissance n'a pas produit partout le Protestantisme dans le sens dogmatique du mot, elle a répandu partout le principe même du Protestantisme, et produit, même chez les nations demeurées catholiques, quelque chose de plus que le Protestantisme lui-même. Le libre penser a profondément atteint, dans un grand nombre de leurs membres, les générations lettrées. En Italie c'est par centaines, et en France par milliers, qu'on voit, au seizième siècle, les Renaissants passer au Protestantisme. Les autres, catholiques de nom, ou se montrent généralement peu croyants, ou prennent une teinte marquée de scepticisme et finissent par devenir philosophes et rationalistes. Au moins pour quelque temps, la raison impérieusement dogmatique de Luther enchaîna les réformés à la croyance de certaines vérités; il n'en fut pas ainsi des libres penseurs catholiques, nulle autorité ne les arrêta dans la voie du rationalisme.

De là ce phénomène, autrement inexplicable, qu'on a observé depuis la Renaissance : *les pre-*

miers rationalistes connus en Europe, les plus hardis et les plus influents, ont paru au sein des nations catholiques, et ils ont été pour le moins aussi nombreux que dans les pays protestants. Il suffit de nommer Machiavel, Pomponace et leur nombreuse lignée; Pomponius Lætus, Callimaque, Cardan, Bodin et une infinité d'autres. Avec le temps, le rationalisme des lettrés *catholiques* et le rationalisme des lettrés *protestants* ont fini par se réunir, par se fondre, et, en s'élevant aujourd'hui à leur dernière puissance, par former l'atmosphère de scepticisme et de naturalisme universel dans laquelle l'Europe est menacée de périr.

Que ces deux géants du mal soient enfants de la même mère, nous le montrerons dans la livraison suivante.

Il nous reste, pour terminer celle-ci, à répondre aux objections indiquées dans l'avant-propos.

CHAPITRE XIX.

EXAMEN DE QUELQUES DIFFICULTÉS (*suite*).

L'enseignement classique et les générations lettrées des seizième et dix-septième siècles. — Les générations vraiment chrétiennes sont les générations qui croient et qui pratiquent. — Examen des mœurs des générations lettrées des seizième et dix-septième siècles. — Leur foi sera examinée ailleurs. — Leurs arts. — Leurs repas. — Histoire rapportée par Brantôme. — Leurs salons. — Leurs jardins. — Leurs théâtres domestiques. — Leurs lectures. — Leurs théâtres publics. — Résultats moraux. — Mœurs des cours. — Mœurs des classes *élevées*. — Témoignages de Laplanche, de Bodin, de Mézeray, de Brantôme. — Du préside... de Thou. — De Voltaire. — De Mézeray. — De Gentillet.

On a dit : « La preuve que la Renaissance et les études de collége n'ont pas eu l'influence désastreuse que vous leur attribuez, c'est qu'avec le même enseignement on a formé, à la fin du seizième siècle et pendant tout le cours du dix-septième, des générations vraiment chrétiennes. »

Afin de compléter l'objection, nous avons ajouté : « Est-ce que le système d'études, qui est le même aujourd'hui que dans les derniers siècles, ne pro-

duit pas, surtout en France, des catholiques fervents et un clergé modèle? » Voilà le compte que nous avons à régler; nous allons le faire sans préambule et l'histoire à la main.

Des générations qui croient et qui pratiquent sont des générations vraiment chrétiennes. Est-il vrai, et jusqu'à quel point, que les générations lettrées des seizième et dix-septième siècles méritent ce titre glorieux? Dans la livraison suivante nous nous occuperons de la *foi* de ces générations; parlons seulement ici de leurs *mœurs*.

Noblesse et bourgeoisie, hommes de lois, savants, écrivains en prose et en vers, peintres, sculpteurs, graveurs, artistes, composent ce qu'on appelle, en général, les générations lettrées. Or, quelles étaient aux époques indiquées les mœurs de ces générations, considérées dans leur ensemble?

L'arbre se connaît à ses fruits. Pendant les seizième et dix-septième siècles, les générations lettrées ont inondé l'Europe de traductions des auteurs païens les plus obscènes, de romans obscènes, de ballets, de tragédies, de comédies, de poésies obscènes, de statues, de peintures et de gravures obscènes. Leurs palais, leurs hôtels, leurs jardins, leurs tapisseries, leurs meubles en bois, en or, en argent, en acier, en verre, en faïence, reproduisent sous toutes les formes les lubricités païennes. Ces

générations se délectent à voir ces objets de leurs yeux, à les toucher de leurs mains, à se servir de ces meubles, dont chaque partie est une page d'immoralité mythologique : les plus immondes sont les plus recherchés[1].

Dans leurs soupers, précurseurs de ceux du Régent, de Frédéric, de d'Holbach, quelques-uns se font un jeu de porter, à l'aide de ces objets classiques, la corruption jusqu'au fond des âmes. L'histoire suivante, racontée par Brantôme, nous donne un échantillon des mœurs de la bonne société de cette époque : « J'ai connu, dit-il, un prince de par le monde qui achepta d'un orfévre une fort belle coupe d'argent doré, comme pour un chef-d'œuvre et grand spéciauté, la mieux élabourée, gravée et sigillée qu'il estoit possible de voir, où estoient taillées bien gentiment et subtilement au burin plusieurs figures de l'Arétin, de l'homme et de la femme; et ce au bas étage de la coupe, et au-dessus et en haut, plusieurs aussi de diverses manières de cohabitations de bestes...

» Cette coupe estoit l'honneur du buffet de ce prince; car, comme j'ai dit, elle estoit très-belle et riche d'art, et agréable à voir au dedans et au dehors. Quand ce prince festinoit les dames et les filles de la cour, comme souvent il les convioit, ses

[1] Nous en parlerons en détail dans une livraison suivante.

sommeilliers ne falloient jamais, par son commandement, de leur bailler à boire dedans; et celles qui ne l'avoient jamais veue, ou en buvant ou après, les unes demeuroient estonnées et ne savoient que dire là-dessus; aucunes demeuroient honteuses et la couleur leur sautoit au visage; aucunes s'entredisoient entre elles : « Qu'est-ce que cela qui est gravé là dedans? Je croy que ce sont des salauderies. Je n'y bois plus. J'aurai bien grand soif avant que j'y retournasse boire. »

» Mais il falloit qu'elles bussent là, ou bien qu'elles esclatassent de soif; et, pour ce, aucunes fermoient les yeux en buvant; les autres, moins vergogneuses, point; qui en avoient entendu parler du mestier, tant dames que filles, se mettoyent à rire sous bourre, les autres en crevoient tout à trac. Les unes disoient, quand on leur demandoit qu'elles avoient à rire et ce qu'elles avoient veu, disoient qu'elles n'avoient rien veu que des peintures, et que pour cela elles ne lairroient à boire une autre fois. Les autres disoient : « Quant à moi, je n'y songe point à mal : la veue et la peinture ne souillent point l'ame. » Les unes disoient : « Le bon vin est aussi bon là qu'ailleurs. »

» Aux unes on faisoit la guerre pourquoy elles ne fermoient les yeux en beuvant; elles respondoient qu'elles vouloient voir ce qu'elles buvoient, crai-

gnant que ce ne fust du vin, mais quelque médecine ou poison. Aux autres on demandoit à quoy elles prenoient plus de plaisir, ou à voir ou à boire; elles respondoient : « A tout. » Les unes disoient : « Voilà de belles grotesques! » Les autres : « Voilà de plaisantes mommeries! » Les unes disoient : « Voilà de beaux images! » Les autres : « Voilà de beaux miroirs! »

» Bref, cent mille brocards et sornettes sur ce sujet s'entredonnoient les gentilshommes et dames ainsi à table, comme j'ay veu que c'estoit une très-plaisante gausserie, et chose à voir et ouyr; mais surtout, à mon gré, le plus et le meilleur estoit de contempler ces filles innocentes, ou qui feignoient l'estre, et autres dames nouvellement venues; à tenir leur mine froide, riante du bout du nez et des lèvres, ou à se contraindre et faire des hypocrites, comme plusieurs dames en faisoient de mesme. Et notez que, quand elles eussent deu mourir de soif, les sommeillers n'eussent osé leur donner à boire en une autre coupe ny verre. Et qui plus est, aucunes juroient, pour faire bon minois, qu'elles ne tourneroient jamais à ces festins; elles ne laissoient pour cela y tourner souvent; car le prince estoit très-splendide et friand. D'autres disoient quand on les convioit : « J'iray, mais en protestation qu'on ne nous baillera point à boire dans la coupe; » et quand

elles y estoient, elles y beuvoient plus que jamais.

» Voilà les effets de cette belle coupe si bien historiée. A quoi se faut imaginer les autres discours, les songes, les mines et les paroles, que telles dames disoient et faisoient entre elles, à part ou en compagnie. Bref, cette coupe faisoit *de terribles effets*, tant y estoient pénétrantes ces visions, images et perspectives [1]. »

Nous avons dû supprimer plusieurs passages de cette graveleuse histoire; car, ainsi que le dit Brantôme, *la couleur en serait sautée au visage*.

De la salle à manger passons au salon : mêmes leçons de lubricité. « Ces visions mythologiques, continue l'historien, se réveilloient à la vue des tableaux dont les galeries estoient ornées... Telles peintures et tableaux portent plus de nuisance à une âme fragile qu'on ne pense, comme en estoit un d'une Vénus toute nue couchée et regardée de son fils Cupidon... Tant d'autres y a-t-il et là (dans la galerie du comte de Chasteauvillain) et ailleurs qui sont un peu plus modestement peints et voilés..... Mais quasi tout vient à nu et approchant de notre couppe [2]. » Ces abominations, offertes partout aux regards, avaient popularisé rapidement la science du mal, et Brantôme ajoute : « Aujourd'hui il n'est

[1] Brantôme, *Dames galantes*, *discours I*, p. 26, 28.

[2] *Id.* ibi.. p. 35.

besoin de ces livres ny de ces peintures; *car on en sait prou.* »

Le feu de la débauche brûle dans les jardins comme dans les appartements. « Pensez, continue Brantôme, que le dieu des jardins, messer Priapus, les faunes et les satyres paillards, qui président aux bois, assistent là à ces bons compagnons, et leur favorisent leurs faits et exécutions[1]. » Ces parterres des Renaissants consistaient principalement en labyrinthes circulaires ou carrés qu'on voyait à profusion dans les demeures royales et les châteaux nobiliaires, où Cupidon tenait le fil qui conduisait ses adorateurs. Rentrée au salon, la belle compagnie se livrait aux petits jeux, « aux représentations mimiques, aux fiscaignes et sarabandes dans lesquelles les dames n'oublioient ny mouvements, ny remuements lascifs, ny gestes paillards, ny tordions bizarres[2]. »

Après les petits jeux, les spectacles. Sur les théâtres de société on joue Catulle et Anacréon, Aristophane et Térence, nouvellement traduits et non expurgés. Ceux et celles que leur âge, leur complexion morale et physique, éloignent de ces jeux bruyants, se livrent à la lecture. Les *Amours de Daphnis et de Chloé*, les *Amours de Théagène et de Chariclée*, traduits par Amyot, l'*Art d'aimer* d'O-

[1] Brantôme, *Dames galantes, disc. VII*, p. 341. — [2] *Id., disc. II*, p. 163.

vide, étaient sur toutes les tables [1]. Aux obscénités anciennes se joignent les obscénités modernes, écrites en vers et en prose par les disciples de la Renaissance. En Italie, Pogge, l'Arioste, Politien, Bibiena, Berni, Mauro, la Casa et une foule d'autres publient des infamies, telles que l'Europe n'en avait point entendu; en France, Rabelais et la pléiade poétique marchent sur leurs traces et préludent aux *Contes* de la Fontaine et à cent autres ouvrages non moins corrupteurs.

« Ce qui aggrava l'ire de Dieu, dit l'historien de Laplanche, fut que, la cognoissance *des bonnes lettres*, ayant été ramenée en France par le roi François..., se tourna aux esprits malins et curieux en occasion de toutes sortes de méchancetés, ce qui s'est trouvé principalement en certains grands esprits adonnez à la poésie françoise, qui lors viendrent à sourdre comme par troupes : les escrits desquels *ords et sales*, et remplis de blasphèmes, sont d'autant plus détestables, qu'ils sont emmiellés de tous les allèchements qui peuvent faire glisser non-seulement *en toute vilaine et puante lubricité*, mais aussi en toute *horrible impiété*, tous ceux qui les ont entre mains [2]. »

[1] Fléchier, *Mémoires sur les grands jours de Clermont.*

[2] *Histoire de l'estat de France, tant de la république que de la religion sous le regne de François II*, p. 7, édition in-8°; 1576

Mais un livre infâme, et qui fera toujours honte à l'humanité, avait alors tous les honneurs de la vogue : c'est celui des *Figures* de l'Arétin.

Que celui qui en aura le courage voie dans le corrompu Brantôme ce qu'il raconte de la dépravation où l'ouvrage de l'Arétin fit tomber les plus grandes dames, les plus hauts gentilshommes de la cour de tous nos rois de la Renaissance, depuis François Ier jusqu'à Henri III inclusivement. Et le livre de cet infâme Italien, digne élève de la Renaissance, faisait les délices des lettrés de l'époque. « J'ai connu, dit Brantôme, un bon imprimeur vénitien, qui tenoit sa boutique dans la rue Saint-Jacques, qui me dit et jura qu'en moins d'un an il avoit vendu plus de cinquante paires du *livre*..... à force gens mariés et non mariés, à des femmes dont il m'en nomma trois de par le monde, grandes, et que je ne nomme point, et les leur bailla à elles-mêmes et très-bien reliés, soubs serment prêté qu'il n'en donneroit mot [1]. »

Les infamies qu'on voit dans les livres, dans les statues, dans les tableaux, sur les théâtres de société, on les représente sur les théâtres publics rebâtis par la Renaissance ; et la foule lettrée se porte avidement à ce spectacle, où elle boit la corruption à longs traits. Telle est l'immoralité de ces pièces

[1] Brantôme, *Dames galan'* disc. *VII*. p. 36.

copiées des Grecs et des Romains, que J. J. Rousseau lui-même ne peut contenir son indignation et qu'il flétrit en ces termes le *Joueur* de Regnard : « C'est une chose incroyable qu'avec l'agrément de la police on joue publiquement, au milieu de Paris, une comédie où, dans l'appartement d'un oncle qu'on vient de voir expirer, son neveu, l'*honnête homme de la pièce*, s'occupe avec son digne cortége de soins que les lois payent de la corde... Faux acte, supposition, vol, fourberie, mensonge, inhumanité, tout y est, *et tout y est applaudi*... Belle instruction pour les jeunes gens qu'on envoie à cette école, où les hommes faits ont bien de la peine à se défendre de la séduction du vice!... On y apprend à ne couvrir que d'un vernis de procédé la laideur du vice, à substituer un jargon de théâtre à la pratique des vertus, à mettre toute la morale en métaphysique, à travestir les mères de famille en petites maîtresses, les filles en amoureuses de comédie [1]. »

Que cela suffise pour le théâtre, dont nous parlerons ailleurs.

Nos rois de la Renaissance, la plupart élevés comme les lettrés de leur époque, par Plutarque et les auteurs païens, donnent l'exemple de la même corruption. Pendant près de deux siècles, on ne voit à la cour très-chrétienne que ballets, fêtes et

[1] *Biographie*, art. *Regnard*.

plaisirs de tout genre. Pour caractériser d'un seul mot la vie de toute cette haute aristocratie lettrée, Bodin écrivait en 1577 : « Pendant que le navire de notre république avait en poupe le vent agréable, on ne pensoit qu'à jouir..... avec toutes sortes de farces, mommeries et mascarades, que purent imaginer les hommes, *fondus en toutes sortes de plaisirs*[1]. »

Mézeray ajoute : « On eût pu louer Henri II de l'*amour des belles-lettres*, si la dissolution de sa cour, autorisée par son exemple, n'eût tourné les plus beaux esprits à composer des romans pleins de visions extravagantes et des poésies lascives pour flatter l'impureté qui tenait en main les récompenses[2], et pour fournir des amusements à un sexe qui veut régner en badinant[3]. »

On récolte ce qu'on sème. Le sensualisme païen gravé, peint, sculpté, écrit, chanté, dansé, ne tarde pas à se manifester dans les mœurs publiques. Sauf une ou deux exceptions, tous nos rois de la Renaissance, depuis François Ier jusqu'à Louis XV inclusivement, se montrent aux regards de l'Europe environnés de mignons, de maîtresses et de bâtards. Celui que les lettrés appelaient *Jupiter*, Louis XIV, marche à la tête de quatre maîtresses et de onze enfants naturels. Parlant des cours du sei-

[1] *De la République*, t. I, préface. — [2] La duchesse de Valentinois — [3] *Histoire de France*, an 1559.

zième siècle : « L'impudicité et le luxe, dit Mézeray, y triomphèrent avec une licence effrénée. La trahison, l'empoisonnement et l'assassinat y devinrent si communs, que ce n'était plus qu'un jeu de perdre ceux de la mort desquels on croyait tirer quelque avantage. Avant ce règne[1], c'étaient les hommes qui, par leur exemple et par leurs persuasions, attiraient les femmes dans la galanterie; mais depuis que les *amourettes* firent la plus grande partie des intrigues et des mystères d'État, c'étaient les femmes qui allaient au-devant des hommes. Leurs maris leur lâchaient la bride par complaisance et par intérêt, et d'ailleurs ceux qui aimaient le changement trouvaient leur satisfaction dans cette liberté, qui, au lieu d'une femme, leur en donnait *cent*[2]. »

Dans les classes lettrées, comme à la cour, les assassinats des femmes par leurs maris et des maris par leurs femmes devinrent très-fréquents, et Brantôme a soin de dire qu'ils étaient la suite des infidélités et des adultères occasionnés par la *coupe*, les *figures* et les *tableaux* de la Renaissance[3]. « J'alléguerais, ajoute le bizarre moraliste, une *infinité* de dames plutôt recherchantes que recherchées... J'ai ouï parler de mesme de *force pères*

[1] Celui de Catherine de Médicis, *reine* de la Renaissance. — [2] Mézeray, *Hist. de France*. — [3] *Id.*, p. 62.

qui, à l'endroit de leurs filles, ne se font aucune conscience... *Cela ressent pourtant son empereur Caligula*... La corruption devint telle, qu'on s'aperçut que Vénus n'a nulle demeure fixe comme jadis en Cypre, en Paphos et Amatonte, et qu'elle habite partout.

Ce que Brantôme attribue en particulier au paganisme artistique, de Thou l'impute au paganisme littéraire; quant au fond, l'origine est la même. « Ceux, dit-il, qui passaient en revue les désordres du règne de Henri II, ne comptaient pas pour un des moins funestes cette nuée de Catulle, d'Anacréon, de Tibulle et de Properce, c'est-à-dire de poëtes dont sa cour était pleine et qui, par leurs honteuses flatteries pour une femme ambitieuse, corrompirent la jeunesse, dégoûtèrent même l'enfance des études sérieuses, et enfin arrachèrent, par leurs poésies lascives, la pudeur du cœur des jeunes filles [2]. »

Avant la Renaissance, il y eut des désordres de mœurs, nul ne songe à le contester; mais la noblesse, la génération lettrée, la cour de France en particulier, étaient loin d'être ce qu'elles devinrent sous l'influence du paganisme. « Nos Françoises, ajoute Brantôme, on les a vues le temps passé fort

[1] Mézeray, *Hist. de France*, p. 156. — [2] Thuan, *Hist.*, lib. XXII, an. 1559.

grossières... ; mais *depuis cinquante ans* en deçà, elles ont emprunté et appris des autres nations tant de gentillesses, de mignardises d'habits, de belles grâces, de lascivetés, ou d'elles-mêmes s'y sont bien estudiées à se façonner, que maintenant il faut dire qu'elles surpassent toutes les autres en toutes façons[1]... » Parlant en particulier de la cour sous Anne de Bretagne, il dit : « Sa cour estoit une fort belle escole pour les dames, car elle les faisoit bien nourrir et sagement, et toutes à son modèle se faisoient et façonnoient très-sages et très-vertueuses[2]. »

Ce que Brantôme raconte des assassinats commis dans les hautes classes du seizième siècle par suite de la corruption venue de la Renaissance continue au dix-septième siècle, et, par Voltaire lui-même, est attribué à la même cause. Après avoir rappelé la multitude des empoisonnements qui avaient lieu dans la classe lettrée ; après avoir montré les plus grands noms de France sur la liste des empoisonneurs, comme nous les avons vus au dernier siècle accolés à ceux des comédiennes ; après avoir dit que les empoisonnements se multiplièrent à tel point qu'on fut obligé d'établir, pour en connaître, un tribunal particulier, appelé la *Chambre des poisons*, le philosophe ajoute : « Toute la cour était occupée d'intrigues d'amour : Louvois lui-même était sen-

[1] Thuan, *Hist.* lib. XXII, p. 62. — [2] *Id.*, p. 240.

sible. C'est alors que l'empoisonnement commença d'être commun en France. Ce crime, PAR UNE FATALITÉ SINGULIÈRE, infecta la France dans le temps de sa gloire et des plaisirs qui adoucissaient les mœurs ; *ainsi qu'il se glissa dans l'ancienne Rome, aux plus beaux jours de la République*[1]. »

Cependant les traditions chrétiennes conservaient encore assez d'autorité pour exiger certaines apparences et certains actes de religion. De là ce mélange monstrueux de paganisme et de christianisme qu'on remarque aussi bien dans les livres que dans la conduite des classes lettrées des seizième et dix-septieme siècles. Les histoires, les mémoires, les ouvrages de cette époque constatent à chaque page ce phénomène qui accuse la présence d'un double esprit au sein de la société[2]. Parlant de la reine Marguerite, fille de Catherine de Médicis, Mézeray dit : « Ce fut au faubourg de Saint-Germain qu'elle tint sa petite cour le reste de ses jours, mêlant bizarrement les voluptés à la dévotion, l'amour des lettres et celui de la vanité, la charité chrétienne et l'injustice. Car, comme elle se piquait d'être souvent vue à l'église, d'entretenir des hommes savants et de donner la dîme de ses

[1] *Siècle de Louis XIV*, t. II, p. 162.

[2] On peut consulter, entre autres, les *Mémoires* de Saint-Simon et la *Correspondance* de la princesse Palatine.

revenus aux moines, elle faisait gloire d'avoir toujours quelque galanterie, d'inventer de nouveaux divertissements et de ne payer jamais ses dettes [1]. »

A ces témoignages contemporains d'hommes du monde et de catholiques, il serait facile d'ajouter ceux des protestants de la même époque. Bornons-nous à un seul. Gentillet déplore les désordres monstrueux de son siècle, les attribue nettement à la Renaissance du paganisme, et fait remarquer la sagesse des anciens Pères, qui recommandent si énergiquement aux chrétiens de ne pas lire ou avec sobriété les auteurs païens; puis il ajoute : « Lesquelles admonitions sont bonnes et sainctes, et qui sont bien encore *nécessaires en notre temps*. Car il y a aujourd'hui *une infinité* de personnes qui se plaisent tant aux auteurs profanes, les uns aux poëtes, les autres aux historiens, les autres en la philosophie, qu'ils ne se soucient aucunement de vouloir rien lire ni sçavoir pour le salut et la consolation de leurs âmes.

» Les uns ne s'en soucient du tout point, les autres réservent ceste estude après qu'ils auront parachevé leurs estudes des autres sciences. Et cependant le temps coule, et bien souvent il advient que quand il faut desloger de ce monde, leurs estudes profanes ne sont pas achevées, ni l'estude

[1] *Histoire de France*, p. 156.

des sainctes lettres commencée, **ET MEURENT COMME BESTES.**

» Par ainsi, ne sont aucunement répréhensibles les anciens docteurs d'avoir admonesté les hommes de lire en sobriété les escrits des payens, et de ne s'y adonner tant que pour sçavoir les sciences humaines ils laissassent en arrière la divine, qui est de tant plus excellente que Dieu est excellent par-dessus l'homme. Voire qu'il y a aucuns autheurs payens qui ne deussent jamais estre leus des chrétiens, et *du moins estre mis ès mains de la jeunesse*, qui n'est de soy que trop encline aux vices et lubricités. Car un jeune escolier pourrait-il mieux apprendre en un *bourdeau, parmi les putains et ruffiens*, les termes de toute vilenie et lubricité, que dans ce puant Marcial, ou dans Catulle et Tibulle, ou dans aucuns livres d'Ovide[1]? »

Et ces vilenies, ces impiétés, qui font mourir les gens *comme bêtes*, souillent encore les classiques actuellement en usage dans nos écoles.

[1] *Discours sur les moyens de bien gouverner*, p. 205; édition de 1576.

CHAPITRE XX.

EXAMEN DE QUELQUES DIFFICULTÉS (*suite*).

Témoignage du clergé. — Des congrégations enseignantes. — Les mœurs des trois derniers siècles peintes par trois jésuites. — Pour le seizième siècle, le P. Possevin. — Suivant lui, les mœurs des classes lettrées sont païennes. — *Pour le dix-septième siècle, le P. Rapin.* — Suivant lui, *les mœurs des classes lettrées sont païennes.* — Pour le dix-huitième siècle, le P. Grou. — Suivant lui les mœurs des classes lettrées sont païennes. — L'objection anéantie.

Nous venons d'entendre sur les mœurs des générations lettrées des seizième et dix-septième siècles, formées à l'école des auteurs païens, les témoignages des hommes du monde catholiques et protestants. Afin de compléter l'instruction du procès, il est juste, nécessaire même, d'entendre le clergé. Or, parmi les membres de ce corps respectable, il en est dont le témoignage a une autorité toute particulière : ce sont les membres des congrégations enseignantes, et parmi ces congrégations, il en est une surtout qui mérite d'être crue. Répandue par toute l'Europe, en rapport habituel avec les

hautes classes de la société, en contact journalier avec la jeunesse lettrée, sortie en majorité de ses colléges, depuis la dernière moitié du seizième siècle jusqu'au milieu du dix-huitième, elle a vu de ses yeux et touché de ses mains les faits qu'elle affirme : nous avons nommé la Compagnie de Jésus. Or, trois jésuites vont nous dire ce qu'il faut penser de la moralité des générations lettrées des trois derniers siècles.

Pour le seizième siècle, nous avons le célèbre P. Possevin, qui écrivit de 1589 à 1611. « L'éducation fait tout, dit-il avec Aristote, *non parum, sed totum est qua quisque disciplina imbuatur a puero.* De là vient qu'au sein même de Rome, en présence des monuments qui attestent à leurs yeux l'accomplissement des prophéties, les juifs restent juifs. Pourquoi? Parce que, dès l'enfance, ils ont été nourris dans le judaïsme. C'est pour la même raison que les Turcs restent Turcs, les Tartares, Tartares, les hérétiques et les schismatiques, hérétiques et schismatiques, malgré mille preuves de la fausseté de leurs doctrines.

» Quelle pensez-vous donc que soit la cause terrible qui précipite les âmes dans le gouffre de leurs appétits, dans les impudicités, les usures, les blasphèmes, l'athéisme, si ce n'est que dès la jeunesse, dans les écoles mêmes, qui sont la pépinière des

États, on enseigne tout, excepté la piété; on explique tout, excepté les bons auteurs chrétiens; ou si on fait étudier un peu de religion, tout cela se trouve mêlé avec les choses les plus impures et les plus lascives, véritable peste des âmes. A quoi sert, je vous prie, de verser un verre de bon vin dans un tonneau de vinaigre? Je veux dire, à quoi sert un peu de catéchisme par semaine, quand on verse chaque jour dans l'âme des enfants du Térence et d'autres impiétés?

» Telle est *aujourd'hui* la coutume du monde. Elle n'est point particulière à cette cité; et plus elle est répandue, plus on s'imagine avoir droit de s'y conformer. L'exemple la sanctionne, et l'abus devient une règle qu'on croit pouvoir suivre en sûreté de conscience. Mais qui tient l'œil fixé sur la volonté de Dieu ne s'épouvante pas des oppositions du monde, et d'autre part, attentif à procurer le salut des âmes, il pèse les choses avec justice et ne donne pas à des âmes baptisées du clinquant pour de l'or, ni des verroteries pour des perles...

» Voulez-vous donc sauver votre République? Portez sans délai la cognée à la racine de l'arbre; bannissez de vos écoles l'étude abusive des livres déshonnêtes et impies qui, sous prétexte d'enseigner à vos enfants la belle langue latine, leur apprennent la langue de l'enfer. Les voyez-vous, à

peine sortis de l'enfance, ils se livrent à l'étude de la médecine, ou du droit, ou au commerce, et ils oublient bientôt le peu de latin qu'ils ont appris. *Mais ce qu'ils n'oublient pas, ce sont les faits, les maximes impures qu'ils ont lus dans les auteurs profanes et qu'ils ont appris par cœur. Ces souvenirs leur restent tellement gravés dans la mémoire, que toute leur vie ils aiment mieux lire et entendre des choses vaines, et même les plus déshonnêtes, que des choses utiles et honnêtes.* Estomacs malades qui vomissent sur-le-champ toute parole de Dieu. Si le temps le permettait, je pourrais être long sur ce chapitre; CAR C'EST UN DES POINTS FONDAMENTAUX D'OU DÉPEND LE SALUT DU MONDE [1].

Les États ébranlés jusque dans leurs fondements, les générations de collége se précipitant dans le gouffre du rationalisme, du sensualisme, de l'égoïsme, du blasphème et de l'athéisme; tous ces maux provenant du commerce impur de la jeunesse chrétienne avec les auteurs païens : telle est l'idée que nous donne de l'état moral des classes lettrées du seizième siècle un témoin oculaire et digne de toute confiance. Pouvait-il dire plus nettement que LEURS MOEURS ÉTAIENT PAIENNES?

[1] Qui potrei esser lungo se il tempo lo richiedesse, benche la necessità lo richiegga, e sia senza dubbio uno de' principali punti questo, onde dipenda la salute dell' universo — *Raggionamento del modo di conservare lo stato e la libertà*, p. 21.

A la suite de ce tableau douloureux, il s'écrie : « Et c'est nous, nous qui par la grâce de Jésus-Christ vivons au milieu des lumières de l'Évangile ; c'est nous qui perdons l'esprit au point de devenir les instruments de damnation pour les âmes dont nous devons être les anges gardiens, les tuteurs et les guides vers le ciel ! Après qu'ils ont reçu l'innocence baptismale, c'est nous qui mettrons pendant plusieurs années de si lourdes entraves aux pieds de ces enfants, et les empêcherons dans cet âge si enclin à la piété de courir dans les voies de Dieu et de la sanctification[1] ! »

« Le P. Possevin, dit-on, parle des auteurs païens non expurgés, et tels qu'à son début la Renaissance les mit entre les mains de la jeunesse. Mais ces auteurs expurgés et enseignés par les ordres religieux n'offrent aucun danger ; les mœurs édifiantes des classes lettrées au dix-septième siècle en sont la preuve irrécusable. »

Dans le monde littéraire, le dix-septième siècle est appelé le *grand* siècle, le siècle de Louis *le Grand*. S'il le mérite sous tous les rapports, particulièrement sous le rapport de la liberté et de la politique, c'est une question que nous avons examinée dans le *Césarisme*. Ici nous n'avons à nous occuper que du rapport moral. Sur ce point, voici le témoi-

[1] *Ragionamento del modo di* [illegible] *la libertà*, p. 29.

gnage d'un des hommes les mieux placés pour connaître à fond les générations lettrées de cette époque, puisque, ayant été un de leurs principaux éducateurs, il fut jusqu'à la fin de sa longue carrière en contact immédiat avec elles : cet homme est le père Rapin, jésuite, pendant de longues années professeur de rhétorique au collége Louis le Grand, à Paris.

Dans son ouvrage *De la foi des derniers siècles*, publié en 1678, il fait le tableau suivant des mœurs du grand siècle. « Y eut-il jamais, s'écrie-t-il, plus de déréglements dans la jeunesse, plus d'ambition parmi les grands, plus de débauches parmi les petits, plus de débordements parmi les hommes, plus de luxe et de mollesse parmi les femmes, plus de fausseté dans le peuple, plus de mauvaise foi dans tous les états et dans toutes les conditions ? Y eut-il jamais moins de fidélité dans les mariages, moins d'honnêteté dans les compagnies, moins de pudeur et de modestie dans la société? Le luxe des habits, la somptuosité des ameublements, la délicatesse des tables, la superfluité de la dépense, la licence des mœurs, la curiosité dans les choses saintes et les autres déréglements de la vie sont montés A DES EXCÈS INOUIS.

» Quelle corruption d'esprit dans les jugements ! quelle profanation et quelle prostitution de ce qu'il

y a de plus saint et de plus auguste dans l'exercice de la religion ! Tous les principes de la vraie piété sont tellement renversés, qu'on préfère aujourd'hui dans le commerce un honnête scélérat qui sait vivre à un homme de bien qui ne le sait pas, et faire le crime sagement, sans choquer personne, s'appelle avoir de la probité... Qui ne sait que dans *ces derniers temps* le libertinage [1] passe pour force d'esprit parmi les lettrés ? et ce n'est presque plus que par la corruption et le désordre qu'on s'élève et qu'on se distingue...

» Je ne dis rien de ces crimes noirs et atroces qui se sont débordés dans cette malheureuse fin des temps, dont la seule idée est capable de jeter l'horreur dans l'esprit. Je passe sous silence toutes les abominations *inconnues jusqu'à présent* à notre nation... Enfin, pour exprimer en un mot le *caractère de ce siècle*, on n'a jamais tant parlé de morale, et IL N'Y EUT JAMAIS MOINS DE BONNES MŒURS; jamais plus de réformation, et moins de réforme; jamais plus de savoir, et moins de piété; jamais de meilleurs prédicateurs, et moins de conversions; jamais plus de communions, et moins de changements de vie; jamais plus d'esprit et plus de raison parmi le grand monde [2], et moins d'application aux choses solides et sérieuses.

[1] Le libre penser. — [2] Les lettrés.

» Voilà *proprement* l'image et la peinture de nos mœurs et de l'état où est aujourd'hui parmi nous la religion. Il est vrai qu'on peut dire que l'extérieur en subsiste encore par l'exercice réglé qui se fait des cérémonies dont elle est composée; mais est-ce dans l'extérieur que consiste notre religion, et de la manière dont nous vivons, NE SOMMES-NOUS PAS DE VRAIS PAIENS EN TOUTES CHOSES[1] ? »

Si nous nous étions permis de tracer un pareil portrait du grand siècle, on n'aurait pas manqué de crier à l'exagération et à la calomnie. Heureusement nous ne sommes que rapporteur. Ce n'est pas nous, c'est le P. Rapin de la compagnie de Jésus, un des hommes célèbres de son temps, un des maîtres les plus distingués de la jeunesse, qui appelle païennes, et païennes en toutes choses, les générations aristocratiques du siècle de Louis XIV : générations exclusivement sorties de ses mains, des mains de ses confrères et des ordres religieux enseignants!

Pour le dix-huitième siècle, voici le P. Grou, membre également distingué de la compagnie de Jésus[2]. Pas plus que le P. Rapin, il n'est intéressé à dénigrer des générations élevées exclusivement par lui,

[1] P. 102-413.

[2] Né à Boulogne en 1731, mort à Paris en 1803; professeur de belles-lettres, traducteur de plusieurs ouvrages de Platon, auteur lui-même d'ouvrages estimés.

par ses confrères, ou par le clergé séculier et régulier. Or, dans son traité de la *Morale de saint Augustin* publié en 1780, il commente ainsi le passage suivant du grand docteur : *Cette turpitude n'aide pas à apprendre ces paroles; mais ces paroles font commettre cette turpitude avec plus de hardiesse* [1]. « Saint Augustin fait cette réflexion au sujet d'un endroit de Térence où un jeune homme s'autorise de l'exemple de Jupiter pour justifier son libertinage; et à cette occasion il blâme fortement ceux qui expliquaient à la jeunesse les auteurs profanes, tels que Térence, sans aucune précaution; alléguant pour motif qu'on y apprenait à bien parler et à devenir éloquent. *C'est avec beaucoup de raison que le zèle de ce saint docteur s'enflamme contre l'abus de mettre entre les mains des jeunes gens ces ouvrages dangereux*, comme s'ils ne pouvaient puiser en d'autres sources le langage pur et l'éloquence.

» Il est étonnant que LE MÊME ABUS SUBSISTE ENCORE DE NOS JOURS dans le christianisme; non que *depuis environ un siècle* on n'ait pris quelques mesures pour y obvier, *mais on n'a pas porté à cet égard l'attention aussi loin que la chose le mérite*. C'est ce qui m'engage à m'expliquer ici sur une matière si intéressante. Je ne ferai qu'en effleurer la substance; car

[1] *Confessions*, liv. I, c. XVI.

il faudrait un volume entier pour la traiter pleinement.

» NOTRE ÉDUCATION EST TOUTE PAIENNE. *On ne fait guère lire aux enfants, dans les colléges*[1] *et dans l'enceinte des maisons, que des poëtes, des orateurs et des historiens profanes.* On leur en donne la plus haute idée; on les leur présente comme les plus parfaits modèles dans l'art d'écrire, comme les plus beaux génies, comme nos maîtres. Afin de leur en faciliter l'intelligence, on entre fort avant dans le détail des généalogies et des aventures des dieux et des héros de la Fable. On les transporte à Athènes, dans l'ancienne Rome : on les met au fait des mœurs, des usages, de la religion des anciens peuples; on les initie, pour ainsi dire, à tous les mystères, à tous les systèmes, à toutes les absurdités du paganisme; tout ceci est l'objet d'une infinité de commentaires que les savants ont composés sur chaque auteur...

» Ce système d'étude *affaiblit l'esprit de piété dans les enfants.* Je ne sais quel mélange confus se forme dans leur tête des vérités du christianisme et des absurdités de la Fable; des vrais miracles de

[1] Sans excepter ceux des jésuites, comme nous l'avons vu par leur programme officiel. — Et l'on nous reproche comme une témérité d'avoir dit *le premier* que l'éducation classique paganisait la jeunesse!

notre religion et des merveilles ridicules racontées par les poëtes; surtout *de la morale de l'Évangile et de la morale tout humaine et toute sensuelle des païens*. Nous ne réfléchissons pas assez sur les impressions que reçoit le cerveau tendre des enfants. Mais je *ne doute pas que la lecture des anciens n'ait contribué à former ce grand nombre d'incrédules qui ont paru depuis la Renaissance des lettres*..., ce qui ne serait pas arrivé si la jeunesse n'avait pas été prévenue d'une admiration servile pour les grands noms de Platon, d'Aristote et des autres.

» Cette éducation accoutume encore les enfants à *se repaître de fictions et de mensonges agréables*. De là l'empressement ardent pour les représentations théâtrales, pour les contes, pour les aventures, pour les romans, pour tout ce qui plaît aux sens, à l'imagination, aux passions. De là la légèreté, la frivolité, l'*aversion pour les études sérieuses, le défaut de bon sens* et de solide philosophie... C'est encore dans les colléges que les enfants *prennent le goût pour les ouvrages passionnés, obscènes, dangereux à tous égards pour les mœurs*. Car tels sont la plupart des anciens poetes; je n'en excepte pas Térence ni Virgile même...

» Ce n'est ici que le commencement du mal. Ce goût de paganisme, contracté dans l'éducation publique ou privée, *se répand ensuite dans la société*, à

la faveur des beaux-arts... Passez dans les appartements des grands, dans leurs galeries, dans leurs jardins, dans les cabinets des curieux, que représentent la plupart des tableaux, des statues, des estampes, que des sujets et des personnages empruntés de l'antiquité profane?... Les femmes elles-mêmes qui veulent lire... apprennent dès l'enfance l'histoire poétique et les principaux traits de l'histoire grecque et romaine : *cela fait aujourd'hui une partie essentielle de leur éducation*. L'on a traduit pour elles les auteurs anciens, même les plus dangereux ; on a composé des dictionnaires, des abrégés et d'autres livres à leur usage, AFIN QU'ELLES PUSSENT ÊTRE AUSSI PAÏENNES QUE LES HOMMES...

» Or, ce sont les littérateurs qui, soit par leurs écrits, soit par leurs discours, donnent le ton à leur siècle, président aux jugements et *forment les mœurs publiques*[1]. »

Quelles étaient, aux yeux du P. Grou, les mœurs publiques du dix-huitième siècle, ces mœurs formées, comme il le dit lui-même, par les générations de collége? Les mêmes qu'au dix-septième siècle, c'est-à-dire des mœurs païennes. Employant pour les caractériser les mêmes termes que son confrère le P. Rapin : « Qu'est-il arrivé de là? dit-il; nous ne sommes point idolâtres, il est vrai; mais nous ne

[1] Grou, *Morale de saint Augustin*.

sommes chrétiens qu'à l'extérieur (si même la plupart des gens de lettres le sont aujourd'hui), et dans le fond NOUS SOMMES DE VRAIS PAIENS, ET POUR L'ESPRIT, ET POUR LE CŒUR, ET POUR LA CONDUITE[1]. »

Tel est le témoignage rendu par trois jésuites célèbres aux mœurs de leurs propres élèves pendant les trois derniers siècles. Devant ce témoignage péremptoire, nous demandons ce que devient la première difficulté à laquelle nous avions à répondre, savoir : *Qu'avec les auteurs païens on a formé, au seizième et au dix-septième siècle, des générations parfaitement chrétiennes?*

Reste la seconde, qui consiste à dire : « Avec le système d'enseignement que vous attaquez nous avons formé, de nos jours, des catholiques fervents, un clergé modèle, des missionnaires héroïques. »

Parlons d'abord des catholiques fervents que vous dites formés par l'éducation classique. Sans entrer dans le fond du débat, il nous suffirait de prier les adversaires de relire les témoignages que nous venons de citer. Aux seizième, dix-septième

[1] Grou, *Morale de saint Augustin*, [illegible] 1786. [illegible] tout fut païen dans les trois [illegible] [illegible] chose bien remarquable, c'est parmi [illegible] le peuple de cette époque [illegible] mœurs chrétiennes [illegible]

et dix-huitième siècles, où les familles étaient plus chrétiennes, les habitudes sociales plus retenues, les mauvais livres moins répandus; où les maîtres de la jeunesse étaient exclusivement des prêtres et des religieux respectables, on n'a réussi à former, de l'aveu même de leurs instituteurs, que des générations païennes. Comment le même système, appliqué dans des circonstances bien moins favorables, a-t-il produit des résultats excellents? La nature humaine a-t-elle changé en mieux? Que vous dit le spectacle de l'Europe? Où sont, surtout dans les classes lettrées, ces catholiques dignes des premiers siècles? Quel en est le nombre? Avez-vous consulté les statistiques [1]? Ne prendriez-vous point les apparences pour la réalité, les exceptions pour la règle, vos désirs pour des faits?

Mais voici un homme du monde, un ancien militaire, qui répond directement à l'objection; on nous permettra de citer sa lettre. « Il y a quelques jours, nous écrit-il, je me trouvais dans une réunion d'ecclésiastiques et de laïques chrétiens. La question des classiques y fut chaudement débattue. Un de vos adversaires, prenant la parole, dit : « Nous sommes vingt-sept; que chacun se tâte le pouls et dise si l'étude des auteurs païens lui a fait du mal. » S'adressant à son voisin de droite : « Parce que tu

[1] [illegible]

as étudié Cornélius, Virgile, Horace, t'en portes-tu plus mal? — Non. — Et à son voisin de gauche : Et toi? — Moi, non plus. »

» Continuant son appel nominal, il arrive à un jeune professeur, qui fait la même réponse et qui ajoute : « Est-ce que les soixante mille membres de la société de saint Vincent de Paul, répandus dans toute l'Europe, n'ont pas fait leurs études avec les auteurs classiques? En sont-ils moins chrétiens? Est-ce que les cinquante mille prêtres que nous avons en France n'ont pas étudié les mêmes auteurs? En sont-ils moins bons? Le clergé fut-il jamais plus vertueux? Je voudrais bien savoir ce que les partisans du *Ver rongeur* auraient à répondre à ces faits péremptoires. »

» Parbleu! lui dis-je, il n'est pas difficile de vous satisfaire. Avez-vous lu les ouvrages de M. Gaume, et entre autres les préfaces qu'il a mises en tête de ses classiques chrétiens? Si vous les avez lus, je m'étonne que vous ne soyez pas satisfait; et si vous ne les avez pas lus, je m'étonne bien davantage que vous proposiez avec assurance, et nous donniez comme du neuf une objection plusieurs fois et victorieusement refutée. Au reste, depuis que la discussion est soulevée, je me suis convaincu que, sur cent voix qui ont parlé, il y a plus de quatre-vingt-dix échos. »

» Le jeune professeur avoua qu'il n'avait pas lu vos ouvrages, mais qu'il les connaissait par des personnes dont l'opinion lui inspirait toute confiance. « J'ai fait comme vous; j'ai jugé sur ouï-dire. Plus d'une fois j'ai tiré à l'abbé Gaume, comme on tire à la cible. A la fin je me suis dit : Commandant, ce que tu fais n'est pas loyal. Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son. Aux galères le juge qui prononce sans avoir entendu les deux parties! Ainsi te taire ou t'instruire. J'ai lu, et, je l'avoue, lu avec prévention. Les écailles me sont tombées des yeux; et j'ai l'honneur de vous dire que je suis un converti; et si vous ne l'êtes pas bientôt, tant pis pour vous!

» Vous dites donc que les classiques païens sont sans danger, attendu qu'ils n'ont fait aucun mal à personne d'entre nous; qu'ils ne nous empêchent pas d'avoir soixante mille membres de la société de saint Vincent de Paul et cinquante mille prêtres excellents.

» Parce que je suis revenu de la campagne de Russie avec mes quatre membres, suis-je en droit de dire que personne n'y est resté? Et vous-même, monsieur le professeur, que nous possédons avant l'époque ordinaire des vacances parce que le choléra est à Marseille, êtes-vous fondé à nous dire : Je viens de Marseille, et je me porte bien; donc le

choléra n'y fait mourir personne? Nous sommes ici vingt-sept; quelle fraction formons-nous du nombre total des jeunes gens élevés, avec nous dans tous les colléges de l'Europe? Parce que les auteurs païens n'ont fait aucun mal à vingt-sept individus, sommes-nous en droit de conclure qu'ils n'en font à personne? Ce n'est pas par les exceptions, c'est par les résultats généraux qu'il faut juger un système.

» Au surplus, en me mettant au nombre des vingt-sept, j'ai eu tort. Messieurs, vous n'êtes que vingt-six, le vingt-septième a été blessé. Je me souviens que c'est en étudiant Quinte-Curce d'abord, ensuite Virgile et Plaute que j'ai acquis des connaissances dont je me serais fort bien passé, et qui ne m'ont pas rendu meilleur, il s'en faut. Combien, pendant les récréations et même en classe, n'ai-je pas entendu, entre camarades, d'allusions, de plaisanteries, de demi-mots, occasionnés par les souvenirs mythologiques! Je dois ajouter que j'étais républicain, que j'adorais Brutus; que la nuit il m'arrivait de m'asseoir sur mon lit et de me draper en Romain; qu'à mes yeux César, Cicéron, Miltiade, dépassaient de six coudées les plus grands hommes de notre histoire. A vrai dire, je ne savais trop ce que je voulais, mais je savais très-bien ce que je ne voulais pas. Mes plus intimes amis partageaient mes sentiments. Cela tenait sans doute à

ma mauvaise nature; mais il faudrait tenir compte des mauvaises natures. Il y en a eu de tout temps, et monsieur le professeur peut-il répondre qu'il n'y en a aucune ni dans son collége, ni dans sa classe?

» Vous ne connaissez pas, messieurs, ces mauvaises natures prématurément portées à la curiosité, aux plaisirs des sens, à l'orgueil, à l'incrédulité, à l'insubordination, et qui trouvent à tout cela un aliment dans l'étude assidue des auteurs païens. Pendant tout le temps de vos classes, un bandeau a été placé sur vos yeux, et vous n'avez rien vu dans les passages les plus scabreux; un glaçon était sur votre cœur, et vous n'avez rien ressenti à la lecture des morceaux les plus passionnés. Aucune aspiration républicaine n'a remué les fibres de votre âme. Honneur à vous! Vous êtes revenus sains et saufs de la Bérésina; mais ne concluez pas que personne ne s'y est noyé. »

» Je n'avais pas fini que le jeune professeur ajouta : « Nous en sommes revenus en nombreuse compagnie, témoin les soixante mille jeunes gens qui forment aujourd'hui notre admirable société de saint Vincent de Paul. »

» La réponse est la même, repris-je aussitôt. Soixante mille sur plusieurs millions, ce n'est toujours qu'un faible dividende. Et puis, savez-vous si au sortir du collége la moitié, peut-être plus, de

ces soixante mille jeunes gens, semés dans toute l'Europe, n'ont pas dû, avant d'arriver au christianisme, décrire une assez longue courbe? Ces soixante mille jeunes gens vous ont-ils dit, si c'est en vertu de leurs études classiques qu'ils sont restés ou qu'ils sont devenus chrétiens? Ce qui me paraît vrai, c'est que les auteurs païens sont si peu faits, je ne dis pas pour préparer des membres à la société de saint Vincent de Paul, mais simplement pour nous former à la vie religieuse et sociale, qu'en entrant dans le monde nous sommes obligés d'oublier les dix-neuf vingtièmes de ce qu'ils nous ont appris, sous peine, si nous voulions le mettre en pratique, d'être de très-sots personnages, de tristes citoyens et de fort mauvais chrétiens. Or, un enseignement est bon, lorsqu'on en sort bon *parce que*, et mauvais *quoique;* il ne vaut rien, si on en sort bon *quoique*, et mauvais *parce que*.

» Eh bien! tel est le système suivi depuis plusieurs siècles. Je n'en citerai qu'une preuve, et celle-là je puis vous la garantir, car je l'ai vue de mes yeux : c'est l'époque de 93. *Donnez un coup d'épée à la Révolution française, et vous en verrez sortir l'antiquité païenne toute vivante.* La France lettrée de 89 était grosse de Rome et de Sparte, elle accoucha de 90; et 90 a produit toutes les révolutions que nous voyons éclater autour de nous. S'il

vous est agréable d'en voir de nouvelles et d'en léguer à vos descendants, *continuez d'enseigner comme ont enseigné vos pères;* l'ivraie produira toujours l'ivraie. Je m'en tiens à ce fait péremptoire. »

C'est ainsi, nous le disons à regret, que les hommes du monde, guidés par le simple bon sens, font justice des accusations *d'exagérations, d'utopies téméraires,* que certains membres du clergé séculier et régulier, esclaves obstinés du parti pris, ne rougissent pas de nous adresser, *sans nous avoir lu! Et inimici hominis domestici ejus.*

Venons à la seconde partie de l'objection relative au clergé. Ce n'est pas nous qui contesterons l'hommage rendu aux lumières et aux vertus du corps respectable dont nous faisons partie. Seulement la question est de savoir : 1° à qui et à quoi le clergé actuel doit ses vertus : si c'est à ses études classiques ou à la grâce de Dieu, à sa vie pauvre et laborieuse, à son éloignement du monde et à la nécessité où il est de veiller plus que jamais sur lui-même ; 2° S'il serait moins bon, moins éclairé, moins apte aux travaux de saint ministre : l'oraison, la prédication, le catéchisme, la confession; si le sens catholique et sacerdotal serait moins développé chez lui en supposant que pendant les précieuses années de sa jeunesse il eût été nourri de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église, des grands écrivains

du christianisme, des Actes des martyrs, au lieu de l'être des fables païennes, des aventures des dieux et des déesses, des exploits plus ou moins grands des Grecs et des Romains.

Du reste, afin de connaître l'influence *naturelle* des études païennes sur le clergé, remontons à une autre époque; nous serons plus à l'aise pour examiner la question. « Le prêtre, dit Pierre de Blois, qui s'occupe *des frivolités et des tissus de mensonges qu'offrent les idoles païennes*, au lieu d'être un modèle de vertu et un miroir d'honnêteté, ne sera pour beaucoup de jeunes gens qu'un piége dangereux. *Que peuvent être, pour un héraut de la vérité, les amours fabuleuses des faux dieux? Quelle démence de chanter Hercule et Jupiter*, et de se taire sur le Dieu qui est la voie, la vérité et la vie! *Quelle sottise de s'occuper jusque dans sa vieillesse des récits mensongers des païens*, des rêves des philosophes, des détours du droit civil, et de reculer devant l'étude de la théologie? Est-ce ainsi que l'on rend avec usure à Dieu le talent qu'il nous a confié? Le prêtre, qui est l'époux du Seigneur, doit fuir les impudiques embrassements de la sagesse du monde, et s'approcher de la chaste et pacifique sagesse qui descend du ciel, etc. [1]. »

[1] Extrait d'une lettre de *Pierre de Blois*, citée par Hurter. — *Tableau des mœurs de l'Église au moyen âge*, t. I. p. 436.

Pour ne pas multiplier les citations, passons au dix-septième siècle. En 1699, un prêtre vénérable, docteur en théologie, a traité le point qui nous occupe. « Les études profanes, dit-il, causent au clergé une sorte de mal du côté du goût et de l'esprit ; elles lui inspirent du mépris pour le style simple de l'Écriture : tant ces lettres humaines sont capables de corrompre, bien loin que l'on en puisse vanter l'utilité. On a vu autrefois un évêque, Théodore de Trica, aimer mieux se laisser déposer que de désavouer son livre des *Amours de Théagène et de Chariclée*. Presque de nos jours un autre évêque, Torrent, évêque d'Anvers, est mort en achevant un long et laborieux commentaire sur Horace, ainsi que les Pères mouraient en achevant ou en continuant leurs ouvrages sur l'Écriture. Qu'est-ce qui leur a inspiré une conduite si bizarre et si pleine de scandale ? *La sensibilité pour les inventions et l'érudition profane.*

» A part le talent, nous voyons le même dérèglement dans *la plupart* des ecclésiastiques qui se piquent de quelque savoir. Ils sont humanistes, poëtes, antiquaires. Ils vous disent par cœur je ne sais combien de beaux endroits des meilleurs auteurs païens. Ils ont appris à fond la Fable et jusqu'à la vaine mythologie. Mais pour ce qui est de l'Écriture et de la tradition, parlez-leur-en, si vous vou-

lez, *c'est grande grâce qu'ils daignent vous écouter.* L'explication d'un endroit difficile de Virgile ou de Cicéron, l'accord de quelques points de l'histoire grecque, des réflexions sur quelques ruines anciennes nouvellement découvertes, une médaille, une devise, une phrase agréable, amusements des esprits vains, c'est tout ce qui leur plaît, tout ce qui les occupe [1]. »

« Pourtant, continue le grave docteur, ce divorce plein et entier, cet oubli parfait dans lequel ils vivent à l'égard des connaissances saintes, vaut sans comparaison mieux que non pas le mélange de quelques autres, qui d'une même bouche soufflent la sainteté et la corruption.... N'est-il pas bien déplorable que, sous prétexte de mettre en concorde la foi avec la raison, il s'en trouve qui prouvent la vérité par la Fable, défendent les plus adorables mystères par les ordures des faux dieux; établissent, ce qui effraye à penser, la possibilité de l'incarnation *par la descente de Jupiter en pluie d'or dans le sein de Danaé?* Si ce nouveau genre d'éducation chrétienne se fût montré du temps de saint Augustin, on l'eût entendu tonner par de telles ou semblables paroles, de l'Afrique jusque dans les

[1] *La science ecclésiastique suffisante à elle-même sans le secours des sciences profanes*, par M. Carrel, prêtre, docteur en théologie, p. 31-33. — Lyon, 1700, édition in-12.

Gaules : O le digne sujet de l'application d'un évêque [1] !

Après avoir montré que la philosophie naturelle, curieuse, indiscrète, incrédule, qui soulève mille questions sur les mystères, et prétend *rationaliser* le christianisme, est venue, parmi le clergé, des études profanes et de la Renaissance, le docteur parle ainsi de l'éloquence sacrée venue de la même source : « *Le monde inonde de certains sermonneurs*, que l'on ne saurait dire à quoi ils s'étudient... Satyres austères qui parlent *de Cupidon dans la chaire*. Hommes qui cousent à de vieilles pilleries quelques bonnes et et mauvaises morales des livres nouveaux. Prédicateurs par rapsodies et fidéicommis. Francs bohémiens dans l'habillement desquels rien n'est assorti... L'homme voudra toujours agir humainement dans les œuvres de Dieu. Pourquoi voit-on si peu d'effets de l'esprit et de la vertu de Dieu après tant de prédications, sinon parce qu'il y entre trop de *sagesse et d'éloquence humaine*, et trop peu de prière et d'humilité. Ainsi, l'on ne devrait voir personne dans la chaire qui n'eût médité attentivement l'Écriture et les Pères, qui n'y fût versé et qui n'en fût plein. Il n'appartient qu'à des Abraham de monter sur la montagne pour le sacrifice ; c'est à eux d'y

[1] O rem dignam vigiliis et lucubrationibus episcoporum. — *Epist. ad Duc... r.* — *Id.* p. 3[illegible], 38.

conduire Isaac pour l'immoler, d'y porter la foi et la religion pour l'enseigner.

» Toutes ces considérations touchant les lettres humaines ne regardent que l'esprit. On en pourrait former encore de très-importantes du côté du cœur. La *philosophie* inspire naturellement l'orgueil et la présomption. L'*éloquence* fait perdre l'humilité par son ostentation. Difficilement demeurera-t-on chaste en étudiant les *poëtes*. Pour parler des vertus mêmes que ces lettres peignent, que sont-elles, sinon de vives et fines images de cupidité, qui, éloignant ce que les passions et les vices ont de grossier, ne servent qu'à mieux surprendre et à mieux corrompre par des piéges plus délicats? Aussi les Pères appellent ces belles morales des païens *un miel dans lequel est présenté le poison* [1]. »

En résumé, ignorance et même dégoût de l'Écriture sainte, des Pères de l'Église et des sciences ecclésiastiques; amour ridicule de l'antiquité païenne et des lectures frivoles; prétention de rationaliser le christianisme en chaire; mauvais goût; oubli de la véritable prédication évangélique; stérilité de la parole; orgueil de la raison et sérieux dangers pour les mœurs : tels sont, au jugement du grave théologien, les bénéfices que le clergé du siècle de

[1] Mella sunt venenum tegentia. — Lact., lib. VI, c. I.

Louis XIV, dans un grand nombre de ses membres, avait retirés des études païennes. A l'appui de son affirmation, le docteur cite des faits accablants, et il ne les cite pas tous.

Nous le voulons, rien de tout cela n'a lieu de nos jours : le clergé actuel a un goût prononcé pour l'Écriture sainte, les Pères de l'Église, la théologie, l'ascétisme; il se livre avec ardeur et persévérance à l'étude de ces sciences fondamentales; ses catéchismes, ses prônes, ses sermons, nourris de la tradition, rappellent la noble et éloquente simplicité de la prédication évangélique, et présentent au peuple chrétien des aliments substantiels; la chaire ne devient jamais une tribune; de là descend toujours la parole de Dieu, jamais la parole de l'homme ni les raisonnements de sa sagesse; aussi la prédication est d'une consolante fécondité. Sous tous ces rapports et sous d'autres encore le clergé actuel est digne de tout éloge : nous le voulons bien.

Malgré cela est-on recevable à présenter les cinquante mille prêtres français comme une apologie vivante des études classiques? Nous ne le pensons pas. Pour raisonner juste, il est plusieurs choses essentielles dont il faudrait tenir compte, et qu'on oublie.

On oublie que le clergé actuel s'est recruté en

général dans les campagnes et dans les familles étrangères au grec et au latin ; tandis que les classes paganisées par l'éducation donnent à peine quelques-uns de leurs fils à la tribu sainte.

On oublie que pendant les trente premières années de ce siècle le clergé a peu étudié les lettres païennes, et qu'elles n'ont pu exercer sur lui la même influence que sur ses prédécesseurs.

On oublie que le clergé reçoit deux éducations : celle du petit séminaire ou du collége, et celle du grand séminaire, et que la seconde modifie nécessairement la première.

On oublie que le clergé est tenu par état de se livrer habituellement à des études chrétiennes qui comblent jusqu'à un certain point le vide des études classiques.

On oublie que le clergé vit séparé du monde et au milieu des choses saintes, obligé de combattre chaque jour le paganisme intellectuel, moral, public et privé : conditions salutaires qui entretiennent en lui, qui fortifient presque à son insu le sens chrétien et paralysent la funeste influence de l'esprit contraire.

Enfin, on oublie que cinquante mille sur plusieurs millions, c'est un faible dividende. Or, ce n'est pas sur les exceptions, mais sur les résultats généraux qu'il faut juger d'un système. Parce qu'il est revenu

de Russie ou de Crimée avec ses quatre membres, un soldat serait-il en droit de dire que personne n'y est resté? Vous venez bien portant d'une ville ravagée par le choléra, êtes-vous en droit de dire : Le fléau n'y fit mourir personne?

La vérité est que le clergé, tout en admettant sans restriction l'éloge que l'on fait de lui, est dans des conditions exceptionnelles, et qu'il ne forme qu'une fraction minime de la jeunesse lettrée; le clergé n'est donc pas une objection.

Pour avoir un véritable sujet d'expérimentation, il faut prendre les jeunes gens placés dans les conditions ordinaires de la vie, et qui n'ont pas reçu d'autre éducation que l'éducation classique. Si depuis trois siècles ces générations laïques ont été dans leur ensemble, si elles sont encore des générations vraiment chrétiennes de mœurs et de croyances, vous aurez prouvé victorieusement que les études païennes sont inoffensives, ou du moins que l'influence désastreuse qu'on leur impute n'est pas appréciable; si, de plus, vous démontrez que ces générations furent et sont chrétiennes, non pas *quoique*, mais *parce que*, c'est-à-dire qu'elles doivent, en tout ou en partie, à leur commerce avec les païens la pureté de leurs mœurs, l'intégrité de leur foi, la solidité de leur jugement, l'élévation de leur raison, la fermeté de leur bon sens, leur

esprit national, leur respect de l'autorité, leur amour de l'ordre, leur intelligence de la vie réelle, vous aurez à jamais confondu l'auteur et les partisans du *Ver rongeur*; sinon, non.

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAPITRE PREMIER.

CHAPITRE II.

LUTHER.

CHAPITRE III.

LUTHER.

CHAPITRE IV.

LUTHER.

CHAPITRE V.

ZWINGLI.

CHAPITRE VI.

ZWINGLI.

CHAPITRE VII.

CALVIN.

CHAPITRE VIII.

CALVIN.

CHAPITRE IX.

MÉLANCHTHON.

CHAPITRE X

MÉLANCHTHON.

CHAPITRE XI.

THÉODORE DE BÈZE.

CHAPITRE XII

PROPAGATION DU PROTESTANTISME.

CHAPITRE XIII.

PROPAGATION DU PROTESTANTISME (*suite*).

CHAPITRE XIV.

PROPAGATION DU PROTESTANTISME (*fin*).

CHAPITRE XV.

TÉMOIGNAGES.

CHAPITRE XVI.

TÉMOIGNAGES.

CHAPITRE XVII.

LE PROTESTANTISME EN LUI-MÊME.

CHAPITRE XVIII.

EXAMEN DE QUELQUES DIFFICULTÉS.

CHAPITRE XIX.

EXAMEN DE QUELQUES DIFFICULTÉS (*suite*).

CHAPITRE XX.

EXAMEN DE QUELQUES DIFFICULTÉS (*fin*).

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.